

This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

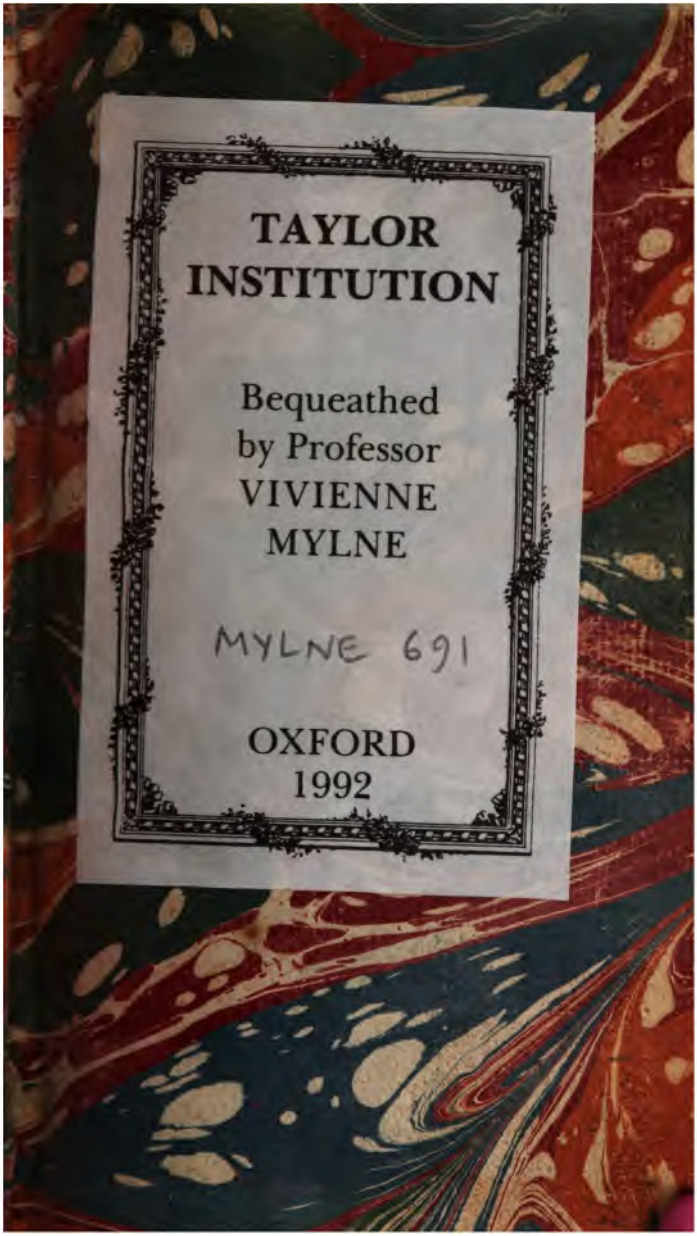
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`




TAYLOR
INSTITUTION

Bequeathed
by Professor
VIVIENNE
MYLNE

MYLNE 691

OXFORD
1992

cc

AMUSEMENS PHILOSOPHIQUES;

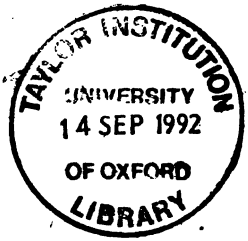
Par M. DE MONTAGNAC, ci-devant Capitaine au Régiment de Bresse.

Omnis ætatis homines hæc Schola admittit.
SÉNEQUE.

PREMIERE PARTIE.

A LA HAYE.

M. DCC. LXIV.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
14 SEP 1992
OF OXFORD
LIBRARY

A

SON ALTESSE SÉRÉNISSIME MONSEIGNEUR LE PRINCE DE CONTY,

PRINCE DU SANG.

MONSEIGNEUR,

Vous futes toujours mon Héros. Qu'il m'eſt doux de pou-

voir vous, le dire ! Grand au milieu des horreurs de la guerre ; grand dans le calme de la paix ; grand par vos talens & vos lumieres ; grand par tout ce qui caractériſe une de ces belles ames ſorties des mains de la Divinité pour honorer la nature humaine, votre ſeule préſence vous gagne tous les cœurs. C'eſt au Héros Philoſophe & Citoyen que j'offre ce faible Eſſai. Je ne me flatte pas qu'il puiſſe mériter un de vos momens ; mais je ſens que mes vœux ſont remplis par l'hommage que je rends à l'auguſte

Prince qui, dans quelqu'état que la Providence l'eût placé, ſerait le modele de tous les hommes par l'éclat de ſes vertus. Voilà, ***MONSEIGNEUR****, ce que j'admire, avec toute l'Europe, dans* ***VOTRE ALTESSE SERENISSIME:*** *voilà ce qui rend ſi grand l'intervalle que la naiſſance avait déja mis entre Vous & le reſte des humains; voilà ce qui me fait eſpérer que vous ne rejetterez pas les vœux d'une ame honnête qui aime la vertu, & qui mettrait ſon bonheur à la pratiquer.*

Je ſuis, avec un très-profond reſpect, de VOTRE ALTESSE SERENISSIME,

MONSEIGNEUR,

Le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur, MONTAGNAC, ci-devant Capitaine au Régiment de Breſſe.

PRÉFACE.

J'ai balancé long-tems à donner au Public ce Recueil. Qu'il eſt difficile de bien écrire! Elégance dans la diction, préciſion dans le ſtyle, élévation dans les penſées ; autant de choſes néceſſaires qui m'effrayaient quand je reliſais mon ouvrage. Quelques perſonnes de goût, que j'ai conſultées, m'ont raſſuré : j'ai vaincu ma répugnance ; l'amour propre a été ſacrifié : je dis l'amour propre ; peut-être que ſi je l'euſſe écouté, ceci n'eût jamais paru. Mais il ſuffit qu'on m'ait fait

entrevoir qu'il y avait des maximes vraies, & qui pouvaient être utiles. Ce doit être là le grand objet de tout Ecrivain. Si la lecture de ſon ouvrage inſpire l'horreur du vice & l'amour de la vertu à un ſeul de ſes lecteurs, qu'il s'applaudiſſe, & qu'il brave tranquillement les traits ſatyriques que la Critique lui décoche : il a réuſſi. Telle eſt au moins ma façon de penſer.

Pourquoi n'ai-je pas gardé l'anonyme ? Parce que je n'ai rien dit dont je doive rougir ; parce que je ſuis perſuadé qu'on ne doit pas attendre le ſuccès d'un ouvrage pour ſe déclarer ;

parce que le mien m'a paru celui d'un honnête homme qui emploie ſon loiſir ; parce que je ſuis charmé que l'on voie qu'il ſe trouve au milieu du tumulte & de la licence des armes, des amis de la Vérité qui la cherchent, qui la cultivent, & qui la diſent. Quels beaux vers, que ceux qu'on trouve dans l'Ode de M. de Voltaire, ſur la mort de la Margrave de Bareith! Je ne peux me refuſer au plaiſir de les tranſcrire ici :

Du tems qui fuit toujours, tu fis toujours uſage.
O ! combien tu plaignais l'infâme oiſiveté
De ces eſprits ſans goût, ſans force & ſans courage,
Qui meurent pleins de jours, & n'ont point exiſté !

La vie eſt dans la penſée :
Si l'ame n'eſt exercée,
Tout ſon pouvoir ſe détruit ;
Ce flambeau, ſans nourriture,
N'a qu'une lueur obſcure
Plus affreuſe que la nuit.

C'eſt par où je finis cette Préface, déja peut-être trop longue.

FAUTES A CORRIGER.

PREMIERE PARTIE.

PAGE 24, *ligne* 9. Supprimez les deux points qui ſont mal placés après ces mots; *par goût.*

Page 27, *ligne* 16. Connue; *liſez*, connu.

Page 36, *ligne* 12. Supprimez le point d'admiration qui ſe trouve mal placé après le mot *amant.*

Page 52, *ligne* 16. Déclamations; *liſez*, déclarations.

Page 85, *ligne* 10. Après le mot, vûe; *ajoûtez*, elle était abſente.

Page 105, *ligne* 8. Après le mot, Colonel; *ajoutez*, qui.

Page 107, *ligne* 7. Erreur; *liſez*, fureur.

Page 180, *ligne* 12. Font; *liſez*, ſont.

Page 197, *ligne* 14. Supprimez le point d'interrogation qui eſt entre *s'écriait-il* & *quelquefois.*

Page 212, *ligne* 12. Sentimens; *liſez*, preſſentimens.

P. 232, *l.* 8. Supérieure; *liſ.* ſupérieur.

Page 232, *ligne* 10. Droite; *liſez*, gauche

SECONDE PARTIE.

PAGE 1. Eſquiſſe raiſonnée ; *liſez*, Eſquiſſe raiſonné.

Page 13, *ligne* 12. Dinant ; *liſez*, Dinart.

Page 33, *ligne* 24. J'ai agi, j'ai parlé ; *liſez*, A qui n'ai-je pas parlé ?

Page 157, *ligne* 3. Vous devez ; *liſez*, vous me devez.

Page 163, *ligne* 18. M'a garenti ; *liſez*, m'avait garanti.

Page 171, *ligne* 15. De lui faire connaître ; *liſez*, à le lui faire connaître.

Page 193, *ligne* 3. Prodiguait ; *liſez*, leur prodiguait.

Page 209, *ligne* 20. Le ; *liſez*, la.

Ibid. ligne 21. Prompt ; *liſez*, prompte.

Page 40, *ligne* 9. Bourbon ; *liſez*, Bourdon.

Page 138, *ligne* 11. J'avais été ; *liſez*, j'étais allé.

Page 238, *ligne* 7. Les, *liſez*, mes.

Page 257, *ligne* 11. Verront ; *liſ.* ont vû.

Page 260, *ligne* 11. Parlez ; *liſ.* parliez.

AMUSEMENS

AMUSEMENS PHILOSOPHIQUES.

REFLEXIONS

SUR LES QUALITÉS ET DEVOIRS

D'UN OFFICIER.

J'ENTENDS tous les jours dire à la plupart des jeunes gens, que, pour être bon Officier, il ne faut avoir que de la bravoure : que leur erreur eſt grande ! Tiendraient-ils ce langage, s'ils ſçavaient quels ſont les devoirs d'un état qui demande tant de connoiſſances ? J'avoue que le courage eſt une qualité eſſen-

tielle à l'homme de guerre : mais cette qualité, toujours préſuppoſée, doit être la baſe d'une infinité d'autres ; &, ſi elle eſt unique, celui qui la poſſede reſtera toute ſa vie confondu dans la foule, & n'aura pardeſſus le ſoldat que le faible avantage du grade : de quelle reſſource ſera-t-il à la ſocieté ? de quelle reſſource ſera-t-il à l'Etat ? Parcourons les divers talens, les différentes connaiſſances qui conſtituent l'Officier de mérite.

Une exactitude ſcrupuleuſe à remplir ſes devoirs, un caractere doux & liant, des manieres polies & prévenantes, beaucoup de ſoumiſſion, beaucoup de déférence pour ſes ſupérieurs ; l'art ſi rare de ſçavoir allier à propos la ſéverité à la douceur, une généroſité réglée par l'économie, une valeur ſage & modérée

qui n'affronte le danger que lorſqu'il *le* faut : voilà d'abord ce qui s'offre à ma vûe. Mais ce n'eſt pas tout. Ce jeune homme qui a été ſi bien partagé dans la diſtribution des dons naturels, & qui, plein d'une noble ambition, ne veut point languir dans les honneurs obſcurs d'une légion, paſſera-t-il dans un caffé, ou auprès d'une Actrice, la plus grande partie des journées? Non, ſans doute : il employera bien mieux ſon tems. Il fera une étude particuliere & approfondie des ſciences qui ont du rapport à ſon métier; la Géographie, l'Hiſtoire, la Géométrie employeront utilement ſon loiſir, & rempliront le tems qu'il ne ſera pas obligé de donner à ſes devoirs, ou à la ſociété. Par-là il évitera une infinité d'écueils contre leſquels vont échouer ordinairement ceux qui embraſſent le

parti des armes : il aggrandira la ſphère de ſes idées ; il acquerra un tréſor de lumieres, dont il pourra faire uſage dans une infinité d'occaſions. N'eſt-il pas honteux à un Officier, dont la profeſſion eſt ſi noble, de ne pas ſçavoir ce que le commun des gens ſerait fâché d'ignorer ? Quelle mortification pour cet homme, qui ne ſçait parler que chiens, chaſſe, recrue, habillement, lorſqu'il entendra quelqu'un, dont l'état eſt très-oppoſé au ſien, diſcourir avec juſteſſe ſur la ſçavante manœuvre d'Epaminondas à la bataille de Leuctres ; manœuvre qui rendit inutile la ſupériorité des ennemis, & lui aſſura la victoire ! Pourra-t-il pénétrer les intérêts des Princes, parler des nouvelles du tems, des traités, des alliances, s'il ignore la ſituation des différens Etats de l'Europe ? La

Géométrie, ſi utile à tous les hommes, n'eſt-elle pas eſſentielle à l'homme de guerre ? l'attaque & la défenſe des places, la Caſtramétation, la Tactique, toutes nos évolutions ne ſont-elles pas fondées ſur la Géométrie ?

Mais, dira un jeune Militaire à qui tout ce qui ſent le travail eſt inſupportable ; qui n'a jamais étudié que l'art de donner aux plaiſirs cette vive pointe qui les rend ſi piquans, qui partagé entre l'amour, la table & le jeu, regrette le peu de tems qu'il eſt obligé de donner à ſon devoir ; a quoi me ſervira, dira-t-il, d'avoir employé le plus beau de ma vie à des études ſeches & ſtériles ? à quoi me ſervira de leur avoir ſacrifié les ris, les amours, les plaiſirs de toute eſpece ? en ſerai-je moins, toute ma vie, Capitaine d'Infanterie: que j'étudie, que je n'étudie pas ?

j'avancerai, à mon tour, comme un autre. Que ce raiſonnement eſt frivole! qu'il eſt aiſé de le détruire! Peut-on ignorer que, tôt ou tard, le vrai mérite eſt recompenſé; il eſt impoſſible qu'il ne perce à la fin. Les Marius, les Aggripa, les Catinats, les Vaubans, & tant d'autres grands hommes qu'on pourrait nommer, auraient-ils acquis l'immortalité, s'ils n'avaient connu d'autre étude que celle de la volupté: &, quand même la fortune pouſſerait l'injuſtice juſqu'à vous refuſer ſes faveurs; n'eſt-ce pas toujours beaucoup d'avoir puiſé dans la lecture, & dans l'étude, une foule de réflexions qui nous mettent au deſſus des coups qu'elle peut nous porter; d'avoir acquis ce goût, ce diſcernement, cette érudition qui nous rendent les délices des ſociétés? n'eſt-ce pas

beaucoup d'avoir toujours une reſſource aſſurée contre l'ennui? Comptez-vous pour rien d'avoir appris à réprimer les ſaillies du cœur, à redreſſer les écarts de l'eſprit, à mettre un frein aux fougues du tempérament?

M. le Comte de Carcado, qui connait l'importance de ces maximes, & qui joint aux talens de l'homme de guerre, les agrémens, l'érudition de l'homme de lettres, a établi, dans ſon régiment, une bibliotheque, où un jeune Officier peut trouver de quoi s'occuper utilement: tout y reſpire le goût fin, le diſcernement délicat de celui qui a fait le choix des livres. Perſuadé, avec raiſon, que l'agréable littérature orne l'eſprit en le délaſſant d'un travail ſérieux, il ne s'eſt pas contenté de la remplir de tout ce qui a été écrit de meilleur ſur l'Hiſtoire, ſur la

Guerre, ſur les Mathématiques, il a voulu que Corneille, Racine, Moliere, Fontenelle, Voltaire, l'illuſtre Archevêque de Cambrai y euſſent leur place.

RÉFLEXIONS SUR *LA BATAILLE DE CANNES.*

IL y avait long-tems qu'Annibal, dont les reſſources diminuaient tous les jours, cherchait l'occaſion de livrer bataille aux Romains, lorſque Terentius Varro, Géneral auſſi préſompteux qu'ignorant (ces deux choſes s'allient d'ordinaire) la lui fournit; ce fut dans la plaine de Cannes que ſe donna une des plus mémorables journées dont l'Hiſtoire faſſe mention.

L'ordre ſur lequel les Romains ſe rangerent, était admirable : mais quelles fautes énormes ne firent pas leurs Généraux ? ils voulaient combattre ſur une ligne par colonnes ; je viens de le dire : rien de mieux entendu, rien de plus ſçavant que cette diſpoſition : mais ils devaient compoſer leurs colonnes de deux cohortes, & non pas de trois, comme ils le firent : ils donnaient par-là, au front de leur armée, un tiers d'étendue de plus ; au lieu d'être débordés, ils auraient débordé eux-mêmes les aîles de l'ennemi. A quel uſage deſtinaient-ils les armes à la légere qu'ils placerent derriere leur ligne ? ne valait-il pas mieux les entrelarder avec la cavalerie qui, ayant mis pied à terre, ne réſiſta pas longtems à la formidable cavalerie des Carthaginois ? L'armée Carthagi-

noiſe avait la figure d'un cercle; la convexité de ce cercle formait le centre de l'armée qui dépaſſait de beaucoup les aîles : un arrangement ſi ſingulier n'aurait-il pas dû ouvrir les yeux aux Généraux Romains ? Point du tout. Ils attaquent ce centre; &, au lieu de s'arrêter lorſqu'ils ſe virent à la hauteur des aîles, ils pouſſent vivement l'ennemi & ſe trouvent bien-tôt dans la concavité du cercle. C'eſt cé que voulait Annibal : il fait faire un quart de converſion ſur le centre à ſes deux aîles; alors les Romains enveloppés n'oppoſent plus qu'une faible réſiſtance; on en fait un carnage épouvantable; jamais victoire ne fut plus complette; jamais défaite ne fut plus inévitable.

PROJET DE BONHEUR.

C'EST pure folie que de vouloir être parfaitement heureux ; notre misérable humanité est sujette à tant de maux, exposée à tant d'infirmités, agitée par tant de passions, qu'il ne s'agit tout au plus que de rendre notre condition moins malheureuse. Pour y parvenir, voici les souhaits que je forme journellement ; leur accomplissement ébaucherait au moins cette suprême félicité qui fait l'objet du desir de tous les hommes.

Avec une santé parfaite, un jugement sain, du goût pour la Littérature, & un revenu honnête, je voudrais avoir une maison de plaisance, située sous un beau ciel,

Un logement plus commode que spacieux, un Cabinet de Livres choisis, des promenades, des bosquets, &c. surtout l'aimable Isméne, m'en rendraient le séjour délicieux. Naturellement tendre, mon cœur a des besoins, il faut les satisfaire: & qui peut mieux le faire qu'Isméne? Aux graces de la figure, elle réunit tout ce que l'esprit a de plus séduisant, tout ce que le caractere a de plus parfait. Sensible à l'excès, son cœur est fait pour recevoir les plus tendres impressions de l'amour. Méprisant également les artifices de la Coquette, & les manieres ridicules de la Prude, elle n'a suivi jusqu'à présent d'autre route que celle que lui a prescrit le sentiment. Amie des plaisirs délicats, mais ennemie de tout ce qui a l'air de débauche; légere, brillante dans la con-

verſation, réfléchie, profonde cependant quand il le faut : telle eſt Iſmene. Maître de ſon vol, ſon eſprit s'élevera juſqu'aux plus ſublimes vérités de la Géométrie, & l'inſtant d'après s'abaiſſera juſqu'aux bagatelles qui ſont le ſujet ordinaire des entretiens : en un mot, elle poſſede toutes les qualités de la célebre Ninon, ſans en avoir les défauts. Pourroit-elle ne pas rendre ma ſolitude délicieuſe ? Voici la vie que j'y menerais. Après avoir employé une partie de la matinée à l'étude, je me rendrais dans l'appartement d'Iſmene, pour dépouiller, dans la légereté d'un entretien plein de charmes, ce que j'aurais pu contracter de ſombre dans mon Cabinet : un repas plus délicat qu'abondant ſerait ſuivi d'une promenade ſur laquelle l'ombrage épais

des arbres, le doux chant des oiſeaux, & ſurtout la tendreſſe d'Iſmene, répandraient tout ce que la volupté a de plus piquant. Suivis des plaiſirs précédés par l'Amour, nous entrerions dans un Cabinet de jaſmin, où ce Dieu marquerait notre place ſur un ſiége de roſes préparé de ſes mains. Là, je laiſſerais parler mon cœur: que ſon langage ſerait éloquent! avec quelle ſatisfaction n'entendrais-je pas tout ce qu'Iſmene me dirait de tendre & de flatteur! quel plaiſir de lire dans ſes yeux la vivacité de ſa paſſion; ſes ſoupirs, ſes careſſes, ſes moindres actions, ſes moindres mouvemens, tout m'annoncerait mon bonheur. Délicates émotions, doux tranſports, tendres raviſſemens, vous viendriez mettre le ſçeau à notre félicité!

Enyvrés d'amour, nous repren-

drions le chemin de notre retraite, où une ſymphonie mélodieuſe mettrait dans nos plaiſirs cette variété qui ſeule peut prévenir le dégoût preſque inſéparable de la ſatiété. Après le concert, nous differterions ſur différens points de Littérature. Je l'ai déjà dit; Iſmene a beaucoup d'érudition, il eſt peu de ſciences qui ne lui ſoient familieres. Immédiatement après le ſoupé, nous nous retirerions dans nos appartemens, pour nous livrer à un repos que la tranquillité de nos eſprits & la douce ſatisfaction de nos cœurs rendraient délicieux.

Qu'aurais-je à deſirer dans cette charmante retraite? Partagé entre l'Amour & l'étude des Belles-Lettres, mes jours ſeraient tiſſus par les Plaiſirs. On s'étonnera peut-être que l'amitié n'entre pour rien dans

ce projet de félicité : mais Iſmene ne me tiendrait-elle pas lieu d'ami ? je gouterais avec elle toutes les douceurs de l'amitié & tous les plaiſirs de l'amour ; ne ſerais je pas auſſi heureux que peut l'être un mortel ?

L'UNION DE L'AMOUR ET DE LA PHILOSOPHIE.

Anecdote.

LE Marquis de Mirville avait paſſé les premieres années de ſa jeuneſſe dans ce tourbillon de plaiſirs & de peines, que le grand monde traîne toujours après ſoi, lorſqu'il prit tout à coup la réſolution de ſe retirer dans une maiſon de plaiſance qu'il avait en Touraine. La chaſſe, la promenade, l'étude des Belles-Lettres y partageaient agréablement ſon

tems. Avec quel plaiſir n'arrêtait-il pas ſes regards ſur cette mer orageuſe dont il ne redoutait plus les écueils ! Qu'il ſe ſavait gré d'avoir eu aſſez de fermeté pour entrer dans le port ! Libre de préjugés, affranchi du joug tyrannique des paſſions, il voyait alors les choſes dans leur vrai point de vûe. Le maſque ſous lequel ſe cachent la mauvaiſe foi, la trahiſon, le parjure, l'infidélité, les fauſſes amitiés, était tombé ; il en appercevait toute la difformité, & gémiſſait ſur le ſort de ceux qui y étaient expoſés. Charmé des attraits de la Philoſophie, il en feſait ſes plus cheres délices : Comment peut-on, s'écriait-il quelquefois, préférer les plaiſirs tumultueux & bruyans à la tranquillité du Sage ? Hélas ! par combien de peines, de regrets, de tourmens, de remords ; n'achete-

t-on pas dans le monde un moment de plaiſir ? de quelles épaiſſes ténebres ce faible crépuſcule n'eſt-il pas précédé & ſuivi ? Le Sage, au contraire, eſt toujours content, toujours heureux ; ſes plaiſirs ſont moins vifs, mais bien plus purs & bien plus durables : il ne doit ſon bonheur qu'à ſes réflexions ; peut-il craindre de le voir renverſer ?

Quelques douceurs que trouvât le Marquis à l'étude de la ſageſſe, il ne fut pas longtems à s'appercevoir qu'il manquait quelque choſe à ſon bonheur. Naturellement tendre, il avait renoncé à l'amour, bien plus par dépit que par raiſon. Les infidélités réitérées qu'il avait eſſuyées de quelques-unes de ſes Maitreſſes, avaient beaucoup contribué à ſa retraite ; &, dans la perſuaſion où il était que la légereté eſt l'apanage

de ce Sexe charmant, il évitait avec ſoin tout ce qui auroit pu le conduire à un engagement. Mais le Dieu des cœurs, qui ſe riait de ſes précautions, ſçut bien les rendre inutiles.

A quelque diſtance de la maiſon où le Marquis avait fixé ſon ſéjour, demeurait une jeune Veuve à qui la Nature avoit prodigué ſes tréſors. Emilie (c'eſt ſon nom) joignait à la figure la plus ſéduiſante tous les charmes de l'eſprit. La mort d'un mari tendrement aimé ; la crainte de ne pouvoir réprimer les mouvemens d'un cœur fait pour recevoir les plus tendres impreſſions de l'amour, l'avaient conduite dans une ſolitude où tout retraçait à ſes yeux l'image de l'époux chéri qu'elle regrettait. Quelque retirée qu'elle fut, l'arrivée du Marquis avait fait trop de bruit pour qu'elle l'ignorât. Sa ré-

ſolution, dans un homme de ſon âge, avait quelque choſe de ſi extraordinaire, qu'elle ſouhaita de le connaitre : elle ne tarda pas à être ſatisfaite.

Un violent orage ayant ſurpris Mirville à la chaſſe, il fut obligé de ſe réfugier chez Emilie ; c'était la premiere fois qu'il la voyait. Dieux ! qu'elle lui parut charmante ! tous ſes projets s'évanouirent dans un inſtant : ſon cœur vola au-devant du trait. Etonné, ſaiſi, immobile, il proféra quelques paroles ſans ordre & ſans liaiſon. Emilie, ſur qui une tendre ſympathie agiſſait déja, s'apperçut avec un ſecret plaiſir de l'effet de ſes charmes. Après les premiers propos ordinaires en pareille occaſion, elle fit tomber la converſation ſur les douceurs de la vie champêtre. Remis de ſon trouble, le Mar-

quis parla en homme d'eſprit qui a du monde ; il ne prit congé d'Emilie qu'après qu'elle lui eut permis de venir quelquefois lui faire ſa cour.

Retiré dans ſon appartement, Mirville ſe mit à rêver à tout-ce qui s'était paſſé dans cette journée. Il fouilla juſques dans les replis les plus ſecrets de ſon cœur ; ſes recherches ne ſervirent qu'à le convaincre de la vivacité du feu qui le dévorait. La Philoſophie fit envain quelques faibles efforts pour étouffer une paſſion, qui, dans un caractere de la trempe de celui du Marquis, ne pouvait manquer de faire des progrès très-rapides en peu de tems. Sa ſituation lui paroiſſait délicieuſe. Ce vuide affreux que l'étude la plus aſſidue n'avait pu remplir avait diſparu : les beſoins de ſon cœur étaient ſatisfaits : ſon imagination le tranſ-

portait dans un boſquet charmant : il y voyoit Emilie aſſiſe ſur un lit de fleurs : les Graces, les Amours, la tendre Volupté, formaient un cercle autour d'elle : il était à ſes genoux, dans l'attitude la plus paſſionnée : elle laiſſait tomber ſur lui des regards languiſſans : ſa belle bouche ne s'ouvrait que pour lui dire, je vous aime : que de plaiſirs ne goutait-il pas!

Emilie, de ſon côté, n'était pas plus tranquille. Que le Marquis lui avoit paru aimable ! Ses graces, ſon eſprit, ſa figure, avaient fait ſur ſon cœur la plus vive impreſſion. Elle ne put ſe le diſſimuler. La douce agitation de ſon ame avait pour elle des charmes inexprimables. La mémoire de ſon mari, les réflexions les plus ſenſées ſur les dangers de l'amour, ne purent tenir un inſtant

contre les délicates émotions d'une passion naissante. Avec quel plaisir ne vit-elle pas les empressemens, les tendres assiduités, les soins délicats de son Amant ! Ils allaient souvent se promener dans une petite allée qui regnait au bord de la Loire, & qui formait une des avenues de la demeure d'Emilie. Il me parait si extraordinaire, dit un jour cette jeune personne à son Amant, qu'un homme de votre âge, & de votre mérite, ait rompu tout commerce avec le monde, que je vous aurais de l'obligation, si vous vouliez m'apprendre les raisons qui vous y ont porté. Aurais-je jamais de secret pour vous, Madame, répondit le Marquis ? Je vais vous apprendre ce qui n'a été sû que de bien peu de personnes. Nos deux Amans s'étant assis sur un siége de gazon, le Marquis prit la parole en ces termes :

Maître d'un bien conſidérable, je parus dans le monde avec aſſez d'éclat pour fixer ſur moi les regards de la multitude. J'étais deſiré dans pluſieurs maiſons : celle de la Comteſſe de ... eut la préférence. Les plus jolies femmes de Paris s'y raſſemblaient, par vanité bien plus que par goût : il y en eut quelques-unes qui me firent les avances les plus marquées. J'étais jeune & ſans expérience : mon cœur avait des beſoins, il fallait le ſatisfaire : auſſi ne fus-je pas long-tems ſans former un attachement. Celle que je choiſis pour l'objet de mes ſoins, ſans être de la premiere jeuneſſe, conſervait encore mille agrémens. De petits yeux noirs pleins de feu, un très beau teint, un ſourire fin & ſpirituel, des graces inexprimables dans le moindre de ſes mouvemens, de la taille,

taille, du jargon ; tout cela formait un enſemble que bien des gens trouvaient joli. Ma conquête parut d'abord la flatter : mais trop frivole pour s'attacher, elle paya ma tendreſſe avec une monnoie qui n'aura jamais cours chez les gens délicats. Je m'en dégoûtai bien-tôt. Pluſieurs autres à qui j'offris ſucceſſivement mes hommages dans bien peu de tems, ne me parurent mériter que le mépris d'un galant homme. Enfin, déſeſperant de trouver ce que je cherchais, je me retirai chez moi, dans le deſſein de m'y livrer entierement à l'étude des Belles-lettres.

Etant allé un jour me prómener aux Thuilleries, j'apperçus une jeune perſonne dont la figure me frappa. Elle avoit dans la phyſionomie quelque choſe de ſi noble & de ſi intéreſſant, qu'il était impoſſible de

la voir ſans en être touché. Je me ſentis ému à cette vue ; un trouble ſecret s'empara de mon ame ; mes yeux ne pouvaient quitter le cher objet qui fixait toute mon attention. Une femme, d'un certain âge, l'accompagnait. Je voulais les aborder, mais je n'oſai : j'étais flottant, irréſolu ; l'amour me pouſſait ; la crainte de déplaire me retenait ; elles partirent, ſans que je me fûſſe décidé. Je voulus les ſuivre ; mais le carroſſe dans lequel elles étaient montées, s'éloigna avec tant de viteſſe, que je fus obligé de retourner chez moi, ſans avoir ſatisfait ma curioſité.

C'eſt pour le coup que je commençai à mettre de la différence entre une paſſion réelle, & ces goûts paſſagers & fantaſques qui doivent leur naiſſance à la vanité & au plai-

ſir des ſens. L'image de mon inconnue me ſuivait partout ; les endroits les plus déſerts, les plus écartés étaient ceux qui avaient pour moi le plus de charmes..... Vous aimiez donc, interrompit Emilie avec un trouble dont elle ne fut pas la maitreſſe... Oui, Madame, j'aimais; & c'eſt à cet amour que je dois imputer tous les malheurs de ma vie : non, je lui dois tout ; c'eſt lui qui m'a conduit dans cette ſolitude : Charmante retraite, ne vous devrais-je pas tout le bonheur de ma vie, ſi je puis toucher l'objet eſtimable qui vient de me ſoumettre ? l'aurais-je connue ſans vous ? Mais continuons un récit qui parait vous intéreſſer, Madame.

Il ſe paſſait peu de jours que je n'allaſſe aux Thuilleries, dans l'eſpérance d'y revoir mon inconnue. Une

douce rêverie m'y avait retenu un jour plus tard qu'à l'ordinaire. La nuit m'y ſurprit, & il était plus d'onze heures quand je penſai à me retirer. En paſſant devant une maiſon de médiocre apparence, j'entendis des ſanglots redoublés. Je m'approche, & je vois, à travers les vîtres d'une ſalle baſſe, le ſpectacle le plus attendriſſant. Une Dame d'un âge avancé, le viſage couvert de larmes, était allongée ſur un fauteuil entre deux jeunes filles, dont l'une, (jugez de ma ſurpriſe,) était l'aimable inconnue. Ce n'eſt pas moi qui ſuis à plaindre, leur diſait, de tems en tems, cette Dame en redoublant ſes pleurs; la mort va bientôt me rendre inſenſible à mon malheur; mais vous, mes chers enfans, qu'allez-vous devenir? c'eſt ſur votre ſort que je verſe les lar-

mes les plus ameres ; qui vous garantira des dangers affreux dont vous êtes ménacées ? la misere n'est-elle pas ordinairement l'écueil le plus redoutable de la vertu ?

Ne prenant conseil que des divers mouvemens qui m'agitaient, j'ouvre brusquement la porte, & je m'élance aux genoux de cette Dame. Effrayée d'un spectacle aussi nouveau qu'imprévu, elle pousse d'abord un cri : mais, bientôt rassurée par tout ce que je lui disais de touchant, elle me fait relever. Vous, Madame, lui dis-je quand je fus assis, reduite à éprouver, avec votre aimable famille, tout ce que la fortune a *de plus* accablant ! Sur qui le destin exerce-t-il sa rage ? La vertu réunie à la beauté, méritait-elle un sort si rigoureux ? mais, enfin, vos maux sont-ils si grands, qu'on ne puisse y remédier ?

Mon air pénétré, la douceur extrême que l'on trouve à ouvrir ſon cœur aux gens que l'on croit dans ſes intérêts, m'attirerent la confiance de Madame Brunet; (c'eſt ſon nom). Après m'avoir regardé quelques inſtans, elle me parla dans ces termes : Quoique je n'aye pas l'honneur de vous connaitre, Monſieur, je me ſens ſi prévenue en votre faveur, que je crois ne pouvoir payer ce qu'il y a de flatteur & d'obligeant dans votre procédé, que par une confiance ſans bornes.

Le pere de ces enfans, après avoir exercé pendant pluſieurs années, une des premieres charges du barreau, mourut avec beaucoup de réputation, & fort peu de bien : effet ordinaire d'une rare probité. Il ne me laiſſa que dix

mille écus, placés chez un riche banquier. J'ai vécu pendant quelques années dans cette douce tranquillité qui n'eſt connue que de ceux dont la fortune médiocre oblige à cette modération dans les deſirs, qu'on peut regarder comme la ſource du vrai bonheur. Pourquoi ma félicité a-t-elle été ſitôt & ſi cruellement troublée ? Le banquier, ſur qui tout mon bien était placé, vient de faire banqueroute : je tombe par-là dans la plus affreuſe miſere ; plus d'eſpoir, plus de reſſource. Y eut-il jamais une ſituation plus affreuſe ? A ces mots, les pleurs redoublerent.

J'avoue, lui dis-je, Madame, que vos maux ſont grands : mais le fuſſent-ils encore davantage, ils n'autoriſent pas le déſeſpoir. La vertu que vous avez pratiquée toute

votre vie, vous offre une reſſource dans cette occaſion : elle ſeule peut nous mettre au-deſſus des coups terribles que la fortune nous porte. C'eſt dans les revers les plus ſubits, les plus affreux, qu'elle brille avec le plus d'éclat : d'ailleurs, peut-être ſerai-je aſſez heureux pour vous être de quelque utilité. Oſerais je vous offrir dix mille francs, que mes fermiers m'ont apportés hier. Tant de généroſité me charme, me répondit Madame Brunet : mais je la mériterais bien peu, ſi j'acceptais vos offres. Dans quelque abaiſſement que le ſort nous réduiſe, nous ne ſerons jamais à charge à perſonne. Mes filles ſçavent broder ; leur travail pourvoira à notre ſubſiſtance, & nous braverons les rigueurs du deſtin, contentes de ne les avoir pas méritées. A chaque

parole que prononçait Madame Brunet, on voiait la violence qu'elle ſe faiſait pour dévorer des larmes toujours prêtes à couler. . Que ces ſentimens ſont beaux! qu'ils ſont héroïques ! Mais voudriez-vous me mortifier, au point de ne pas recevoir ce que j'ai l'avantage de vous offrir ? Doit-on ſe faire une délicateſſe de prendre, à titre de prêt, une médiocre ſomme d'argent . . ? Que votre généroſité eſt ingénieuſe, Monſieur, me répondit-on. Songez qu'il ne nous reſte que notre vertu .... Eh ! Madame, la fortune peut ſe laſſer de vous perſécuter ; les affaires de votre banquier peuvent ſe raccommoder. Quoi ! cette aimable enfant ſerait réduite à vivre du travail de ſes mains ! Ah ! Dieu, l'idée ſeule m'en fait frémir. Quoi ! vous ! ajoutai-je

en me jettant aux genoux de cette jeune perſonne : vous, l'ouvrage le plus parfait qui ſoit ſorti des mains de la Divinité! vous, qui êtes faite pour donner des loix à toute la terre, vous ſeriez confondue dans la foule de ces malheureuſes à qui l'indigence ne laiſſe, pour ſubſiſter, d'autre reſſource que le travail! Je ne le ſouffrirai jamais, repris-je en me relevant. Madame, ajoutai-je en me tournant du côté de Madame Brunet, je demande votre indulgence pour des tranſports dont je n'ai pu être le maître.... J'aime votre aimable fille; quand je voudrais le nier, tout me trahirait; mais je l'aime avec tout le reſpect dû à ſes attraits. Fondé ſur l'eſtime la plus parfaite, mon amour n'aſpire qu'après le moment qui nous unira par des liens indiſſolubles. Regar-

dez-moi comme votre fils : j'en ai au moins les ſentimens .... Je ſortis en finiſſant ces mots. Dès le lendemain, j'envoiai à Madame Brunet dix mille francs : c'était tout ce que j'avais d'argent comptant. Depuis ce tems-là, je n'eus plus d'autre maiſon que la ſienne. Sa fille paraiſſait recevoir avec reconnaiſſance mes ſoins : elle me diſait quelquefois que mon amour la touchait, que ſon cœur en ſentait tout le prix. Mais il m'était aiſé de connaitre qu'elle ſe faiſait violence pour me tenir ce langage. Tant d'indifférence me déſeſperait ſans me rebuter. Je me flattais d'en triompher par ma perſéverance : mais mes eſpérances s'évanouirent tout d'un coup de la maniere la plus cruelle. Etant allé un jour, à mon ordinaire, chez Madame Brunet, je la trouvai dans

le dernier abattement. Surpris & inquiet, je m'informe de ce qui peut l'occaſionner. Elle m'apprend que ſa fille avait diſparu, le jour précédent, & qu'elle avait mille raiſons pour appréhender qu'elle n'eût été enlevée par un jeune homme pour qui elle avait, depuis long-tems, la paſſion la plus vive : paſſion, au reſte, dont elle lui avait toujours fait un myſtere. Quelle nouvelle ! quelle coup de foudre pour un amant ! Tendre & délicat, je me retire chez moi, dans un état plus aiſé à imaginer qu'à décrire. Peu d'heures après, Madame Brunet me renvoya la ſomme qu'elle m'avait empruntée, avec une lettre qui ne me laiſſa plus lieu de douter de mon malheur.

Je fus long-tems inconſolable ; mais enfin, la raiſon reprenant le deſſus, & le mépris ſuccédant peu

à peu à la fureur, je me retirai dans cette ſolitude, bien réſolu de renoncer pour toujours à l'amour. J'aſpirais après cette tranquillité intérieure, l'objet des deſirs du ſage ; je n'en étais même pas éloigné, lorſque vous êtes venue renverſer mes projets, détruire mes réſolutions, & m'apprendre que l'amour triomphera toujours de la Philoſophie.

Emilie ne répondit à ce que ces dernieres paroles renfermaient de tendre, que par un ſourire flatteur, qui fit naître l'eſpoir dans le cœur du Marquis. Quoi ! Madame, s'écria-t-il, ſerai-je aſſez heureux pour que l'amour le plus vif vous eût touchée. Où trouver des expreſſions, pour vous rendre tout ce que ma ſituation a de délicieux ? vous êtes ſenſible : vos beaux yeux me le diſent. Dans quel raviſſement

leur langage ne me jette-t-il pas ! Mirville s'énonçait avec tant de graces ; ces graces étaient ſi touchantes ; il avait dans le geſte, & dans l'expreſſion, quelque choſe de ſi naturel, de ſi tendre & de ſi paſſionné, qu'Emilie ne put lui refuſer un aveu que ſon cœur ne pouvait plus différer. Ah ! Marquis, dit-elle en lui jettant un regard, dont le ſeul ſentiment pouvait connaitre le prix ; pourquoi êtes-vous ſi aimable, & pourquoi ſuis-je ſi faible ? devais-je vous dévoiler le fond d'un cœur, qui n'eſt que trop ſenſible à votre mérite. Elle ſe tut à ces mots. Une aimable rougeur donna à ſon teint un nouvel éclat ; la pudeur & le deſir ſe retracerent dans ſes yeux, prêts à ſe livrer un combat : l'amour vertueux, qui doit ſa naiſſance au ſentiment, vint

les mettre d'accord. Ce fut lui qui bien-tôt après alluma le flambeau de l'hymen en faveur de ces deux amans. Poſſeſſeur d'une femme auſſi aimable que vertueuſe, Mirville ſe trouva au comble de ſes deſirs. Il éprouva alors que les Lettres, ſans l'amour, ne pouvaient ſuffire au bonheur d'un homme délicat, & qu'il n'y avait que leur réunion qui pût le rendre heureux.

APOLOGIE DE L'AMOUR,

En réponſe à une Piece qui ſe trouve dans le ſecond volume de Juin 1757.

Par Madame de S. MAUR.

JE me promenais, l'autre jour, dans un bocage charmant, lorſque je vis venir à moi un enfant, d'une beauté éblouiſſante. Il avait l'air triſte, la

démarche languiſſante, ſes beaux yeux étaient mouillés de larmes. Hélas ! me dit-il en m'abordant, devais-je m'attendre au traitement rigoureux que je viens d'eſſuier ? où pourrai-je déſormais cacher ma honte ? on vient de la rendre publique ; & par qui ſuis-je outragé ? par une ingrate, à qui j'ai voulu mille fois prodiguer mes faveurs. Mais vous qui avez toujours tenu le premier rang parmi mes plus cheres favorites ; vous qui joignez au cœur le plus tendre l'ame la plus reconnaiſſante, ne repouſſerez-vous pas l'injure que l'on me fait ? A ces mots, l'Amour (car c'était lui) me fit lire la lettre qu'il venait de recevoir. Tranquilliſez-vous, aimable enfant, lui dis-je ; la calomnie ne prendra jamais dans un ſiecle auſſi éclairé, que le nôtre,

Vous voulez que je prenne votre défenſe ; je n'ai rien à vous refuſer ; mais cela me parait inutile. Le nombre de vos Sujets ſera toujours le même. Peut-on ſecouer votre joug, quand on en a une fois éprouvé la douceur ? Soyez aſſuré que ce libelle ſéditieux n'aura point fait de transfuge. Raſſuré par ces paroles, l'Amour eſſuya ſes larmes ; un doux ſourire m'annonça ſa ſatisfaction : mais il ne s'envola qu'après m'avoir fait promettre d'écrire en ſa faveur : je m'acquitte de ma promeſſe.

L'Amour eſt la ſource de tout plaiſir ; tout ce qui vit, tout ce qui reſpire eſt ſujet à ſes loix : & quelles loix ! y en eut-il jamais de plus douces, de plus aimables ? Qu'on ne me diſe pas qu'il eſt perfide, ingrat, intéreſſé, volage ; ces qualités-là conviennent à un ſentiment

bien différent de l'amour, qui en uſurpe quelquefois le nom. L'Amour, de ſa nature, eſt tendre, délicat, timide, toujours empreſſé à plaire. Plairait-il avec les défauts qu'on lui attribue? Je dis plus; lorſqu'il regne ſur une ame livrée à ſes défauts, il les en chaſſe bien vîte: l'avare devient libéral; l'ingrat reconnaiſſant: il fixe le volage; il adoucit l'homme féroce: en un mot, il change les vices en vertus; & cela, l'expérience nous l'apprend. C'eſt l'Amour qui donne à cet époux infortuné la force de ſupporter les malheurs les plus terribles. Accablé par la plus affreuſe miſere, il allait mourir: la voix d'une épouſe chérie ſe fait entendre; elle le rappelle à la vie. L'eſpoir & l'allégreſſe renaiſſent dans ſon cœur; il vole entre ſes bras. Content d'aimer & d'être aimé, il oublie tous ſes maux.

Le croiriez-vous ? ſon état a encore des charmes pour lui. Tels ſont vos effets, ô Amour ! Quelles obligations ne vous a pas la France ? N'eſt-ce pas vous qui retirâtes Charles VII de la profonde léthargie dans laquelle il languiſſait ? vous réveillâtes en lui l'amour de la vraie gloire : vous lui fîtes faire des efforts qui raffermirent le Sceptre chancelant dans ſes mains. Vos peines, dit-on, ſont réelles, & vos plaiſirs imaginaires : il ne faut qu'aimer pour éprouver le contraire. Eſt il rien de comparable aux délicates émotions d'une paſſion naiſſante ? N'eſt-ce pas l'amour qui fait la félicité des cœurs ſenſibles ? Quels plaiſirs ne puiſe-t-on pas dans une tendreſſe réciproque ! Un regard, un geſte, un mot de l'objet aimé cauſe des tranſports inexprimables.

La jalouſie, au moins cette eſpece de jalouſie qui produit des effets ſi terribles, ne dut jamais la naiſſance à l'amour : elle eſt fille de la fureur. Un amant jaloux l'eſt d'une façon délicate ; la crainte de perdre ce qu'il aime, l'afflige. Mais ſon affliction eſt douce, moderée ; il n'y a que le ſeul ſentiment qui puiſſe lever le voile qui la couvre. Un furieux livré à la jalouſie eſt capable des plus grands excès. Saint-Evremont a dit, quelque part, que les peines de l'amour étaient de vrais plaiſirs : quiconque s'en formera une idée juſte, ſera de ſon avis. On le confond avec le goût pour les plaiſirs des ſens ; de-là vient l'erreur. Qu'on ſaiſiſſe, qu'on demêle les nuances qui en font la différence, & l'on conviendra que nous devons notre bonheur à l'Amour.

A Madame DE SAINT MAUR.

Belle Eucharis, je vous adore :
M'aimez vous, ma chere Eucharis ?
Dites, m'aimez vous..? Je l'ignore ;
Berger, qui me l'aurait appris ?
L'Amour...L'Amour...oui l'Amour même,
Le Dieu des plus tendres plaisirs.
Ce doux charme qui fait qu'on aime,
Qui réunit tous les desirs ;
Ce doux penchant qu'un rien fait naître,
Que rien ne peut anéantir ;
Ce que le cœur peut seul sentir :
Ah ! vous me l'avez fait connaitre.

LETTRE

A Madame la Marquise de N. sur la lecture des Romans.

DIRIEZ-VOUS, Madame, que je me suis mis en tête de faire un Roman. Oui, j'en ai formé le dessein, & je l'ai, en partie, exécuté.

Un Roman ! ce ſeul mot ne va-t-il pas vous effaroucher ? non, je ſcais que vous ne reſſemblez point à certaines perſonnes qui, jugeant des Romans par *Cyrus*, *Clélie*, *Caſſandre*, & quelques autres dans ce goût-là, condamnent impitoiablement tout ce qui en porte le nom. Il eſt cependant des ouvrages en ce genre qui renferment les maximes les plus admirables, dont tout le but eſt de nous conduire à la vertu par un chemin ſemé de fleurs. Ces Cenſeurs auſteres peuvent-ils, ſans faire tort à leur jugement, condamner *la Princeſſe de Cleves ?* Quelle pureté dans la diction ! que de graces dans le ſtyle ! quelle variété ! quel élégant coloris dans les portraits ! avec quel art les ſituations n'y ſont-elles pas amenées ! quelle élévation ! quelle nobleſſe

dans les ſentimens ! avec quelle délicateſſe ne ſont-ils pas rendus ! Les caracteres y ſont ſoutenus ; tout y eſt vraiſemblable ; tout y reſpire la morale la plus pure, la vertu la plus aimable. *Télémaque* n'a-t-il pas immortaliſé ſon illuſtre Auteur ? Ce Roman admirable eſt au-deſſus de tous les éloges. *Zaïde*, *Cleveland*, *les Mémoires d'un homme de qualité*, plairont toujours aux connaiſſeurs. *Marianne*, *le Payſan parvenu*, *les Egaremens du cœur & de l'eſprit* ne renferment-ils pas une critique fine & délicate des mœurs du ſiecle ? Je ne prétends pas qu'on faſſe ſon unique occupation de la lecture des Romans ; non, ſans doute. Mais ferait-on ſi mal de lire, dans des momens perdus, ce que nous avons de meilleur en ce genre ; ne fût-ce que pour acquérir ces gra-

ces dans le ſtyle, cette légereté dans la converſation, dont on fait aujourd'hui tant de cas? Je prévois vos objections. Ces ſituations intéreſſantes amenées avec tant d'art, ces tendres ſentimens maniés avec tant de délicateſſe, ne ſont-ils pas capables de faire une impreſſion trop vive ſur le cœur d'une jeune perſonne? Les images qu'on lui préſente ſont d'autant plus ſéduiſantes, qu'elles ſont parées de tout ce que la vertu a de plus brillant. D'ailleurs, cette lecture trop agréable n'étouffe-t-elle pas le goût de toute autre plus ſérieuſe & plus utile? Il n'eſt pas impoſſible de répondre à ces objections, quelque fortes qu'elles paraiſſent. Les meilleurs Romans ne ſe liſent qu'une fois; ainſi on eſt bientôt au bout de ſes reſſources: car le bon, en quelque genre que

ce

ce ſoit, eſt toujours rare; & j'ai ſuppoſé qu'on ne devait lire que ce qu'il y avait de meilleur. On eſt donc obligé alors, pour ſatisfaire le goût de la lecture que l'on a puiſé dans ces ouvrages charmans, de ſe rabattre ſur l'Hiſtoire, la Fable, les Pièces dramatiques, & les autres parties de la Littérature: inſenſiblement, l'eſprit s'accoutume à une nourriture plus ſolide. D'ailleurs, ce qui plaît, ravit, enchante à dix-huit ans, ne produit pas le même effet à vingt-cinq: notre eſprit, plus formé, demande alors d'autres alimens. Les Romans, qui occupaient autrefois, amuſent alors; ils ſervent ànous délaſſer, dans nos momens perdus, d'un travail ſérieux.

Quant à la premiere objection, je vous dirai que, de deux maux, le moindre eſt toujours à préférer. Les

mœurs de notre ſiècle ſont ſi corrompues, que la tendreſſe eſt miſe aujourd'hui au niveau de la vertu. Une perſonne de beaucoup d'eſprit a même prétendu qu'une femme qui, dans le cours de ſa vie, n'avait qu'une ſeule paſſion, était plus eſtimable que celle dont la conduite réguliere ne donnait aucune priſe à la médiſance. Quoi qu'il en ſoit, les ſentimens tendres & délicats qu'une jeune perſonne puiſe dans les Romans, ne doivent-ils pas la fortifier contre les maximes contagieuſes qu'elle entend ſans ceſſe débiter dans le monde ? Je le croirais aſſez ; mais il eſt tems de finir une diſſertation qui n'a dejà que trop duré.

J'ai l'honneur, &c.

LA CONSTANCE COURONNÉE.

Anecdote.

ARAMINTE avait eu en partage les dons les plus précieux, l'esprit, les graces, la beauté ; avec tant de charmes, & un million de bien, pouvait-elle manquer de plaire ? Sa cour fut bientôt nombreuse. Les Petits-Maîtres, les Beaux-Esprits, les gens à prétention, tous ceux qui se croiaient aimables (le nombre en est grand) vinrent en foule lui rendre leurs hommages. Les minauderies des uns, les propos étudiés des autres, les manieres de tous, leurs déclamations, leur manége, l'amusaient. Comment auraient-ils pu la toucher ? Au caractere le plus solide elle joignait le

cœur le plus tendre ; il aurait fallu lui ressembler pour lui plaire ; & des siècles entiers ne produisent pas un cœur de la trempe du sien. Elle crut cependant l'avoir trouvé chez Eraste. Il joignait à beaucoup d'esprit une figure charmante. Depuis long-tems en possession de subjuguer toutes les femmes, il crut que la conquête d'Araminte manquait à sa gloire. Il lui rendit des soins ; il soupira ; il parla amour ; il était si séduisant ; il disait les choses d'un air si persuasif, qu'elle faillit s'y méprendre : mais bientôt rendue à elle-même, elle démêla le motif qui le faisait agir. Non, Eraste, lui dit-elle, vous ne me ferez point illusion. La vanité est le mobile de toutes vos actions. Vous n'avez jamais connu l'amour ; il peut seul me toucher. Eraste se retira. Le per-

ſonnage qu'il jouait, commençait à lui être à charge.

Peu de jours après, Damon arriva de Paris. Il venait de finir ſes exercices. Dans un âge où l'on ne reſpire que le plaiſir, Damon ne s'occupait que de l'étude des Belles-Lettres. Diſtingué par ſa naiſſance, héritier d'un bien conſidérable, fait à peindre, de la plus jolie figure du monde; on était étonné de lui voir un éloignement marqué pour tout ce qui fait la paſſion des jeunes gens. Ce n'eſt pas que ſa Philoſophie eût rien de ſingulier, rien de ſauvage. Il était toujours vêtu très-galamment; il voiait le monde; il diſait même des douceurs aux femmes; l'uſage le voulait; il ſçavait s'y conformer. Quoiqu'il ſe fût ſouvent expliqué ſur la réſolution où il était de ne jamais s'engager, il ſentait

bien qu'une femme, telle que ſon cœur la deſirait, le ferait aiſément changer. Une femme jolie & tendre, dans le ſiècle où nous ſommes, diſait-il, c'eſt un être de raiſon. Son erreur ne dura pas long-tems. Il vit Araminte. Tant d'attraits lui firent éprouver des ſentimens qui avaient pour lui les charmes de la nouveauté; il voulut ſe diſſimuler que c'était de l'amour. Je l'eſtime, je l'admire, dit-il à un de ſes amis. Je vous avouerai même que, ſi elle a le cœur auſſi tendre que ſa phyſionomie & ſes manieres paraiſſent le promettre, je bornerai tout mon bonheur à lui plaire: mais ſur quoi m'en aſſurer? les apparences ſont ſi trompeuſes! on ne ſacrifie plus qu'à la coquetterie. Quelques entretiens lui dévoilerent l'intérieur d'Araminte. Il y vit des ſentimens ſi délicats,

une répugnance ſi forte pour les bagatelles, tant de ſolidité, tant de vertu, qu'il en devint bientôt éperduement amoureux. On peut prendre le change ſur les autres ſentimens, mais jamais ſur le vrai amour : les traits qui le caractériſent ſont trop remarquables. Araminte fut ſenſible à la douceur d'être aimée. La tendreſſe de Damon triompha de ſon indifférence ; elle aima.

Oui, Damon, lui dit-elle un jour, vous avez ſçu me perſuader, vous avez ſçu me plaire. Pourquoi rougirais-je de vous l'avouer ? Mais, pour ma ſatisfaction, pour mon repos, pour le bonheur de mes jours, partez, éloignez-vous pendant deux ans : ſi, au bout de ce tems-là, vous n'êtes point changé, le don de ma main eſt le prix que je réſerve à votre conſtance.

Damon murmura contre un arrêt auſſi cruel ; il mit tout en uſage pour le faire révoquer : il ſe plaignit d'un excès de délicateſſe qui allait le rendre le plus malheureux des hommes. Vouloir éprouver mon amour, dit-il à Araminte, c'eſt douter de ſa ſincérité... C'eſt chercher à aſſurer le bonheur de mes jours ; j'aime trop pour ne vouloir pas être aimée de même. Mon mari ſera mon amant, & je veux, dans mon amant, autant de conſtance que de délicateſſe. Damon répliqua, mais il ne put rien gagner : Araminte perſiſta dans ſa réſolution. Il partit. Araminte avait placé auprès de Damon un Valet de chambre, qui était entierement dans ſes intérêts ; il devait l'informer de tout ce que ferait ſon maitre.

Rendu à la ville qu'il avait choiſie

pour ſon ſéjour, Damon ſe renfermа chez lui. S'il ſortait quelquefois, c'était pour aller ſe promener. Les endroits les plus déſerts, les plus écartés, étaient ceux qui lui plaiſaient le plus : point d'ami ; nulle eſpéce de liaiſon avec perſonne ; on aurait dit qu'il avait rompu avec le genre humain. Ses Livres & les Lettres d'Araminte feſaient tous ſes plaiſirs : il en recevait ſouvent ; le ſentiment les avait dictées. Que, dans ſon malheur, il ſe trouvait heureux d'être aimé auſſi délicatement !

Cette jeune perſonne inſtruite de la vie que menait ſon Amant, ne ceſſait de ſe louer du choix qu'elle avait fait. Dans un ſiècle où l'amour n'eſt plus regardé que comme un jeu, diſait-elle quelquefois à une de ſes amies, où la frivolité eſt devenue l'appanage des deux Sexes,

où l'on ne ſacrifie plus qu'à la vanité, à l'interêt & à la débauche ; ne ſuis-je pas heureuſe d'avoir trouvé un cœur comme celui de Damon ? Il ſçait ſeul aimer : que les jours que nous coulerons enſemble ſeront purs & ſereins ! que les plaiſirs qui ſuivront notre union ſeront vifs ! ils prendront leur ſource dans une tendreſſe réciproque ; l'amour comblera tous nos deſirs. La fin de l'exil de Damon approchait : il touchait preſque au moment ſi deſiré, lorſqu'on lui remit une Lettre d'Araminte, conçue en ces termes :

» Je n'étais pas née pour être » heureuſe ; je viens de l'éprouver : » de l'état le plus brillant, je tombe » tout-à-coup dans la plus affreuſe » indigence. Un malheur, auſſi ſou- » dain qu'imprévu, m'enleve toutes » mes richeſſes. Ce n'eſt pas elles

» que je regrette, vous devez en
» être perſuadé : mais ne dois-je
» pas me plaindre contre le Deſtin
» qui me ravit un amant ſi tendre-
» ment aimé ? car, de croire que
» votre amour fût à l'épreuve d'un
» pareil coup, ce ſerait trop ſe
» flatter. Cette délicateſſe de ſenti-
» mens n'eſt plus connue ; il y au-
» rait de l'injuſtice à l'exiger. Faible
» reſſource que les attraits, quand
» on n'a plus de bien ! Il me reſte
» encore de quoi aller me jetter
» dans un cloître : dans le déplo-
» rable état où eſt ma fortune, c'eſt
» l'unique parti que j'aye à prendre ;
» j'y pleurerai mes malheurs ; j'y
» pleurerai mon Amant. Heureuſe,
» ſi je puis parvenir à recouvrer un
» repos qui va être déſormais l'ob-
» jet de mes deſirs ! »

Que je ſuis heureux ! s'écria Da-

mon, chere Araminte ! je ne vous trouvais d'autre défaut que celui d'être trop riche. Mille fois, oüi, mille fois j'ai ſouhaité que vous fuſſiez née dans le ſein de la pauvreté. J'aurai donc ce plaiſir ſi doux pour les cœurs ſenſibles, de combler de bienfaits, d'honorer, de rendre heureux ce que j'aime. Partons, courons, volons ; l'Amour vous vengera des injuſtices de la Fortune.

Il part animé de l'eſpoir ſi flatteur de revoir le cher objet de toute ſa tendreſſe. Inſtruite de ſon départ, Araminte prend les plus juſtes meſures pour aider au ſtratagême qu'elle avait ſi heureuſement imaginé.

Il la trouve occupée à préparer de ſes mains délicates un repas frugal. Une chambre obſcure lui ſervait de domicile ; un mauvais lit, quelques chaiſes en faiſaient tout l'ornement.

Quelle occupation ! quel ſéjour ! Araminte, s'écrie-t-il : chere Araminte ! quel changement de fortune ! dans quel abaiſſement le ſort vous a-t-il réduite ! mais, non ; il ne ſçaurait vous abaiſſer. Peut-on ne pas admirer tant de modération, tant de fermeté dans un revers auſſi cruel & auſſi ſubit ? La grandeur de votre ame brille avec un éclat auprès duquel diſparaît le faux brillant des grandeurs humaines. Vous m'avez cru capable de vous ſacrifier à un vil intérêt ! Ah ! Araminte, rendiez-vous juſtice à mes ſentimens ? Ces yeux, ces beaux yeux dont la douceur charme, enchante, ravit ; ces traits dont l'enſemble eſt ſi touchant, cet air, ce port, cette taille, ces graces, cet eſprit, ce cœur ſurtout qui eſt au-deſſus de tous les éloges : voilà les ſeules richeſſes

dont je fais cas... Non, je ne me plaindrai point des rigueurs de la fortune, répliqua Araminte ; je n'ai au contraire qu'à m'en louer. Qu'il m'eſt doux d'être aimée avec tant de délicateſſe ! que vos ſentimens flattent agréablement les miens, cher Damon ! Nos cœurs ſont faits l'un pour l'autre ; il n'y a que leur réunion qui puiſſe nous rendre heureux ; &, ſans l'évenement, dirai-je cruel ou heureux, qui m'a enlevé toutes mes richeſſes, aurais-je jamais ſenti ce plaiſir ſi pur que je goûte dans cet inſtant ? Trop délicate, trop paſſionnée pour ne pas me faire des peines imaginaires, j'aurais peut-être attribué votre amour à un motif d'intérêt. Graces à la Fortune, mes allarmes ſont diſſipées, & mon bonheur aſſuré ; j'oſe au moins m'en flatter.

Que ne fit point Damon pour prouver à Araminte combien il étoit ſenſible à tout ce qu'elle lui avait dit de tendre & de flatteur ? Il tomba à ſes genoux. Ses ſoupirs, quelques larmes, ſon ſilence, parlerent pour lui. Dans une ſituation pareille à celle de Damon, on ne fait que garder le ſilence.

Rien ne s'oppoſait au bonheur de nos deux Amans ; ils crurent y devoir mettre le ſceau : le jour fut fixé pour la célébration de leur mariage. Avec quel plaiſir Damon ne le vit-il pas arriver ce jour ſi deſiré ! Tout était prêt pour la cérémonie, lorſqu'Araminte eut quelques éblouiſſemens qui eurent les ſuites les plus fâcheuſes.

La petite verole ſe déclara avec les ſymptômes les plus terribles. Deux jours de maladie la réduiſi-

rent à la dernière extrémité. On annonce à Damon le danger d'Araminte ; il vole à ſon appartement, malgré la défenſe qu'elle lui avait fait d'y paraître. Dans quel état la trouve-t-il ! une pâleur livide, des yeux éteints, une reſpiration embarraſſée, tout ſembloit annoncer une mort prochaine. Quel ſpectacle pour un amant ! ah ! Damon, dit-elle, d'une voix mourante, qu'avez-vous fait ? pourquoi aller contre mes ordres ? pourquoi venir troubler mes derniers momens ? Votre tendreſſe redouble mes maux, en augmentant l'amour de la vie ſi naturel à l'homme. Qu'il m'en coûte pour me réſigner aux ordres du Ciel ! Cher amant, cher époux, vous ſeul m'occupez dans des momens qu'un ſoin bien différent devrait remplir. Je ne vous verrai plus ; que

cette idée eſt cruelle ! Trop affligé pour ſe plaindre, Damon ne répondit rien. Un air abbatu, des regards languiſſans, des yeux mouillés de larmes, de fréquens ſoupirs parlaient aſſez pour lui.

Le Ciel eut pitié de ſes maux. Après quelques jours d'allarmes, Araminte donna tout à eſperer. La jeuneſſe & la bonté de ſon tempérament la tirerent d'affaire. Quelle joie pour Damon ! avec quels tranſports n'apprit-il pas la nouvelle de ſa convaleſcence ! Il faut l'avouer, le propre des peines eſt de rendre les plaiſirs plus piquans. Plus la crainte de perdre Araminte avait été grande, plus le plaiſir de la poſſeder paraiſſait doux à Damon.

Cette jeune perſonne n'était pas tout-à-fait auſſi contente ; elle apprehendait pour ſa beauté. Ce n'eſt

pas que, ſemblable à la plûpart des femmes, elle donnât tous ſes ſoins, toute ſa complaiſance, toute ſa tendreſſe à un auſſi frivole avantage. Non, ſans doute, Araminte penſait trop ſolidement pour faire cas d'un bien ſi fragile, d'une fleur que le moindre ſouffle peut ternir; mais cette beauté lui aſſurait le cœur d'un amant tendrement aimé : pouvait-elle ne pas en redouter la perte?

A peine fut-elle hors de danger que, ne voulant point paraître aux yeux de Damon dans l'état où elle était, elle le fit prier de laiſſer écouler quelque tems ſans venir chez elle. Damon murmura; mais il aimait; il ne ſçut qu'obéir.

Araminte conſultait tous les jours ſon miroir; il lui apprenait ce qu'elle devait eſpérer ou craindre. Bientôt elle ne flotta plus entre la crainte

& l'eſpérance. Le maſque qui défigurait ſes traits, tomba ; cet agrément, cette délicateſſe qui les rendaient ſi touchans, reparurent : ſon teint reprit ſon premier éclat ; elle n'avait jamais été ſi belle.

Il me vient une idée, dit-elle un jour à une de ſes amies, pour qui elle n'avait rien de caché ; vous la trouverez folle, vous la trouverez extravagante : je veux pourtant me ſatisfaire, à quelque prix que ce ſoit. Damon m'aime, je ne puis en douter ; mais ſi cet amour n'eſt fondé que ſur mon peu de beauté, dois-je m'attendre à conſerver long-tems ſon cœur ? c'eſt à la poſſeſſion de ce cœur qu'eſt attaché tout le bonheur de mes jours. Puis-je prendre trop de précautions pour me l'aſſurer ? Je ne veux point d'un bonheur paſſager ;

je ſerais trop ſenſible au changement de mon ſort.

L'abſence, la perte imaginaire de toutes mes richeſſes n'ont pu changer Damon. Voyons ſi ſon amour tiendra contre la perte de ma beauté. C'eſt en vain qu'on repreſenta à Araminte que l'épreuve était trop forte ; qu'en voulant élever trop haut l'édifice de ſon bonheur, elle courait riſque de le voir renverſer de fond en comble ; qu'on s'accoutumait à la figure, & que les changemens qui y arrivaient, n'étaient ni aſſez conſiderables, ni aſſez ſubits pour produire un effet ſi ſenſible ; qu'à ſon âge on voyait ces changemens dans un avenir ſi éloigné, qu'il y avait de la folie à s'en inquietter ; que Damon, d'ailleurs, découvrant chaque jour en elle mille qualités charmantes, ne

s'apperçevrait seulement pas de la diminution de sa beauté : tout fut inutile. Inébranlable dans sa résolution, elle écrivit à Damon, la lettre suivante. » C'est pour le coup » qu'il n'y a plus de remede à mes » maux ; la Fortune a enfin épuisé » sur moi les derniers traits de sa » malignité. Cette beauté dont les » femmes font tant de cas ; cette » beauté qui ne m'était chere que » parce que je croyais lui devoir » toute votre tendresse ; je l'ai per- » due, & avec elle l'espoir d'être à » Damon. Que cette idée est acca- » blante ! Doutez-vous de ce que je » vous dis ? venez-vous en assurer. » Dois-je compter encore sur votre » cœur ; je n'ai que de l'amour à » vous offrir : sera-ce assez pour » Damon ? c'en serait assez pour la » tendre & malheureuse Araminte. «

C'en ſera bien aſſez pour moi, s'écria Damon avec tranſport ; votre tendreſſe peut ſeule combler tous mes deſirs. Il vole chez Araminte. Elle s'attendait à ſa viſite : une drogue préparée avec ſoin, & appliquée ſur le viſage, lui changeait entierement la phyſionomie. Damon ne la reconnut, qu'à l'émotion qu'il éprouva. Quel moment pour Araminte ! ſon ſort allait être décidé ; elle aimait éperduement, pouvait-elle être tranquille ?

Non, Araminte, dit Damon ; quelque étonnant, quelque prodigieux que ſoit le changement, il ne produira aucun effet ſur moi ; je ſuis toujours le même : quelque admirable que fût votre beauté, ce n'eſt pas elle qui m'avait charmé : les graces de votre eſprit, la douceur de votre caractere, ce cœur

ſurtout, qui ſeul vous diſpenſerait de tout autre mérite; voilà les qualités que j'aime en vous; voilà ce qui m'a inſpiré une paſſion, qui ne finira qu'avec ma vie. Ne vous oppoſez donc plus à mon bonheur: que cet inſtant couronne mes feux. C'en eſt trop, cher Amant, répondit Araminte: vous ſerez heureux: vous méritez de l'être; votre cœur eſt tel que le mien le déſire; rien ne troublera déſormais notre félicité: tout ce que j'ai fait n'a été que pour vous éprouver. Vous allez juger, par vous-même, ſi je ſuis encore digne de vous plaire.

En finiſſant ces mots, elle ôta l'eſpece de maſque qui la défigurait.: jamais elle n'avait été ſi belle. Que vois-je? s'écria Damon, ſurpris & tranſporté; ſçavez-vous que ma délicateſſe ne s'accommode nul-

lement de la ſupercherie que vous m'avez faite ? vous doutiez donc de ma ſincérité, & de la durée de mon amour ? Je n'en doutais point, Damon ; mais je craignais de perdre votre cœur en perdant ma beauté. Me voilà raſſurée, me voilà heureuſe : je vous dirai même plus ; le renverſement de ma fortune n'a été imaginé que pour éprouver votre tendreſſe : je poſſede toujours les mêmes richeſſes. Quoi ! continuellement de nouveaux ſujets de plainte ! vous avez pu me croire capable de n'agir que par un motif d'intérêt ? Ah ! Araminte, méritais-je de pareils ſoupçons ?

L'Amour prit lui-même la défenſe d'Araminte : on ne pouvait lui reprocher que trop de délicateſſe ; elle fut bien-tôt juſtifiée dans l'eſprit de Damon. Il tomba à ſes genoux ;

genoux ; il la ſupplia de ne plus mettre d'obſtacle à ſa félicité. Ils furent mariés le même jour. Moins époux qu'amans, leur union fut pour eux une ſource intariſſable de plaiſirs. Dans un ſiecle où l'on croirait ſe faire tort en aimant ſa femme, la tendreſſe de Damon fut d'abord tournée en ridicule ; elle lui attira mille froides plaiſanteries. Il tint bon : une eſtime génerale ſucceda à la raillerie ; c'eſt l'effet ordinaire de la vertu. Damon fut toujours regardé, depuis, comme le modele des amans & des maris.

LETTRE

A Mademoiſelle de N...

JE viens de paſſer quelques jours à la campagne, chez la Comteſſe de C... Vous la connaiſſez ; elle

a beaucoup d'eſprit, & il eſt difficile de l'avoir plus orné, & plus amuſant. Un cabinet de Livres choiſis eſt le lieu de ſon château, où elle ſe plaît le plus; nous y étions ſouvent. Parmi une foule de brochures qui y ſont, j'ai lû, avec plaiſir, celle dont vous m'avez parlé quelquefois, & qui a pour titre, *Réflexions ſur le Comique larmoyant*, par un Académicien de la Rochelle. Quelqu'agréable qu'en ſoit le ſtile; quelque pure qu'en ſoit la diction, cet ouvrage ne m'a pas perſuadé. Dans un ſiecle philoſophe comme le nôtre, l'eſprit ne prévaudra point ſur la raiſon; &, quelques efforts que l'on faſſe pour faire tomber le nouveau genre qui s'eſt emparé de la Scene, je doute qu'on y réuſſiſſe. Mais voyons ſi les raiſons ſur leſquelles ſe fonde l'Académicien de

la Rochelle, ſont auſſi ſolides que brillantes.

» Ce n'eſt pas chez les Anciens, » dit-il, que les Auteurs du nou» veau genre ont puiſé la maniere » plaintive ; & la victoire ne ſerait » pas long-tems incertaine, ſi elle » dependait de leurs exemples, ou » de ceux des Poëtes Français qui » ont brillé, ſur le théâtre, juſqu'au » commencement de ce ſiecle. Le » concours de tant d'autorités » pourrait, ſans doute, former une » démonſtration victorieuſe.

J'avoue que l'on ne trouve pas, chez les Anciens, les exemples de ce nouveau genre, qu'on appelle *Comique larmoyant* : mais combien de beautés, dans tous les genres de Littérature, inconnues aux Anciens, qui ſont l'ornement de nos Ouvrages modernes ! Combien de

choſes ont échappé à ceux que nous regardons comme nos maîtres, & qui n'ont, peut-être, pardeſſus nous que l'avantage de nous avoir précédés! » Dans ce nouveau genre, » dit-il dans un autre endroit, » les incidens ne naiſſent que pour » faire couler les larmes, & l'on » ſort enfin d'un ſpectacle comique, le cœur auſſi ſerré de douleur, que ſi l'on venait de voir » repréſenter Médée ou Thyeſte.

Eſt-ce connaitre le cœur humain, que de croire qu'un ſpectacle qui nous attendrit, jette l'ame dans une ſituation pénible & douloureuſe? J'en appelle à l'expérience de chacun. Les larmes que nous verſons à la repréſentation de Phédre, n'ont-elles pas une douceur, un charme inexprimable?

Quant au changement de ſitua-

tion, à ce paſſage rapide d'une réconnaiſſance tendre & paſſionnée, au badinage d'une ſoubrette & d'un petit-maître, peut-il ne pas produire un effet agréable ? On ne veut pas toujours pleurer. Le tendre, le touchant a quelquefois beſoin d'être égayé par quelques traits plaiſans & badins.

Que l'Ode, le Poëme épique, l'Eloquence & l'Hiſtoire, ſoient parvenus à leur perfection ; c'eſt ce qu'on pourrait conteſter : je veux bien pourtant l'accorder. Qu'*Homere*, *Virgile*, *Pindare*, *Horace*, *Thucydide*, *Tite-Live*, *Tacite* ſoient des modeles excellens à ſuivre ; c'eſt-ce dont perſonne ne doute. Mais il n'en eſt pas moins vrai que, dans certains genres, pluſieurs modernes ſe ſont ouvert des carrieres nouvelles qu'ils ont fournies avec tout le ſuccès poſſible.

J'avoue, avec notre Académicien, que tout ce qui anéantit l'effet principal d'un ouvrage, eſt un défaut eſſentiel. Mais quel eſt le but, quel eſt l'objet d'un poëme dramatique ? c'eſt, ſans doute, de plaire. On ne peut donc pas dire du nouveau genre, depuis long-tems en poſſeſſion de produire cet effet, qu'il anéantiſſe l'effet principal de la Comédie.

Encore une fois, peut-on croire que les ſituations triſtes & extraordinaires, peintes avec les couleurs les plus vives, amenées avec art, puiſſent faire ſur nous des impreſſions douloureuſes ? Elles nous font verſer des larmes, mais ce ſont des larmes douces, qui prennent leur ſource dans un ſentiment agréable.

On veut que les mœurs n'aient

retiré aucun profit de cette nouvelle eſpece de Comédie ; en ont-elles retiré des Comédies de *Moliere* ? y a-t-il moins d'avares, moins de petits-maîtres, moins de faux beaux eſprits, moins d'hypocrites ?

Mais, continue-t-on, tout eſt confondu. Plus de bornes qui ſéparent le cothurne du brodequin. Peut-on ignorer que le rare, le pitoyable, le tendre, ſont du reſſort de l'un & de l'autre ? pourquoi des perſonnages communs ne ſeraient-ils pas ſuſceptibles des mêmes ſentimens, des mêmes paſſions que les perſonnages les plus relevés ? Un homme de condition ne peut-il pas aimer auſſi tendrement, avec autant de délicateſſe qu'un Prince ? Non : les bornes ne ſeront pas confondues, tant que la Comédie ne

s'élevera pas juſqu'au terrible, qui tiendra toujours, dans la Tragédie, une place qu'il ne peut avoir ailleurs.

Je pourrais encore ajoûter que, plus le cœur eſt remué à un ſpectacle, plus les plaiſirs qu'il nous procure ſont vifs. Qu'on ne conteſte donc pas au nouveau genre l'avantage de plaire; il plaît depuis trop long-tems, & à des gens trop éclairés.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE

Sur la Nobleſſe commerçante, par Mme. de S. M...

Cet Ouvrage s'eſt perdu; on n'a pu le retrouver, quelque mouvement qu'on ſe ſoit donné.

GENGISKAR.

Hiſtoire Orientale.

AU midi de la France, eſt une iſle renommée par la douceur du climat, & par les mœurs des habitans. L'humanité, la bonne foi, la candeur, la probité, y ont fixé leur ſéjour; on n'y connait, on n'y révere que la vertu. On y cultive les Lettres; on y exerce l'hoſpitalité; on y craint les Dieux. L'équivoque, la médiſance, les riens, même les jolis, n'ont point d'accès dans les cercles. La raiſon préſide aux entretiens, l'eſprit les éclaire, le ſentiment les aſſaiſonne. La diſpute n'a rien de déſagréable, rien d'aigre, rien d'emporté; elle ne ſert qu'à éclaircir les idées. La trahiſon, le parjure, l'hypocriſie,

les fauſſes amitiés ont été à jamais bannis de cette Iſle fortunée. C'eſt, peut-être, le ſeul endroit où l'on connaiſſe les douceurs de l'amour. Par-tout ailleurs, on aime par intérêt, par air, par eſprit de débauche : ici on aime uniquement pour le plaiſir d'aimer. Les femmes n'ont à redouter, ni l'indiſcrétion d'un petit-maître, ni les caprices d'un étourdi, ni les propos d'une rivale. L'hymen couronne les feux des amans : mais il ne les éteint pas. On ſe fait un plaiſir, on ſe fait une gloire d'aimer ſa femme.

C'eſt dans ce lieu charmant que la tempête jetta l'infortuné Sultan Gengiskar, Roi de Perſe. La fortune lui avait laiſſé ce qu'elle n'avait pu lui ôter : l'air & la taille d'un héros ; un caractere doux & liant, beaucoup d'eſprit naturel,

des ſentimens dignes de ſa haute naiſſance. Inſtruits de ſes malheurs, les habitans de l'Iſle mirent tout en uſage pour les adoucir. Il fut logé magnifiquement ; on lui compoſa une maiſon ; on lui aſſigna, ſur les fonds publics, une penſion aſſez conſidérable, pour fournir à ſon entretien. Le Prince ſentit comme il le devait, les procédés des inſulaires. S'il ſouhaitait quelquefois de remonter ſur le thrône de ſes peres, ce n'était que dans la vue de leur témoigner ſa reconnaiſſance. Le dernier coup que lui avait porté la fortune, ne l'avait que très peu touché ; ſon cœur était encore tout rempli de la perte qu'il venait de faire. La belle Sophie lui avait été ravie, le jour même qu'il devait l'épouſer, par le plus cruel des accidens. Ce

malheur l'avait rendu comme inſenſible à la perte de ſon royaume. Le tems, maître des ſentimens les plus vifs, n'avait pu affaiblir ſa douleur : l'aimable Sophie était toujours préſente à ſes yeux : il la voiait parée de tous ſes charmes : elle lui ſouriait tendrement ; elle le priait de modérer ſon affliction. Le pouvait-il ? il ne l'avait jamais tant aimée. Il éprouvait, tous les jours, la vérité de cette maxime, qu'on ne connait bien le prix d'une choſe, que lorſqu'on l'a perdue. En vain cherchait-on tous les moyens de le diſſiper. Dans les fêtes les plus brillantes, dans les repas les plus ſomptueux, dans les cercles les plus enjoués ; au jeu, au bal, aux ſpectacles, il portait un fond de triſteſſe qui perçait toujours ; elle le ſuivait dans ſon

cabinet. A peine pouvait-il donner quelques momens à l'étude des Belles-Lettres ; quoique Prince, il les cultivait, & avec ſuccès.

Il ſe trouva, un jour, dans une maiſon où l'on annonça la Marquiſe de Maurſaint. Il en avait entendu parler comme de la plus aimable femme de l'Iſle. Il ne l'avait jamais vue, lorſqu'il y arriva. Quelle fut ſa ſurpriſe, lorſqu'en l'enviſageant, il apperçut, dans la Marquiſe, tous les traits de l'aimable Sophie ! Elle avait, comme Sophie, de grands yeux noirs, un teint admirable, une phyſionomie qui ſouffrait le détail, & dont l'enſemble charmait ; un air de langueur qui la rendait encore plus touchante. En un mot, il n'y eut jamais de reſſemblance auſſi parfaite. C'était le même air, la même taille, le même

port, les mêmes graces. Le Prince eut toutes les peines du monde à modérer ſes tranſports. Combien de fois ne fut-il pas ſur le point de ſe jetter à ſes genoux! Il ſe retint pourtant : mais ſes ſoupirs, la rougeur de ſon viſage, ſes regards, tantôt vifs, tantôt languiſſans, toujours fixés ſur le même objet, marquoient aſſez ſon extrême agitation; tout le monde s'en apperçut. La Marquiſe, trop modeſte pour attribuer ce qu'elle voiait à l'effet de ſes charmes, & trop vertueuſe pour y donner la moindre attention, après une courte viſite, ſe retira chez elle. Le Prince en fit, dès ce moment, l'objet de tous ſes ſoins; il la cherchait par-tout. Se trouvait-il dans une aſſemblée où elle n'était point, ſon inquiétude paraiſſait viſiblement,

A peine l'annonçait-on, qu'on voyait ſon teint s'animer par degrés. L'aimable enjouement prenait la place de ce fond de triſteſſe qui dominait chez lui depuis la perte de Sophie. La ſatisfaction de ſon eſprit ſe communiquait à ſes moindres paroles : l'envie de plaire lui fourniſſait une infinité de choſes jolies, mais naturelles. L'eſprit était l'interprete du ſentiment.

La Marquiſe était trop tendrement aimée pour l'ignorer longtems. Tout lui parlait d'une paſſion que ſon devoir condamnait ; elle avait des principes, elle avait de la vertu ; mais elle avait de l'amour-propre. C'eſt un ſentiment ſi naturel à une jolie femme qui a de l'eſprit ! Elle avait le cœur tendre : eſt-ce un défaut ? eſt-ce un mérite ? L'amour du Prince la flattait. Ses

douceurs, ſes graces la toucherent; elle devint ſenſible. Il n'en fut pas plus heureux : au contraire, ne pouvant ſe rendre maitreſſe des mouvemens de ſon cœur, elle reſolut, au moins, de ſe conduire de façon à ne donner aucune priſe à la médiſance. Renfermée dans ſon domeſtique, elle évita avec ſoin toutes les occaſions de voir Gengiskar. Elle redoubla de ſoins, d'attentions pour ſon mari : elle aurait voulu l'aimer ; mais eſt-on le maître de ſes ſentimens ? Ils n'allaient pas au delà de l'eſtime ; le Prince ſeul poſſedait ſon cœur. Il était trop près d'elle. Elle craignait toujours qu'il ne trouvât le moyen de la voir, & de lui arracher ſon ſecret : ce fut ce qui la détermina à aller paſſer quelque tems à la campagne, avec ſon mari.

Que devint le Prince à cette nouvelle ? Quelque retirée que fût la Marquiſe, il la voyait quelquefois: il habitait les mêmes lieux, il reſpirait le même air ; il la cherchait par-tout, ſouvent ſans ſuccès, toujours avec un certain plaiſir, inſéparable de l'eſpoir de la trouver. Tous ces riens ont leur prix aux yeux d'un amant tendre & délicat.

La maiſon de campagne de la Marquiſe n'était qu'à quelques journées de la ville. Gengiskar, ne pouvant ſupporter ſon abſence, ſe rendit ſécrettement dans un hameau, accompagné d'un ſeul ami qui était le confident de ſes feux. Ils allaient ſouvent ſe promener dans un petit bois qui fermait l'avenue de la demeure de la Marquiſe. Les malheurs du Prince, ſa paſſion, les charmes de celle qu'il adorait ;

ſa parfaite reſſemblance avec l'aimable Sophie, faiſaient le ſujet ordinaire de leurs entretiens. Un jour que Gengiskar était ſorti ſeul, quelques affaires ayant retenu ſon ami, inſenſiblement ſa rêverie le conduiſit à la porte d'un jardin, qui céda ſans peine à ſes premiers efforts. Il fut enchanté du ſpectacle qui s'offrit à ſes yeux. Des allées à perte de vue, une quantité de petits ruiſſeaux qui, après avoir fait pluſieurs détours, ſe réuniſſaient pour aller ſe perdre dans un baſſin de marbre blanc. Des ſtatues ſans nombre, une prodigieuſe variété de fleurs qui recevaient un nouvel éclat du plus beau jour du monde : tout cela formait un coup d'œil charmant. Après s'être promené quelque temps, le Prince s'approcha d'un cabinet, où il crut

appercevoir une femme : c'était la Marquiſe elle-même ; ſon cœur le lui apprit avant qu'il fût à portée de la connaître. Elle rêvait profondément ; ſa tête, languiſſament panchée, portait ſur ſes deux mains. Elle avait les yeux baiſſés ; quelques larmes coulaient lentement le long de ſes joues. Dans cet état, que le Prince lui trouva de charmes ! Il ſe plaça de façon à ne pas perdre le moindre de ſes mouvemens. Mes malheurs ne finiront-ils jamais, s'écria cette aimable femme ? Après quelques inſtans de ſilence : Mais les ai-je mérités ? qu'ai-je à me reprocher ? n'ai-je pas tout mis en uſage, pour ſurmonter un penchant malheureux ? N'eſt-ce pas pour en triompher que j'ai quitté des lieux qui avaient pour moi tant de charmes ? Cruel devoir ! que

ton joug eſt rigoureux ! que le ſacrifice que je t'ai fait me coûte cher ! Et vous, trop aimable & trop infortuné Prince, vous ſeriez bien vengé, ſi vous ſçaviez ce que je ſouffre pour vous avoir traité avec tant de rigueur ! Comment exprimer les divers mouvemens dont le Prince fut agité ? Ne pouvant ſe rendre maître du premier tranſport, il entre précipitamment dans le cabinet, & s'élance aux genoux de la Marquiſe. Dans la premiere ſurpriſe où la jetta la vue du Prince, elle ne put dire que ces mots : Ah ! Prince, c'eſt vous ! Gengiskar s'était ſaiſi d'une de ſes belles mains qu'il mouillait de ſes larmes. Quoi ! Madame, lui diſait-il de cet air qui perſuade ſi bien, avec ce ton que la paſſion ſeule ſait prendre ; vous ſeriez ſenſible à mes maux !

tant d'amour vous aurait touchée ! Je ſerais trop heureux, Madame. Puis-je regretter la couronne de Perſe : j'ai retrouvé Sophie, mais Sophie embellie de mille charmes nouveaux. Y ſongez-vous, Prince, répondit la Marquiſe, quand vous me tenez ce langage ? ſçavez-vous que les loix de l'honneur, du devoir & de la religion me défendent de l'écouter ? ſçavez-vous que je ne puis, que je ne dois aimer que celui à qui le Deſtin m'a liée ? Vous le ſçavez, Prince, & vous ne craignez pas de m'affliger ! voulez-vous me rendre malheureuſe ? voulez-vous me rendre mépriſable ? Plaignez-moi : mais, ſi mon repos, ſi mon bonheur vous ſont chers, évitez à l'avenir toutes les occaſions de me voir ; tâchez même de m'oublier. Quel ordre ! qu'il eſt rigou-

reux ! Moi, ceſſer de vous aimer ! moi, vous oublier, Madame ! le puis-je ? La vertu doit-elle nous faire renoncer à l'humanité ? L'amour doit-il s'attendre à faire naître la haine ? .. Je ne vous hais pas ; vous ne le ſcavez que trop... Vous ne me haïſſez pas, & vous me défendez de vous voir ! que ferait le plus cruel de mes ennemis ? Mais vos beaux yeux ſe mouillent de larmes, & c'eſt moi qui les fais couler ! .. Oui, c'eſt vous, Prince ; votre état me touche ; je ſens ce que vous me dites ; je ſuis ſenſible à votre paſſion, peut être plus que je ne devrais. J'étais tranquille, j'étais heureuſe avant de vous connaître ; pourquoi êtes vous venu troubler mon repos ? Vous voyez toute ma faibleſſe ; je n'ai pas craint de vous en rendre témoin. J'ai dû vous faire

un aveu ſincere qui ne ſera que m'affermir dans la réſolution où je ſuis de ne plus vous voir. En finiſſant ces mots, la Marquiſe ſe leva, & laiſſa Gengiskar dans un état plus aiſé à imaginer qu'à décrire. Après quelques momens, il reprit *triſtement* le chemin du hameau. Que je ſuis malheureux ! dit-il à ſon ami. On m'aime, on n'a pu me le cacher : mais dois-je m'en applaudir, puiſque c'eſt cet amour qui cauſe tous mes maux ? Si on n'avait pour moi que de l'indifférence, je verrais au moins ce que j'aime ; je chercherais à plaire ; j'y réuſſirais peut-être, ou je triompherais d'une paſſion malheureuſe. Le Prince était retourné à la ville ; il y reçut, de Perſe, les nouvelles les plus favorables. Le mauvais gouvernement, la cruauté de l'uſurpateur avaient

revolté tous les eſprits. Accablés d'impôts, vexés, tourmentés de toute maniere, les malheureux Perſans n'avaient pas même la liberté de ſe plaindre. Le moindre murmure, le moindre diſcours était puni de mort. Le Tyran avait fait dreſſer des échaffauds dans preſque toutes les villes de ſa domination. Combien de victimes infortunées y expiaient, tous les jours, leur zéle pour la patrie, leur amour pour le Prince légitime ! Pour être à l'abri des fureurs de l'uſurpateur, il ne ſuffiſait pas d'avoir ſubi le joug ſans murmurer : c'était être criminel que d'avoir du bien ; rien ne pouvait ſatisfaire ſon inſatiable avarice. Il avait porté le deuil & la déſolation dans les plus illuſtres familles du Royaume. Une conduite ſi odieuſe avait produit l'effet

l'effet qu'elle devait naturellement produire. Quelques amis de Gengiskar s'étaient aſſemblés; inſenſibement, leur nombre avait groſſi: ils ſe virent bientôt à la tête d'un parti conſidérable, qui fit perdre au tyran le trône & la vie.

La couronne avait peu d'appas pour Gengiskar, ſans la Marquiſe; mais il ſe devait à tout un peuple qui ſoupirait après ſon retour. Il ne ſongea qu'à prendre les dernieres meſures pour ſon départ. Le jour était déja fixé, lorſqu'il apprit que la Marquiſe venait de perdre ſon mari. Il ne fut plus queſtion de partir; il fit demander à l'aimable veuve la permiſſion de l'aller voir. Pouvait-elle le refuſer? Sous ſes lugubres habits, qu'il la trouva charmante! La blancheur de ſon teint en recevait un nou-

vel éclat ; & ſes yeux, pour être moins vifs qu'à l'ordinaire, n'en étaient que plus touchans. Le Prince eut aſſez de retenue pour ne point parler de ſes ſentimens. Il la vit pluſieurs fois, ſans lui dire un ſeul mot qui eût rapport à ſa paſſion. Pouvait-il en donner une plus forte preuve ? La Marquiſe n'y était que trop ſenſible ; rien ne l'empêchait de ſuivre les mouvemens de ſon cœur. La jalouſie, la rage, les larmes, le déſeſpoir, les ſuites malheureuſes d'une démarche imprudente, ſe préſenterent à ſon eſprit, & furent des armes pour ſa vertu.

Le Prince fut traité avec une froideur qui le déſeſpérait ; il ne ſçavait à quoi attribuer ce changement. Eſt-ce Madame de Maurſaint qui m'accable ainſi, diſait-il

à ſon ami ? eſt-ce elle qui, par le plus étonnant des caprices, a paſſé, tout d'un coup, de l'amour le plus tendre, à l'indifférence la plus cruelle ? Elle m'aimait ; je ne puis en douter ; cet amour aurait fait tout le bonheur de ma vie. Pourquoi faut-il qu'elle ait changé ? Ah ! devais-je m'y attendre ? On vantait par-tout ſon humeur bienfaiſante, la douceur de ſon caractere, ſon extrême ſenſibilité. La reconnaiſſance eſt, dit-on, ſa vertu favorite. Je crois qu'elle en doit aux ſentimens que j'ai pour elle.

La Marquiſe continuait à traiter Gengiskar de lamême maniere, il ne ſe rebutait point. La certitude de n'avoir point de rival lui laiſſait un reſte d'eſpoir. Les nouvelles qu'il recevait de Perſe, preſſaient ſon retour : il tâcha d'avoir

une explication avec la Marquiſe, réſolu de partir immédiatement après. Une des femmes de Madame de Maurſaint, qu'il avait miſe dans ſes intérêts, l'introduiſit dans ſon appartement. Elle était alors ſeule, occupée à faire de la tapiſſerie. Le Prince l'aborda avec cette timidité inſéparable du vrai amour; il la regarda; il ſoupira; il bégaya quelques mots. Elle l'entendit; elle fut touchée : pouvait-elle ne pas l'être? Le ſentiment ſe préſentait à elle ſous la forme la plus ſéduiſante. Un regard, quelques larmes dévoilerent au Prince l'intérieur de la Marquiſe. Serais-je heureux, Madame? lui dit-il en tombant à ſes genoux... Vous ne répondez rien, Madame... Ah! Prince, mon ſilence ne parle-t-il pas aſſez? Mais enfin, ajouta cette aimable femme, à quoi

nous menera cet amour ? A tout Madame, interrompit le Prince. N'eſt-ce pas l'amour qui fait la félicité des cœurs ſenſibles ? Chaque inſtant de notre vie ſera marqué par un nouveau plaiſir. Aſſiſe ſur mon thrône, vous donnerez des loix à tous mes ſujets ; je ne me diſtinguerai d'eux que par ma promptitude à exécuter vos moindres volontés. Qu'oſez-vous dire, Prince ? ſuis-je d'un ſang à prétendre à un rang auſſi illuſtre .. ? La naiſſance eſt ſi peu de choſe, Madame ; votre beauté, vos graces, votre eſprit, votre vertu vous rendent digne de commander à tout l'univers... Mais, Prince, vos ſujets ne murmureront-ils pas ? n'eſt-il pas à craindre qu'ils ſe révoltent, & que, les armes à la main, ils ne renverſent un thrône qui me

parait encore bien chancelant..? Mes Sujets ſont faits pour m'obéir ; &, quand ils vous connaîtront, ils loueront mon choix... D'ailleurs, qu'ai-je à craindre en combattant pour vous, Madame ? on peut compter ſur la victoire. Ne me refuſez pas une grace d'où dépend le bonheur de mes jours... Et ce que je dois à la mémoire de mon mari..? Exige-t-il de pareils ſacrifices ? vous en tiendra-t-il compte..? Et ce que je me dois à moi-même, le comptez-vous pour rien....? Quoi ! Madame, faut-il, parce que vous avez eu le malheur de perdre votre mari, que vous vous enſeveliſſiez toute vivante ? A votre âge, avec autant de charmes, ne peut-on, ſans crime, contracter un nouvel engagement ? Je ne parle pas d'une couronne qui

éblouirait toute autre, & dont l'éclat disparait auprès de vous: mais voulez-vous désespérer un amant qui ne vit que pour vous, qui borne toute sa gloire, tout son bonheur à vous plaire; qui ne veut remonter sur le thrône, que pour vous y faire asseoir? Ah! Madame, est-ce la mémoire de votre mari; est-ce votre devoir qui vous prescrivent un ordre aussi cruel? Est-ce là le prix que vous réserviez à l'amour le plus tendre..? C'en est fait, cher Prince, vous m'avez persuadée; je me rends; nous étions nés l'un pour l'autre; je l'éprouve. Que je serai heureuse, si votre bonheur égale le mien!

Ils furent mariés peu de jours après. Gengiskar emmena sa femme dans ses Etats. La joie de ses Sujets éclata par les témoignages les

plus marqués. La beauté, la vertu de la Reine lui gagnerent tous les cœurs. Adorée de ſon mari, adorée de ſes Sujets, elle fut auſſi heureuſe qu'elle méritait de l'être.

LETTRE

De M. DE MON... Capitaine au Régiment de Breſſe, à M. le Chevalier de L. M...

OUI, Monſieur, je mets bien de la différence entre la bravoure raiſonnée & la bravoure de tempérament ; je fais, ſans contredit, bien plus de cas de l'une que de l'autre. Le ſoldat eſt brave par tempérament ; il ſe précipite dans le danger ſans le connaître : en a-t-il beaucoup de mérite ? Jettez les yeux ſur ce navire battu par la tempête ; voyez-y cette foule d'hom-

mes éplorés qui attendent, en tremblant, l'inſtant où ils ſeront ſubmergés. A côté d'eux eſt un ſerin qui, tranquille dans ſa cage, ſiffle les plus jolis airs du monde : voilà une image ſenſible de la bravoure de tempérament. Mais ce jeune Colonel, aux graces naturelles de l'eſprit, orné encore par la culture des Lettres, joint un extérieur charmant ; qui, des bras d'une épouſe chérie, vole dans le champ du carnage ; qui brave de ſang froid la mort avec toutes les raiſons d'aimer la vie ; qui voit le danger dans toute ſon étendue, & s'y expoſe, parce que l'honneur & le devoir l'exigent : voilà mon héros. Son courage m'inſpire de l'admiration ; il eſt réfléchi, il eſt raiſonné. Se démentira-t-il jamais ? l'honneur & la vertu lui ſervent d'appui. C'eſt

cette eſpece de bravoure qui engagea Codrus à courir à une mort certaine, pour donner la victoire aux ſiens. C'eſt cette eſpece de bravoure qui porta Régulus à s'expoſer aux tourmens les plus cruels pour dégager ſa parole : c'eſt cette eſpece de bravoure qui fit faire au brave Euſtache cette action que tout le monde admire. Edouard III, irrité de la réſiſtance de Calais, demandait trois victimes. Euſtache, qui s'était diſtingué pendant le cours du ſiége par la fermeté de ſes avis, exhorte ſes concitoiens à la paix, voyant qu'elle était devenue néceſſaire ; ſe nomme le premier, & va ſe préſenter à Edouard, avec cette contenance aſſurée, que la ſeule vertu peut donner. La bravoure de tempérament produit-elle de tels effets ? Je dis plus, (ceci

va paraître un paradoxe à bien des gens) la ſeule, la vraie bravoure eſt la bravoure raiſonnée : vous la definiſſez, le mépris de la mort. Le ſoldat réfléchit-il au danger qu'il court dans le moment où il attaque l'ennemi ? Une erreur brutale, l'eſpoir du butin le conduiſent. Peut-il mépriſer la mort ? il n'en a pas la moindre idée. De-là vient que, lorſque la mort s'offre à ſes regards, lorſquil la voit inévitable, il tombe dans des agitations, dans des frayeurs, dans des tranſes étonnantes. Le fameux Maréchal de Biron qui paſſait pour le héros de ſon ſiècle, ne put jamais ſe réſoudre à mourir. C'était un de ces braves par tempérament qui affrontait le danger ſans le connaître, ou ſans ſe donner la peine d'y réfléchir : l'ambition & l'amour de

la gloire étouffaient en lui tout autre ſentiment. Le vrai brave eſt celui qui, de ſang froid & avec réflexion, court, lorſqu'il le faut, à une mort certaine. Je connais un homme qui réunit à beaucoup d'eſprit les ſentimens les plus élevés. Je l'ai vu, un jour de combat, marcher à l'ennemi avec une contenance aſſurée. Je l'ai vu à la tête de ſa troupe forcer, l'épée à la main, des retranchemens hériſſés de canon. Vous croiez que cet homme eſt brave ? Sans doute, il l'eſt beaucoup ; mais c'eſt moins par ces faits que j'en juge, que par cé qu'il lui en a coûté pour les exécuter. La nature ſe révoltait ; une pâleur marquée, pâleur qui redoublait à meſure que le danger devenoit plus grand, nous l'a fait connaître. Il l'a enchaînée cette nature, les ſentimens ont prévalu :

c'eſt réellement un brave homme : il eſt peu de gens de qui on en puiſſe dire autant, quoique ce titre ſoit aujourd'hui ſi commun.

J'ai l'honneur d'être, &c.

ANECDOTE.

Quels prodiges n'opère pas l'Amour ?

REMPLI du chagrin qui l'agitait, le Marquis de Dorſale ſortit un jour de chez lui pour aller ſe promener aux Thuilleries. En paſſant auprès d'une maiſon de peu d'apparence, il y vit entrer une jeune perſonne qui, ſous l'habit le plus ſimple, lui parut la plus belle du monde. Il brûle d'envie de la connaître. Il s'informe qui elle eſt. On lui dit que c'était une étrangere arrivée à Paris depuis fort peu de

jours, avec une femme d'un certain âge, qui ſe dit ſa tante. Il n'en fallut pas davantage pour lui donner l'eſpoir d'en faire un amuſement. Dorſale était jeune, fait à peindre, de la figure la plus ſéduiſante. Né avec le plus heureux naturel, il était tombé, malheureuſement pour lui, entre les mains de quelques amis ſans mœurs, qui avoient perverti les ſiennes. Le jeu, le vin, les femmes, quelles femmes! partageaient tous ſes momens. Gardons-nous des gens qui ſeroient ſans reſſource, ſi tout le monde était ſage & honnête, & dont le revenu eſt fondé ſur la folie & le vice d'autrui. Telles étaient les ſociétés de Dorſale.

Heureuſement pour lui, il avait fait au jeu des pertes conſidérables, qui l'avaient fort dérangé : ce dérangement lui faiſait faire des ré-

flexions, & les réflexions amenaient les remords. Il avoit des lueurs de raiſon, mais ce n'était que par intervalles : ces intervalles duraient peu ; il ſe replongeait bientôt dans les plaiſirs, ſi l'on peut appeller de ce nom ces inſtans de vertige & d'yvreſſe achetés ſi cher, & ſuivis de tant de regrets.

Accoutumé à ſatisfaire toutes ſes fantaiſies, Dorſale vole chez la belle inconnue ; il imagine qu'on ne tiendra pas un inſtant contre ſa libéralité. La maniere dont la jeune perſonne était miſe, annonçait l'indigence ; & Dorſale ne ſoupçonnait pas même que, dans cet état, elle fût capable de vertu. Il l'aborde avec cet air d'aſſurance qui eſt de ſon âge. Surpriſe, elle laiſſe tomber ſur lui un regard où la douleur & la modeſtie étaient peintes. Dans

l'inſtant, ſa hardieſſe l'abandonne: il veut parler, la voix expire ſur ſes lévres; il profere, en tremblant, quelques mots entrecoupés: il n'avait jamais rien vu de ſi touchant; c'était une délicateſſe dans les traits, une taille, des yeux raviſſans, le plus beau teint de la nature: il ne pouvait ſe laſſer d'admirer; ſon cœur s'ouvrait pour la premiere fois aux délicates émotions d'un ſentiment vertueux & pur.

Que demandez-vous, Monſieur, lui dit Julie d'un air intimidé? je ne vous connais pas. Dorſale, confus, ne ſavait que répondre; il était difficile de donner un air d'honnêteté à ſa démarche, & la honte eſt le premier ſentiment d'une ame qui paſſe du vice à la vertu. Je me ſuis mépris, Mademoiſelle; je le vois, & j'en rends graces au Ciel. Mais

ſuppoſez moi tel que je devais être, tel que je ſuis dans ce moment ; ai-je pu voir, ſans émotion, tant de charmes dans le malheur? Ai-je pu ne pas m'intéreſſer à la ſituation de la plus belle perſonne du monde ? Eh ! quoi de plus naturel, quoi de plus excuſable, que l'inquiétude qui a dû m'engager à venir ſçavoir quelle était celle que la fortune ſemblait traiter ſi indignement ? .... Eh ! qui vous a dit, Monſieur, que je ſuis malheureuſe ? Puiſſe l'apparence m'avoir trompé ! reprit le jeune homme ; je ſuis bien loin, je vous jure, de vouloir vous humilier. Dites-moi, Mademoiſelle, avec la candeur qui eſt peinte ſur votre viſage, dites-moi que rien ne manque à votre bonheur, que le zèle de l'amitié vous eſt inutile, & que l'homme du monde qui s'intéreſſe le plus à vous,

doit être tranquille ſur votre état ; je ne demanderai pas même qui vous êtes, je me retirerai ſatisfait. Mais ſi je n'ai que trop bien jugé du malheur de votre ſituation, honorez-moi de votre confiance, & daignez croire que dans ce Paris, ſur ce théâtre de tous les vices, il eſt encore des vertus. Pendant ce diſcours, Julie avait les yeux baiſſés. Je ne ſuis point heureuſe, lui dit-elle enfin, & je ne rougis pas de l'avouer. Si l'intérêt que vous prenez à ma ſituation eſt le mouvement d'une ame généreuſe, je vous en ſuis obligée ; mais ce n'eſt point à mon âge qu'on a des amis du vôtre, & vous ne pouvez rien pour moi. Je veux bien cependant que vous me connaiſſiez ; l'honnêteté de vos diſcours annonce celle de vos ſentimens, & me rend jalouſe de votre

eſtime. Mon nom eſt . . . . mon pere & mes deux freres ſont morts au ſervice. L'unique héritier de la branche aînée de notre maiſon jouit d'une haute fortune ; mais nous avons toujours été comme étrangers pour lui. En liquidant la ſucceſſion de mon pere, les gens de Loi ont achevé de la dévorer. Plaiſe au ciel qu'un jour les familles ſoient délivrées de ces vautours ! vous voyez une de leurs victimes. Enfin, des amis de province, qui ne voyent Paris qu'à travers un brouillard, & qui penſent qu'on n'a qu'à ſe préſenter à la Cour pour obtenir ce qu'on deſire, ne m'ont pas laiſſée un moment en paix, que je ne me ſois déterminée à venir ſolliciter une penſion. J'ai fait les premieres tentatives : mais des gens qui pouvaient me donner accès auprès du Miniſtre,

ont ſi indignement abuſé de l'état où ils m'ont vue, ils m'ont reçue avec une familiarité ſi humiliante, ils m'ont fait entendre avec ſi peu de ménagement & de pudeur d'où dépendait le ſuccès de mes ſollicitations, que j'ai réſolu de ne plus leur être importune, & que je ſerais déja partie, ſi j'avais pu vaincre la répugnance qu'a ma chere tante à s'en retourner en province ſans avoir rien obtenu. Non, Mademoiſelle, reprit Dorſale avec vivacité; non, vous ne devez pas vous décourager: le Trône n'eſt point inacceſſible aux plaintes des perſonnes de votre rang; le ſyſtême d'économie qu'on a pris n'exclut point des graces ſi bien méritées. J'ai des amis; je veux qu'ils agiſſent: je parlerai haut; j'agirai moi-même, & je couperai les oreilles à quicon-

que oſera vous manquer. Modérez ce zèle, reprit-elle avec un ſourire ; il ferait plus de tort à ma réputation, qu'il ne ſerait utile à ma fortune. Vous ſeriez pour moi un ſolliciteur admirable, ſi l'un de nous avait ſoixante ans. Hé bien ! Mademoiſelle, vous me preſcrivez ma conduite, je ne ferai point d'imprudence. Ah ! juſte ciel ! j'aimerais mieux mourir que de commettre une indiſcrétion. Votre viſite en eſt une, reprit-elle : je vous la pardonne ; mais que ce ſoit la derniere. Oh ! je vous le jure : mais, avec tous les ménagemens & les reſpects qui vous ſont dûs, vous voulez bien permettre que je vienne... Non pas, s'il vous plaît : dans mon malheur, je vous l'ai dit, vous ne pouvez rien pour moi ; quand je ſerai heureuſe, je vous le ferai dire. Ah ! quand vous ſerez

heureuſe, oubliez-moi, j'y conſens; mais dans vos peines, laiſſez-moi la douceur de les partager. Grand Dieu ! que deviendrais-je, s'il fallait vous perdre de vue ? Je ſerais au ſupplice ; je tremblerais à chaque inſtant, qu'il ne vous fût arrivé quelque nouveau malheur. Croyez-moi, Mademoiſelle, dans une ville comme Paris, l'innocence & la pudeur ſont expoſées à mille inſultes. J'ai l'honneur d'être Mouſquetaire ; nous ſommes unis dans notre Corps, & je vous réponds de mes camarades comme de moi-même ; vous êtes ſous notre ſauve-garde, & tout notre ſang eſt à vous. Vous êtes bien jeune, Monſieur, lui dit-elle... Je vous entends ; vous voulez dire que je ſuis fou. Je l'ai été, Mademoiſelle : mais vous venez de me rendre ſage. Nous autres jeunes

gens, nous ſommes étourdis, imprudens, quelquefois même un peu libertins ; je l'avoue : & j'ai payé, comme un autre, le tribut à la jeuneſſe. Je croyais qu'il ſuffiſait à un galant homme d'avoir de l'honneur : j'avais même une aſſez mauvaiſe opinion de celui des femmes ; j'ajoûtais peu de foi à leur vertu ; j'imaginais qu'il n'y avait que les ſots qui puſſent les reſpecter. Je ne vous connaiſſais pas alors ; me voilà changé ; un ſeul de vos regards a fait ce miracle ; j'éprouve des ſentimens qui m'étaient inconnus, & que j'avais toujours traités de chimeres : j'ai appris à réfléchir ; j'ai appris à aimer : je ſuis devenu raiſonnable & honnête. Quelles obligations ne vous ai-je pas ? Dans les tranſports de ſa reconnaiſſance, Dorſale tomba aux genoux de Julie, & ſe ſaiſit de

l'une de ſes mains : elle voulut la retirer avec une eſpèce d'indignation..... Non, Mademoiſelle, ne craignez rien ; je vous reſpecte comme ſi je ne vous aimais pas. La tante de Julie ſurvint dans ce moment, & trouva Dorſale aux genoux de ſa nièce. Ne vous ſcandaliſez point, Madame, lui dit-il ; ce n'eſt point un Amant ; c'eſt un ami ; c'eſt un époux que vous voyez aux pieds de Julie. Oui, je le jure en face du Ciel, je ſerai l'époux de votre nièce adorable : j'ai l'honneur d'être Gentilhomme ; je ſuis riche ; ma fortune eſt à elle : elle ſera heureuſe & vous auſſi, lui dit-il en l'embraſſant ; car vous êtes ſa mere, vous ſerez la mienne, & vous pouvez, dès aujourd'hui, me regarder comme votre enfant.

Que l'on s'imagine l'étonnement d'une

d'une femme élevée dans la ſimplicité des mœurs de la province, qui eſt tombée à Paris, comme des nues, qui voit un inconnu ſe relever des genoux de ſa nièce, lui tenir ce diſcours, l'embraſſer elle-même, & la baigner de pleurs. L'ame attendrie par l'infortune, elle ne put retenir ſes larmes; & Julie fut obligée de ſe retirer pour cacher la vive émotion que ce ſpectacle lui cauſait. Dorſale reſta ſeul avec la tante, qui n'avoit pas la force de proférer un mot. Çà, lui dit-il, ma ſeconde mere; car vous n'aurez plus d'autre nom de moi; je me confie à vous: Julie manque peut-être de quelque choſe; vous êtes mal logées, indécemment vêtues (paſſez-moi le terme) & l'on juge ici par les dehors. Mon crédit, ma bourſe eſt à vous: au nom de Dieu, ne me refuſez pas.

Ah ! Monſieur, qu'oſez-vous me propoſer ? & qui êtes-vous, pour me tenir ce langage ?... Eh ! ne vous l'ai-je pas dit ? Je ſuis votre enfant ; je ſuis un Ange, ſi vous voulez : mon nom ne fait rien à la choſe. J'ai vu votre nièce ; je la plains ; je l'adore ; je ſuis indigné de l'injuſtice des hommes qui l'abandonnent, & de la fortune qui la trahit. Ses charmes, ſes vertus mériteraient un trône. Je n'en ai point ; mais tout ce que j'ai eſt à elle : & ſi vous me refuſez encore, vous me mettrez au déſeſpoir. Juſqu'à préſent, dit la bonne tante, Julie ne manque de rien, & je me ſuis précautionnée pour le reſte du voyage ; il ne ſera pas long : encore quelques démarches pour obtenir du Miniſtre la grace qu'elle ſollicite ; & quel qu'en ſoit le ſuccès, je ſuis réſolue à partir.

Le ſuccès, Madame, dit Dorſale, le ſuccès ne doit pas être douteux ; un refus crierait vengeance : permettez que je m'en mêle, & je vous promets d'y réuſſir. Madame de Peluſe (c'eſt le nom de la tante) n'eut pas la même délicateſſe que Julie ; elle donna ſon aveu aux démarches de Dorſale, & lui permit de venir quelquefois lui dire où il en était. Il lui en coûta beaucoup pour ſe retirer ſans revoir Julie : mais en devenant amoureux, il était devenu diſcret. Cette crainte, délicate & attentive, de déplaire à ce qu'on aime, eſt peut-être la marque la plus infaillible pour diſtinguer le véritable amour de tout ce qui veut lui reſſembler.

Dorſale avait pour mere une femme reſpectable, dont la tendreſſe éclairée n'avait rien négligé pour

ſon éducation, & qui gémiſſait d'en voir tous les fruits empoiſonnés par la contagion du mauvais exemple. Son premier étonnement fut de voir ſon fils venir ſouper avec elle ; mais ſa ſurpriſe redoubla en lui trouvant l'air du monde le plus poſé, le plus réfléchi. Il parla peu, ne dit que des choſes ſenſées, & ſe retira de bonne heure dans ſon appartement, pour y rêver en liberté.

Il n'avait jamais aimé : ſa ſituation avait pour lui des charmes inexprimables. Eſt-ce là cet amour, s'écriait-il, dont on fait des portraits ſi ridicules, & quelquefois ſi humilians ? Qu'il eſt doux de vivre ſous ſon empire ! Quels plaiſirs ſont comparables aux ſiens ? Dans le moment, ſon valet-de-chambre lui remet un billet d'Elvire, cette coquette intriguante, ſi connue par ſes galanteries : le voici.

» Où vous tenez-vous, mon cher » Dorſale ? je ne vous ai point vu » depuis deux jours. Eſt-ce ainſi » qu'on oublie ſes amis ? je ſuis en » colere ; il ne tiendrait qu'à moi » de vous punir ; j'en ſuis preſque » tentée : le Comte de . . . vient de » ſe mettre ſur les rangs ; il eſt ri- » che, généreux, d'une figure char- » mante : il s'eſt ſignalé à Saint-Caſt : » que de titres pour plaire ! Je vous » en fais le ſacrifice ; mais venez le » mériter : je vous attends à ſouper, » ou après ſouper : ſi vous y man- » quez, je me venge. »

Dorſale n'était plus le même ; l'amour qu'il avait pour Julie lui avait ouvert les yeux ſur le manége d'Elvire. Il ne voyait, dans cette femme, qu'une coquette déliée, qui ne cherchait qu'à le ruiner. Il était devenu délicat ; pouvait-il ne pas la

mépriſer ? Il lui répondit : Vengez-vous ; & ſe coucha pour rêver à Julie. Sa conduite tranquille & retirée ſe ſoutint pendant quelques jours ; & ſa mere, qui le voyait aſſiduement, ne put s'empêcher de lui en marquer ſa joie. Que t'a donc fait, lui dit-elle, ce monde que tu aimais tant ? depuis quelques jours, tu le négliges, & j'y gagne le plaiſir de te voir. Madame, lui répondit Dorſale, il eſt un âge où tout ſe pardonne ; mais il faut être ſage à vingt ans. Vous avez eu la bonté de me paſſer juſqu'ici ma diſſipation, mes folies ; c'eſt aſſez éprouver votre indulgence ; je veux mériter votre amour. Eſt-il poſſible, dit ſa mere enchantée ? hélas ! tu me flattes peut-être, & tu prends pour un retour ſincere, ce qui n'eſt qu'un moment d'humeur. Quelque femme

t'aura trahi ; quelque perte au jeu t'aura piqué . . . . . Non, Madame ; c'eſt du plus grand ſang froid du monde que je vois avec pitié les erreurs de ma jeuneſſe ; un inſtant de réflexion m'en a corrigé pour toujours. S'il eſt vrai, je ſuis trop heureuſe, reprit Madame de Dorſale, & tu ne pouvais plus à propos me donner cette ſatisfaction. Il vaque un Régiment ; tu me vois occupée du ſoin de l'obtenir pour toi : mes amis ont preſſenti le Miniſtre ; il eſt favorablement diſpoſé : demain, je vais le voir moi-même ; & ſi tu veux m'accompagner . . . . Oui, Madame, nous irons enſemble. Que de graces n'ai-je pas à vous rendre ? Mais je veux vous en devoir encore une. On m'a recommandé une famille diſtinguée par les ſervices qu'elle a rendus à l'Etat. Le

nom de L... ne vous eſt pas inconnu : le chef de la branche cadette de cette maiſon a péri dans la derniere campagne. Sa ſœur & ſa fille ſont dans le malheur : elles ſollicitent une penſion : voudriez-vous la demander pour elles ? Ah ! Madame ! ce ſeroit-là, par exemple, une action digne de vous.... Oui, mon fils ; mais il faut commencer... Par nous-mêmes, n'eſt-ce pas ? & puis nous ſongerons aux autres. Voilà les maximes du monde que je hais, que je mépriſe, & qui n'eſt pas fait pour nous ſervir de regle. En vérité, mon fils, tu deviens un héros.... Point du tout, Madame ; je ſuis un homme, mais un homme qui penſe. Croyez-moi ; la meilleure recommandation qu'on puiſſe avoir auprès d'une grande ame, c'eſt l'opinion qu'on lui donne de ſoi, en parlant

pour les malheureux. Je ſçais bien que, ſi j'étais Miniſtre, on ne pourrait mieux me faire ſa cour. Madame de Dorſale n'héſita point à lui promettre ce qu'il demandait. Il vole auſſi-tôt chez Julie, pour ſe mettre au fait des ſervices de ſon pere & de ſes ayeux : mais, dans l'incertitude du ſuccès, il crut devoir lui cacher l'uſage qu'il voulait faire de ces détails. Le lendemain, il ſe rend à la Cour avec ſa mere : elle le préſente au Miniſtre, demande le Régiment, & l'obtient. Mais Dorſale tremblait encore ; &, les yeux attachés ſur ſa mere, il ſemblait lui reprocher d'avoir commencé par lui. Elle l'entendit, & parla pour Julie. Mais, au premier mot d'éclairciſſement que demanda le Miniſtre, le jeune homme, qui juſqu'alors avoit gardé un reſpec-

tueux ſilence, prit la parole, & rappella les ſervices des ancêtres de cette infortunée avec une éloquence dont le Miniſtre fut ſurpris. La chaleur & l'ame qu'il mit à repréſenter combien les ſervices des peres récompenſés dans les enfans, inſpiraient de zèle & de courage à la Nobleſſe; le tableau d'un Militaire qui meurt ſur le champ de bataille, avec la conſolation de penſer qu'il laiſſe dans ſon Roi un pere à ſa famille; tout cela fit ſur l'ame du Miniſtre l'impreſſion la plus profonde: il promit d'expoſer au Roi des motifs auſſi preſſans; & deux jours après, Julie reçut l'avis que ſa penſion lui était accordée. Son étonnement fut égal à ſa joie: elle ne concevait pas comment on avait pu prévenir ſa demande. Je n'ai confié, diſait-elle, mon ſecret qu'à Dor-

ſale ; c'eſt lui, c'eſt lui, ſans, doute qui a ſollicité pour moi. Il fut la voir : elle le preſſa d'avouer la démarche qu'il avait faite. Hé bien ! lui dit-il, puiſque vous voulez tout ſçavoir, c'eſt à ma mere que vous devez une viſite ; c'eſt elle qui a ſollicité pour vous. Julie & Madame de Peluſe, pénétrées de reconnoiſſance, s'empreſſerent d'aller la témoigner à Madame de Dorſale. Son fils, préſent à cette entrevûe, était comme ſuſpendu entre la crainte & l'eſpérance. Tandis que Madame de Peluſe balbutiait ſon remercîment, les lévres de Dorſale articulaient tout bas pour elle : il rougiſſait de ſon embarras ; il lui tardait que Julie ſe fit entendre. Cette aimable fille exprima ſa ſurpriſe, ſa confuſion, ſa reconnaiſſance dans les termes les plus touchans. Dorſale avait

les yeux attachés tantôt ſur elle, & tantôt ſur ſa mere : il ſouriait, & des larmes de joie coulaient ſur ſes joues. Madame Dorſale rendit auſſi légère qu'il lui fût poſſible, l'obligation que Julie & Madame de Peluſe croyaient lui avoir. En vérité, dit-elle, il ne m'en a coûté qu'un mot ; votre nom a parlé pour vous ; le Miniſtre n'a eu qu'à l'entendre. Quand elles ſe furent retirées, cette mere clairvoyante réfléchit ſur le vif intérêt que Dorſale avait pris aux malheurs de Julie. Il l'adore, dit-elle, & je n'en puis douter. Avec quelle véhémence il a parlé pour elle ! avec quelle émotion il l'écoutait ! comme il la dévorait des yeux ! Elle eſt belle, vertueuſe, infortunée ; je ne dois pas être ſurpriſe de l'empire qu'elle a pris ſur le cœur d'un jeune homme ſenſible,

& d'un naturel excellent : mais, heureuſement, elle va partir : l'abſence & le tems ſont les remedes infaillibles de cette paſſion ardente & paſſagere qu'on appelle amour. Mon fils en ſera devenu meilleur ; il aura connu le charme d'un attachement honnête ; & cette premiere inclination aura eu l'avantage d'étouffer en lui le germe des goûts vicieux dont j'ai vu ſon cœur infecté.

Cependant Dorſale, dont l'amour croiſſait tous les jours, ne trouvait d'agréables que les momens qu'il paſſait avec Julie. Plus de ces jeux qui alterent l'humeur la plus douce, qui enchaînent les talens, qui confondent le mérite & la naiſſance, qui ſont la perte de la Jeuneſſe, la ruine des maiſons, la ſource de mille querelles, où l'on ne connait d'autre divinité que l'intérêt ; idole

que l'on encenſe trop ſouvent aux dépens de l'humanité, de la raiſon & de l'honneur. Plus de ces ſoupers d'où l'heureuſe ſaillie, d'où l'aimable enjouement ont été bannis pour faire place aux propos licentieux, à la débauche la plus outrée. Dorſale ne ſe reſſouvenait de la vie qu'il avait menée juſqu'alors, que pour la déteſter. Ses amis, ſi l'on peut donner ce nom à quelques jeunes gens que le goût des plaiſirs avait liés, lui faiſaient la guerre ſur le changement de ſon humeur, ſur ſa miſanthropie. Il en parut peu touché; il ne ſes voyait que rarement, & par bienſéance : le mépris avait ſuccédé à cette eſpece de ſentiment qui emprunte le nom & le langage de l'amitié. Julie, l'aimable Julie lui tenait lieu de tout ; & plus il la voyait, plus il découvrait en elle

de nouveaux ſujets d'admiration. Il était enchanté de la fineſſe de ſon eſprit, de la délicateſſe de ſes ſentimens, de ſa façon de penſer noble & relevée ; ſes diſcours, ſes geſtes, ſes regards, ſon maintien, ſes moindres actions, tout en elle reſpirait la vertu la plus aimable. Julie était trop ſenſible pour refuſer à Dorſale un retour dont il était ſi digne ; elle était trop ingénue pour lui diſſimuler des ſentimens que ſa raiſon même approuvait : mais elle prévoyait l'inſtant fatal d'une ſéparation cruelle. Ceſſons de nous voir, dit-elle un jour à Dorſale : pourquoi nourrir une paſſion qui ne peut que nous rendre malheureux ? elle ne m'aveugle pas au point de me fermer les yeux ſur la diſtance qui nous ſépare : votre amour peut-il réparer les injures de la fortune ? Oui, ſans

doute, charmante Julie : quelle vie que la mienne ! ſi je ne la paſſais pas avec vous. C'eſt l'unique objet de tous mes deſirs ; c'eſt à quoi tendent toutes mes démarches. Cet inſtant, que j'attends avec tant d'impatience ; cet inſtant qui comblera mes vœux les plus doux, en nous uniſſant à jamais, n'eſt pas éloigné ; c'eſt l'Amour qui vous l'aſſure par ma bouche... Et votre mere ? ... Ma mere m'aime trop pour vouloir me rendre malheureux. Je lui peindrai ma paſſion avec des traits ſi touchans ; elle ſentira ſi bien que tout mon bonheur eſt attaché à votre poſſeſſion, qu'elle n'aura pas le courage de s'y oppoſer. Vous êtes trop généreux, Dorſale ; vous penſez avec trop de délicateſſe ; votre exemple eſt trop beau pour ne pas le ſuivre, & je ſerais bien peu digne

de la tendreſſe que vous me témoignez, ſi j'en abuſais. Vous m'aimez aſſez pour m'immoler les intérêts de votre fortune ; & moi, je vous aime aſſez pour m'y oppoſer aux dépens de mon propre bonheur : vivez content ; vivez heureux, & que je ſois la ſeule à plaindre. Les malheurs n'ont rien qui m'effraye ; j'y ſuis accoutumée dès ma plus tendre enfance : il eſt vrai que je n'en ai point encore éprouvé de l'eſpece de celui-ci. Perdre pour toujours l'eſpoir d'être à ce que l'on aime ! ... eſt-il rien d'auſſi cruel ? ... Elle s'arrêta quelques inſtans, comme pénétrée de tout ce que cette derniere penſée avait d'affreux ; ſes beaux yeux ſe remplirent de larmes. Dorſale écoutait & admirait : il n'avait pas la force de prononcer une parole. Adieu, cher Dorſale, continua Ju-

lie en ſe levant ; tâchez de m'oublier : que ce ſacrifice me coûte cher ! Elle ſortit à ces mots, & laiſſa Dorſale dans un état plus aiſé à imaginer qu'à décrire. A peine fut-il rentré chez lui, qu'il alla trouver ſa mere ; il lui ouvrit ſon cœur ; il lui parla dans les termes les plus forts. Mais elle avait ſur lui d'autres vues. Les plus riches partis, les plus belles alliances lui étaient offertes. Il eut beau repréſenter que, ſans Julie, il n'y avait point pour lui de bonheur au monde : Eh quoi ! diſait-il, les rigueurs de la fortune ont-elles ôté à l'aimable Julie mille qualités charmantes qui ſont préférables à toutes les richeſſes de l'univers ? quelle eſt la femme qui ait des ſentimens auſſi délicats qu'elle ? que de graces dans l'eſprit ! quelle figure ! quelle douceur dans le ca-

ractere ! ah ! Madame, ſi vous la connaiſſiez ! Quelles obligations n'ai-je pas à cette vertueuſe fille ? c'eſt elle qui m'a retiré de l'abîme dans lequel j'allais me perdre ; elle m'a rendu la vertu aimable ; elle m'en a donné le goût : c'eſt elle qui m'a appris à la reſpecter & à la chérir. Puis-je aſſez reconnaître de pareils bienfaits ? puis-je faire moins que de partager ma fortune avec elle ? Mon être n'y eſt-il pas attaché ? vous y oppoſerez-vous ? me refuſerez-vous une grace d'où dépend mon repos & ma félicité ? Vous m'aimez trop pour vouloir ma mort. Sa mere, attendrie, ſentait la vérité de ce qu'il lui diſait ; elle en fut émue juſqu'aux larmes. Mais elle était ambitieuſe ; ſon fils ne put rien obtenir. Cependant, pour ne pas le déſeſpérer, elle ſe contenta de lui

demander, pour lui-même & pour elle, le tems de la réflexion. Mais elle écrivit à Julie.

» Mon fils vous aime : vous êtes » vertueuſe ; vous ne priverez point » ſa mere du droit de diſpoſer de » lui ». Il n'en fallut pas davantage. La tendre & malheureuſe Julie diſparut tout à coup ; & quand Dorſale ſe préſenta pour la voir, on lui remit cette lettre accablante.

» En vain me chercheriez-vous : » une retraite obſcure va me ſervir » d'aſyle ; c'eſt l'amour qui m'a fait » prendre ce parti. Cher Dorſale ! » ſerait-ce vous aimer que d'accep» ter le ſacrifice de votre devoir & » de votre fortune ? Je n'aurais peut» être pas toujours été la maitreſſe » de mes ſentimens ; on eſt bien fai» ble quand on aime. Peut-être au» rais-je enfin conſenti à la choſe du

» monde que je desirais & que je » craignais le plus, & vous auriez » manqué à la plus respectable des » meres. J'ai pu me résoudre à vous » fuir; mais qu'on n'exige rien de » plus de la malheureuse Julie ».

Que devint Dorsale, à la lecture de cette Lettre? Qu'il se trouvait malheureux d'être aimé aussi délicatement! Mais, malgré sa douleur, malgré le coup affreux que Julie venait de lui porter, tant de générosité, tant de grandeur d'ame le touchait: il admirait ce qu'il ne pouvait approuver. Il était des momens où il se flattait encore. Non, Julie n'est point partie, disoit-il; elle ne veut que m'éprouver: elle qui a changé mon ame, voudrait-elle laisser son ouvrage imparfait? Ne doit-elle pas craindre que je perde ce goût du bien, de l'honnête & du vrai qu'elle

m'a inſpiré ? oui, je reverrai Julie; quelle que ſoit la retraite qui me la cache, l'Amour ſçaura me la découvrir.

Son eſpérance fut trompée ; & après mille recherches vaines, il ne douta plus de ſon malheur. Si je ne la revois plus, dit-il, au moins vivrai-je encore pour elle. Julie n'entendra pas dire que quelqu'autre objet ait pris ſa place dans mon cœur, ou l'ait effacée un moment de mon ſouvenir. Dès-lors ce jeune homme, enſeveli dans la retraite, ſe rendit inacceſſible à toute eſpece de diſſipation. Vous avez voulu, diſait-il à ſa mere que ſa ſolitude effrayait, & qui l'invitait à ſe répandre ; vous avez voulu que votre maiſon fût un tombeau pour votre fils : je n'ai pas murmuré de votre rigueur inflexible : ma vie était à

vous, Madame ; vous aviez le droit de la rendre malheureuſe : vous l'avez exercé : je vous ſuis ſoumis ; ne m'en demandez pas davantage. Elle eut beau le preſſer d'accepter de ſa main une jeune perſonne d'une naiſſance illuſtre, & qui, aux charmes de la beauté, uniſſait une fortune conſidérable. Non, Madame, lui dit Dorſale ; je ne donnerai jamais les mains à cette affaire : la perſonne dont vous me parlez mérite d'être heureuſe ; le ſerait-elle avec moi ? regnerait-elle dans un cœur dont je ne puis plus diſpoſer ? Qu'il ne ſoit pas dit que j'ai contribué à augmenter le nombre des malheureux.

Madame de Dorſale voyant ſon fils ſe conſumer de douleur dans une retraite profonde, commençait à ſe repentir d'avoir empoiſonné ſes jours ; incertaine ſi elle ne ſe réſou-

drait pas à ſeconder ſes ſoins pour retrouver l'unique objet qui pût lui faire aimer la vie, lorſqu'elle reçut de Julie elle-même une lettre conçue en ces mots :

» J'oſe croire, Madame, qu'en » vous oppoſant au bonheur de vo- » tre fils & au mien, vous avez » daigné plaindre ma mauvaiſe for- » tune, & que le ſacrifice que je » vous ai fait de ce que j'avois de » plus cher au monde, m'a rendu » digne de vos bontés. Julie ſe flatte » encore qu'elle manque au fidele » Dorſale, qu'il ne peut vivre heu- » reux ſans elle, & que la meilleure » des meres ne le voit malheureux » qu'à regret. S'il eſt ainſi, Madame, » vos vœux & les nôtres peuvent » être remplis. La naiſſance m'avait » fait ſon égale ; la fortune ſeule » avait mis entre nous un intervalle

qu'elle

» qu'elle a rempli. L'unique héritiere
» de la branche aînée de ma maiſon
» vient de mourir ; ſes biens me
» tombent en partage. C'eſt à vous,
» Madame ; c'eſt à votre fils à me
» les rendre précieux. Si, avec cet
» avantage, vous me trouvez digne
» de lui, votre fille ſortira de ſa
» retraite pour aller ſe jetter à vos
» genoux. Si vous me refuſez ce
» nom, ma retraite même ne ſera
» connue que de vous ſeule, & je
» ſuis réſolue à y finir mes jours au-
» près de Madame Peluſe ma tante,
» qui s'y eſt enfermée avec moi. Je
» ne me confie qu'à vous ſeule ; &
» je vous laiſſe la maitreſſe de mon
» ſecret, comme vous l'êtes de mon
» ſort.

Madame de Dorſale ne put lire cette Lettre ſans verſer des larmes d'admiration, d'attendriſſement &

de joie : elle répondit à Julie comme une mere à ſa fille, & ne lui demanda que le tems de préparer, par degrés, l'ame de ſon fils à une révolution qui lui coûterait la vie, s'il l'éprouvait ſubitement. En effet, elle commença par paraître touchée de la triſteſſe où il était plongé : elle lui fit entendre, par degrés, qu'elle pouvait ceſſer d'être inexorable ; qu'elle avait réfléchi ſur les eſpérances de fortune que Julie pouvait avoir ; que ſes vertus & ſon malheur l'avaient intéreſſée : enfin, après avoir fait renaître l'eſpérance dans ſon ame, elle lui annonça ſon bonheur. Malgré toutes ces précautions, Dorſale perdit l'uſage des ſens à cette nouvelle. Où eſt-elle, dit-il en revenant à la vie ? Ma mere, ne me trompez-vous point ? Madame de Dorſale lui montra la

Lettre de cette généreuſe fille. Dans un attendriſſement inexprimable, il baiſa mille fois les traits de ſa main, en les arroſant de larmes. Allons chercher Julie, s'écria-t-il: je crains qu'on ne me l'enleve; & ce n'eſt qu'en la voyant que je ſerai parfaitement heureux. Jamais entrevue n'a été ſi touchante; jamais mariage n'a été célébré avec de ſi doux tranſports. Les biens de ces deux maiſons réunies compoſent une fortune immenſe; & ces deux époux la rendent reſpectable, en l'employant à faire des heureux.

VERS

A Madame la Comteſſe DE C....

QUEL projet ambitieux!
Peu faite au grand art de plaire,
Une Muſe téméraire
Voulait célébrer les Dieux.

Sans conſulter ſa faiblaiſſe,
Aux ſons touchans des hautbois
Elle allait mêler ſa voix
Pour chanter une Déeſſe.
Mais en voyant de plus près
Tant de graces, tant d'attraits,
Cette douceur ſéduiſante
Qui vous gagne tous les cœurs;
Cette ame compatiſſante,
Qui partage nos malheurs,
Ces traits charmans, cet heureux caractère,
Ce tour d'eſprit qui plaît dans Sévigné,
Ah! dit ma Muſe, Apelle eût crayonné:
Mais moi j'admire, & ne ſçais que me taire.

PORTRAIT DE Mlle B***.

LE naturel le plus charmant,
De la douceur, de la décence,
La fineſſe du ſentiment,
Les attributs de l'innocence,
Un eſprit délicat & vif,
Une figure enchantereſſe,
Un cœur droit, ſincere & naïf,

Tout le brillant de la jeuneſſe,
Le ſon de voix le plus touchant ;
Des vertus l'aſſemblage aimable,
Le maintien le plus engageant ;
Bonne, modeſte, raiſonnable :
Peut-on méconnaître à ces traits
Celle que j'aime pour jamais ?
Le cortége des Graces
Accompagne ſes pas ;
L'Amour eſt ſur ſes traces ;
Vénus eut moins d'appas.
Elle abhorre la ſatyre,
Plaint autrui ſans le blâmer ;
N'écoute que pour s'inſtruire,
N'eſt faite que pour charmer.
En la voyant, on ſoupire ;
En l'écoutant, on l'admire :
Un regard de ſes beaux yeux
Semble vous ouvrir les cieux.
Oui, je l'aime, je l'adore :
Oui, je fais plus encore,
J'oſe prétendre à ſon cœur :
Sans elle, il n'eſt pour moi ni plaiſir, ni bonheur.

A Madame de C....

DANS le faible portrait que j'ai tracé de vous,
J'ai, dit-on, oublié cet air qui nous enchante
Cette grace à danſer, cette voix ſi touchante,
Qui mêle aux ſons du luth des ſons encor plus doux,
Ce pinceau, dont les traits ſont reſpirer la toile:
Les qualités du cœur, les talens de l'eſprit,
Sur ces autres talens ont fait tomber un voile
Dans l'inſtant que pour vous ma Muſe s'enhardit;
J'en ai d'abord perdu les traces.
Tout rempli de vous, de vos graces,
De vos attraits, de vos vertus,
Je ne les ai bientôt plus vûs.

A LA MESME,

En lui donnant un bouquet le jour de ſa Fête.

DONNEZ-moi vos fleurs les plus belles,
A Flore diſait Cupidon;

C'eſt pour une de ces Mortelles
Qu'on ne peut voir ſans admiration.
Non : c'eſt moi que ce ſoin regarde,
Lui dit la Déeſſe des Arts :
Elle eſt ma fille à tous égards ;
Je la prends ſous ma ſauvegarde.
D'un enfant, & tel que toi,
Subirait-elle la loi ?
Pour célébrer ſa Fête,
De roſes & de lys
Je couronne ſa tête.
J'appellerai les Graces & les Ris,
Sans avoir recours à ta mère :
Epris de ſes appas,
Ils ont abandonné Cythere
Pour accompagner ſes pas.
Des malheureux je tarirai les larmes ;
Il n'en eſt point qui n'ait droit ſur ſon cœur :
Elle les plaint, partage leurs allarmes ;
Les ſoulager, c'eſt faire ſon bonheur.
C'eſt à vous, je le confeſſe,
Interrompit l'Amour,
A donner en ce jour
Un bouquet à la Comteſſe :
Mais du moins que j'aille avec vous

Admirer de près tant de charmes,
Faire ſerment à ſes genoux
De lui rendre toutes mes armes.
Elle va changer mon humeur ;
Ses vertus me rendront meilleur :
Avec vous, avec les Graces,
Je me fixe ſur ſes traces.

ENVOI.

PAR les mains de la Sageſſe,
L'Amour vous offre des fleurs :
Prenez-les, belle Comteſſe,
Pour adoucir nos malheurs.

VERS

De Mademoiſelle de K... à ſon Amant qui partait pour l'armée.

FAITE pour inſpirer l'amour, Mademoiſelle de K... l'a toujours mépriſé. Les lettres & les occupations de ſon ſexe partagent ſes mo-

mens. Sa philoſophie eſt d'autant plus aimable, qu'elle eſt parée de tous les charmes de la beauté .... Quelqu'un lui reprochait une indifférence qui fait le malheur de tout ce qui l'approche .... Je ne ſuis point telle que je parais, lui dit-elle avec le ſourire de l'Amour. Naturellement tendre, l'étude & les réflexions continuelles m'ont garantie d'une paſſion dont je vois tous les jours des effets ſi funeſtes. Jugez de mon cœur par les vers ſuivans. N'allez pas croire, au moins, ajoûta-t-elle, qu'ils aient un objet réel; c'eſt un pur jeu d'imagination qui vous fera convenir de cette vérité:

Quand on eſt trop ſenſible, on ne doit pas aimer.

ARRETE, cher Amant; où portes-tu tes pas?
Voudrais-tu me livrer au plus affreux trépas?

Tu ſçais bien que ſans toi je déteſte la vie ;
Mais tu ne m'aimes plus, tu veux que je t'oublie.
Barbare, eſt-ce bien toi qui me tiens ce diſcours,
Après mille ſermens de m'adorer toujours ?
» Clarice, diſais-tu ; Clarice, je t'adore :
» Tu m'aimes ; un regard : de grace, un mot encore.
» Qu'il m'eſt doux d'être aimé par un objet charmant,
» Qui connaît tout le prix d'un tendre ſentiment !
» Dans le fond de mon cœur, lis toute ma tendreſſe ;
» Je t'aimerai toujours, mon aimable maîtreſſe :
» J'en jure par tes yeux ; ces yeux ſi ſéduiſans
» Qui m'élevent au ciel dans ces heureux momens.
» Je ne te quitte plus. Gloire acquiſe au ſervice,
» Non, vous ne valez pas un regard de Clarice.
» A la face des cieux, je te donne ma foi :
» Eh ! pourrais-je un inſtant vivre éloigné de toi ?
Je te crus aiſément : tu paroiſſais ſi tendre !
Toute autre, comme moi, ſe fût laiſſé ſurprendre.

TAYLOR INST. OXFORD

Voilà donc tes ſermens? voilà donc ton amour?
Tu peux m'ôter ton cœur, & me laiſſer le jour!....
A ce comble d'horreur étais-je réſervée?
Vois mes pleurs; vois mes maux..... ton amante éplorée....
C'en eſt donc fait! tu pars; rien ne peut t'émouvoir.
Eh! quoi! je n'aurai plus la douceur de te voir!
Te voilà déjà loin... je tremble... je friſſonne...
O Dieux! que de tourmens!.... ma force m'abandonne;
Mes yeux ſont obſcurcis.... les ombres de la mort....
Mort, vole à mon ſecours; viens terminer mon ſort.

VERS

Au Comte DE C.... en lui donnant un bouquet le jour de ſa Fête.

AH! ſi j'avais les talens de Voltaire,
Comte, de vos bienfaits mon cœur reconnaiſſant,
En vous offrant ces fleurs, vous dirait ce qu'il ſent;
Mais il ne ſçait que ſentir & ſe taire.

LES AMIS RIVAUX.

Anecdote.

ALCASTRE & Léandre étaient liés de la plus étroite amitié. Cette liaiſon ſurprenait d'autant plus, que le peu de rapport de leurs goûts, de leurs inclinations, de leur caractere, ſemblait devoir les éloigner davantage.

Alcaſtre, grand, bien fait, d'une figure charmante, joignait à l'humeur la plus impérieuſe, une vanité qui perçait dans toutes les occaſions. De-là, mille défauts qui rendaient ſon commerce inſupportable à tout autre qu'à un ami. La plus petite contradiction, la plus légère équivoque, l'ombre même de la raillerie, le jettaient dans des tranſports qu'il avait bien de la peine à mo-

déret. Il avait de l'eſprit ; mais beaucoup moins qu'il ne croyait. Jaloux de toute eſpece de mérite, il en accordait rarement aux autres. Il cultivait les Lettres ; mais par air, plus que par goût. Porté au plaiſir par tempérament, il dédaignait ceux qu'une tendre ſenſibilité rend ſi délicieux ; ils auraient trop coûté à ſon amour-propre. En blâmant les défauts d'Alcaſtre, on ne pouvait s'empêcher de rendre juſtice à mille qualités eſtimables qu'il poſſédait. Il était libéral, généreux, plein d'honneur & de probité : il faiſiſſait avec plaiſir les occaſions d'obliger ; mais il ignorait l'art de donner à un bienfait ces graces qui en augmentent ſi fort le prix. Tel était Alcaſtre.

Léandre était bien différent : il n'avait pas l'extérieur, à beaucoup près, ſi agréable ; mais, en revanche,

quelle aménité dans les mœurs ! quelle douceur dans le caractere ! Humain, tendre, compatiſſant ; il ſuffiſait d'être malheureux pour avoir des droits ſur ſon cœur. Etayé par la raiſon, ſon eſprit était enrichi des plus rares connaiſſances : il en avait infiniment, & ne s'en ſervait jamais pour offenſer perſonne. Ceux qui ne le connoiſſaient point, voyant avec quelle avidité il ſaiſiſſait les occaſions de dire quelque choſe d'obligeant ; combien les louanges qu'il diſtribuait, toujours avec diſcernement, étaient fines & délicates ; avec quel art il ſe mettait à la portée des différens eſprits ; comment il trouvait le ſecret de laiſſer tomber un voile épais ſur les défauts des autres, & de répandre une clarté lumineuſe ſur tout ce qu'ils avaient d'eſtimable ; ceux

dis-je, qui ne le connaiſſaient pas, & qui voyaient tout cela, le croyaient naturellement porté à la flatterie. Il en était cependant bien éloigné ; l'eſpoir de la fortune la plus brillante n'aurait pu lui faire encenſer le vice, & trahir la vérité. Mais il ſçavait que, ſi un galant homme ne doit jamais s'en écarter, il eſt des occaſions où il peut, où il doit même la taire. Son humeur bienfaiſante lui perſuadait, avec raiſon, qu'on pouvait être vrai, ſans être cauſtique. On ne reprochait à Léandre qu'un penchant à la tendreſſe capable de le porter aux plus grands excès. Il connaiſſait ſon faible, & ne voyait les femmes que par bienſéance. Rempli de l'amitié qu'il portait à Alcaſtre, ſon cœur évitait avec ſoin tout autre attachement.

Alcaſtre & Léandre ſervaient dans le même Régiment. Leur amitié, dans un ſiècle où ce ſentiment ſi vertueux eſt devenu ſi rare, était citée ; elle leur attirait l'admiration de tout le monde. L'Amour en conçut de l'ombrage ; il forma le deſſein d'altérer, au moins, leur union, s'il ne pouvait la détruire. Elvire fut celle qu'il choiſit pour l'exécution de ſon deſſein. Elle était grande, faite à peindre, de la figure du monde la plus ſéduiſante : elle n'était ſortie du Couvent que pour épouſer un mari, dont le moindre défaut était d'être ſexagénaire. Naturellement tendre, l'imagination d'ailleurs échauffée par la lecture des Romans, un tel mari était peu propre à ſatisfaire ſon cœur : elle venait de ſe marier, lorſque le Régiment de nos deux amis arriva. Alcaſtre avait

une de ces figures qui intéreſſent, qui touchent, qui frappent. Elvire, en le voyant, ſoupira tout bas : le trouble de ſes regards annonça celui de ſon ame ; ſes yeux ne pouvaient quitter l'aimable objet qui fixait toute ſon attention. Eclairé par le flambeau de l'amour-propre, Alcaſtre s'apperçut du trouble d'Elvire : il en devina le principe, & prit les ſecrets mouvemens de joie que lui cauſa cette découverte, pour autant d'effets d'une tendre ſympathie. Perſuadé, de la meilleure foi du monde, qu'il aimait, il mit tout en uſage pour en convaincre Elvire. On avait trop d'intérêt à le croire, pour douter de ſa ſincérité : on était charmé d'avoir de quoi juſtifier une faibleſſe ; & la paſſion d'un homme fait comme Alcaſtre, paraiſſait plus que ſuffiſante.

Alcaſtre venait d'obtenir un aveu

charmant : cette conquête le flattait si fort, que l'amant le plus passionné n'eût pas ressenti des transports plus vifs. Il rencontre, dans le moment, son ami Léandre : Mon cher ami, lui dit il, concevez-vous bien l'excès de ma joie ? Elvire, l'aimable Elvire est sensible ; sa belle bouche vient de me confirmer ce que ses regards m'avaient déja appris.... Vous ne répondez rien ? D'où peut venir ce silence morne, cet air abattu, ces regards languissans ? Une indisposition vint au secours de Léandre. Pénétré de ce qu'on venait de lui dire, il se retira chez lui. Il adorait Elvire. Qu'on juge de l'horreur de sa situation ! Que de sacrifices ne fit-il pas à l'amitié ? Sa passion fut la seule qu'il n'immola point : le pouvait-il ? Confident d'un rival heureux, que ne devait-il pas souffrir ?

La vanité de ce rival était satisfaite; il revint bientôt à son état naturel. Plus d'assiduités, plus de petits soins, plus de regards enflammés, plus de propos tendres; l'indifférence la plus cruelle fut le prix de l'amour le plus vif. Il ne m'aime plus, disait quelquefois Elvire à Léandre; remarquez-vous avec quel soin le cruel m'évite? Par où ai-je pu m'attirer sa haine? Qu'ai-je à me reprocher, que de l'avoir trop aimé? Mais, vous qui êtes son ami; vous qui êtes le mien, ne ferez-vous pas votre possible pour ramener un cœur qui m'échappe? En le perdant, ce cœur, je perds tout mon repos, je perds tout mon bonheur. Ayez pitié d'une Amante éplorée. Victime de l'amour, victime de l'amitié, Léandre soupirait, versait des larmes, & faisait ce qu'on exi-

geait de lui. Quel amant ! quel ami !

Non, Madame, dit-il un jour à Elvire ; l'amitié, l'amour, vos attraits même, rien ne peut inſpirer la tendreſſe à un cœur qui n'eſt pas fait pour la ſentir ; Alcaſtre eſt un ingrat. Que n'a-t-il mes yeux ? que n'a-t-il ma ſenſibilité ? Son bonheur ferait mon déſeſpoir ; mais il combleraît vos vœux les plus doux. Ne dois-je pas le ſouhaiter ? Je ne voudrais pas être heureuſe à ce prix, répondit Elvire ; vous m'êtes trop cher, Léandre : pourquoi ne puis-je diſpoſer de mon cœur ? que nous ſerions heureux ! Mais, ſi l'eſtime la plus parfaite .... ſi l'amitié .... Ah ! Madame, de l'eſtime, de l'amitié ; eſt-ce avec cette monnaie que l'on paye une paſſion comme la mienne ? Alcaſtre, heureux Alcaſ-

tre, que votre ſort eſt à envier ! Et toi, Amour, cruel Amour, juſques à quand me perſécuteras-tu ? n'as-tu pas encore épuiſé tous tes traits ? les maux que tu m'as faits ne ſont-ils pas aſſez grands ? Vous avez donc aimé, interrompit Elvire ? vous me ferez plaiſir de m'apprendre les particularités de cette inclination ; vous ſçavez combien l'intérêt que je prends à ce qui vous regarde eſt vif ; l'amitié que vous m'avez inſpirée eſt bien tendre ; à peine la diſtingue-t-on de l'amour : mais hâtez-vous de ſatisfaire ma curioſité. Enchanté de ce que venait de lui dire Elvire, Léandre ouvrit ſon cœur à la douce eſpérance. Après quelques inſtans d'un ſilence qui diſait beaucoup, il prit la parole en ces termes :

Je me ſuis, toute ma vie, mis au-

deſſus de certains préjugés, ſurtout en matiere d'inclination ; de la figure, des graces, du caractere ; voilà les titres de nobleſſe ; voilà les ſeules richeſſes qui me plaiſent dans une femme. Julie poſſédait tous ces avantages ; joignez-y des ſentimens bien au-deſſus d'un état très-médiocre, & vous conviendrez que tant de charmes devaient faire oublier les torts que la fortune avait eus à ſon égard. Mes premiers regards ſe fixerent avec un ſecret plaiſir ſur cet objet charmant ; je l'aimais ; je l'adorais dans un tems où le commun des hommes ignore juſqu'au nom de l'amour : ſes beaux yeux avaient ouvert les miens ; ſon eſprit avait formé le mien : dès-lors je ne pouvais vivre un inſtant ſans elle. Mes parens la protégeaient ; ſes graces prévenaient en

ſa faveur : ſa mere, d'ailleurs, avait nourri une de mes ſœurs ; la maiſon de mon pere était devenue la ſienne ; on y avait pris ſoin de ſon éducation, & le ſuccès avait paſſé l'eſpérance. L'innocente tendreſſe qui me liait à Julie, n'était regardée que comme un pur badinage ; on n'avait garde d'en prévoir les ſuites. Nous profitions de la liberté qu'on nous laiſſait. L'Amour ſeul pourrait vous donner une idée des plaiſirs que nous puiſions dans une tendreſſe réciproque. Qu'ils ſe ſont écoulés vîte, ces inſtans ! Il ne m'en reſte plus qu'un triſte & tendre ſouvenir. Hélas ! pourrai-je jamais oublier ce jour où elle me découvrit des ſentimens que mon cœur devinait, mais dont la certitude me cauſa des tranſports inexprimables ? Elle venait de danſer ; ſon teint était animé

des plus vives couleurs ; ſes yeux brillaient de mille feux nouveaux ; la troupe légère des Graces voltigeait autour d'elle ; l'Amour, le tendre Amour précédait ſes pas, il lui marqua ſa place à côté de moi. Que j'étais ému dans cet inſtant ! Je voulus lui parler ; je ne fis que balbutier : elle eut pitié de mon trouble. Je pénetre vos ſentimens, me dit-elle d'un air charmant ; j'en ſens tout le prix. Pourquoi la Fortune a-t-elle mis tant de diſtance entre nous ? Qu'il m'aurait été doux ! . . . Mais, ne nous repaiſſons point de chimères ; réprimons les mouvemens de nos cœurs ; il ſerait dangereux de les ſuivre . . . Pourquoi les réprimer, lui dis-je ? ne font-ils pas tout notre bonheur ? c'eſt à l'Amour de réparer les injuſtices de la Fortune. Qu'il me ſera doux de rendre heureux

heureux ce que j'aime!.... Eh! Monsieur, voudriez-vous vous abaisser à ce point-là? Votre fortune... vos parens... l'honneur... Dites, le préjugé... il n'aura jamais de pouvoir sur mon esprit, surtout quand il sera fondé sur l'orgueil. On vint me prendre pour danser; je ne pus continuer un entretien qui avait pour moi tant de charmes.

Mon amour était trop vif pour pouvoir le cacher. Mes parens en furent instruits; ils s'allarmerent; ils en craignirent les suites: &, pour les prévenir, ils crurent devoir m'éloigner pendant quelques années.

On m'annonce, dans le tems que je m'y attendais le moins, qu'il faut partir pour le Régiment de B... Quelle nouvelle! Je vole chez Julie; mes soupirs & mes larmes lui apprennent le malheur qui nous me-

naçait. Voilà le coup que je redoutais, s'écrie la tendre Julie ! j'en avais un fatal preſſentiment. Vous partez, &, avec vous, ma joie, mon bonheur, mon unique eſpérance ; en un mot, tout ce que j'ai au monde de plus cher : ma tendreſſe ſeule me reſte pour me déſeſpérer. Mais, inſenſée ! que dis-je ? & pourquoi me plaindre ? n'eſt-ce pas ce qui pouvait vous arriver de plus heureux ? L'abſence triomphera d'un amour qui ferait tous les malheurs de votre vie ; la raiſon reprendra le deſſus ; vous oublierez une infortunée qui n'a à vous offrir que l'amour le plus tendre ; & c'eſt cet amour qui ſeul peut faire le bonheur de ma vie. Ah ! Julie, ceſſez un langage qui offenſe vos charmes & mes ſentimens. Moi ! ceſſer de vous aimer ? moi ! vous oublier ? .... Pouvez-vous m'en croire capable ? Quels

jours que ceux que je vais couler loin de vous ! je ſoupirerai continuellement après l'inſtant qui me rendra ce qui m'eſt ſi cruellement ravi. Le deſtin ne nous ſera pas toujours contraire ; un tems plus heureux viendra où je pourrai donner l'eſſor à mes ſentimens. Ah ! Julie, que je chérirai la vie, ſi je la paſſe avec vous ! Ce furent mes dernieres paroles ; une chaiſe de poſte m'attendait ; on m'y porta plus mort que vif : & Julie, dans quel état était-elle ? Les cœurs de la trempe du ſien ne peuvent que reſſentir bien vivement de pareils coups.

Arrivé à mon Régiment, j'y vécus de la maniere du monde la plus retirée : des Livres, les Lettres de Julie ; voilà en quoi conſiſtaient tous mes plaiſirs. Bien des gens, ſurtout

ceux qui n'ont pas même l'idée de cet amour délicat qui fait la félicité des cœurs ſenſibles, me traiterent d'homme particulier ; il faut ſacrifier à la débauche pour leur plaire ; je me conſolai aiſément de n'avoir pu obtenir leurs ſuffrages.

Il y avait près d'un an que je languiſſais, éloigné de Julie, lorſqu'on me remit, de ſa part, la Lettre ſuivante.

» Haſarder ſa fortune, ſa répu-
» tation même pour un Amant ; c'eſt
» ce que l'on voit tous les jours.
» Mais, renoncer par un excès d'a-
» mour à tout ce que cet amour fait
» enviſager de flatteur, à l'eſpoir
» d'être uni à ce qu'on aime ; c'eſt
» ce que l'on ne voit pas ; c'eſt un
» ſacrifice qui a lieu de ſurprendre.
» Je ne vous ai jamais tant aimé ;
» & j'ai cru ne pouvoir mieux vous

» le prouver, qu'en contractant des » engagemens qui m'ôtaſſent l'eſpé- » rance ſi flatteuſe d'être un jour à » vous. Le renverſement de votre » fortune, l'indignation de vos pa- » rens, le mépris du Public auraient » été les ſuites d'un amour malheu- » reux. Le ſacrifice eſt grand; il me » coûte bien des larmes, peut-être » même me coûtera-t-il la vie. Mais, » conſidere-t-on rien, quand on » aime auſſi éperdûment que moi? » Tâchez de m'oublier; c'eſt le ſeul » moyen de recouvrer votre repos. » Quel conſeil! Ai-je bien la force » de le donner? JULIE.

Comment vous repréſenter ce que je devins à cette fatale lecture? Etonné, ſaiſi, conſterné, je ne ſortis du profond accablement où j'étais tombé, que pour me livrer aux tranſports les plus furieux. Voilà

donc le prix qui était réſervé à mon amour, m'écriai-je ? Vous avez changé, ingrate ! ne croyez pas que je ſois la dupe de votre fauſſe généroſité... Que je vous rendais peu de juſtice, aimable Julie ! Y eut-il jamais un cœur comme le vôtre ?

J'appris, peu de tems après, que Julie s'était enſevelie dans un cloître. Les combats qu'elle livrait continuellement à une paſſion dont elle ne put jamais ſe rendre maitreſſe, prirent ſur un tempérament naturellement délicat ; l'auſtérité de la Regle acheva de l'épuiſer ; elle tomba dans une maladie de langueur qui eut bientôt terminé ſes jours. Je fus long-tems inconſolable ; mais ma douleur s'affaiblit inſenſiblement ; il ne m'en reſta plus qu'un tendre ſouvenir, que je conſerverai toujours. Dégoûté de l'amour, je m'étais pro-

mis d'éviter avec ſoin tout ce qui pourrait me conduire à un engagement. Je vous ai vûe ; je vous ai aimée : cela ne pouvait guère être autrement : mais, toujours malheureux, j'ai trouvé votre cœur prévenu en faveur d'un autre.

Elvire avait prêté une attention extraordinaire au récit de Léandre. Une façon d'aimer ſi délicate ; tant de conſtance dans un ſiecle & dans un état où le véritable amour a ſi peu de partiſans, l'avaient étonnée : elle avait enviſagé de la douceur à être aimée par un amant de cette trempe ; le ſort de Julie l'avait touchée ; ſes beaux yeux étaient mouillés de quelques larmes. Quel moment pour l'amour ! Elvire eſtimait Léandre : elle fit plus, elle l'aima. Alcaſtre regretta alors un cœur qu'il avait laiſſé échapper. Témoin de la

ſatisfaction de ces deux tendres amans, il envia leur bonheur ; leurs plaiſirs lui parurent bien au-deſſus de ceux que la vanité lui procurait : il ſouhaita pluſieurs fois d'avoir le cœur de Léandre. Mais l'homme n'eſt pas né pour être heureux : Léandre l'éprouva.

Il ſortait de chez Elvire ; jamais elle n'avait été ſi tendre ; il ne lui avait jamais trouvé tant de charmes : jamais auſſi il ne s'était ſenti tant d'amour. On lui annonce, dans le moment, qu'il faut partir, qu'il faut s'éloigner, peut-être pour toujours, des lieux qu'habite ce qu'il aime. Quel ordre ! quel coup de foudre ! Il rentre chez Elvire ; elle était déja inſtruite : il la trouve dans un état plus aiſé à imaginer qu'à décrire. Vous partez ! lui dit-elle du ſon de voix le plus doux. Aurez-vous bien

la force de m'abandonner ? Ah ! reſtez, ſi vous ne voulez pas que je meure... Léandre promit tout : il y aurait eu de l'inhumanité à ne pas le faire. Mais l'honneur parlait ; ce fut à l'amour de ſe taire : il partit. Alcaſtre, voyant ſon ami déſeſpéré, mit tout en uſage pour le conſoler. Imitez-moi, lui dit-il ; mes plaiſirs ſont moins vifs ; j'avoue même qu'il en eſt une infinité de réſervés pour les cœurs tendres, qui me ſeront toujours inconnus ; mais auſſi que de peines, que de chagrins, que de regrets ne traîne pas après ſoi une paſſion ? Vous le voyez ! Peut-on deſirer des plaiſirs qu'on achete auſſi cher ? Léandre en convint ; il promit à ſon ami de travailler à réprimer les mouvemens d'un cœur trop tendre : l'infidélité d'Elvire, qu'il apprit peu de tems après, lui en fit

prendre une forte réſolution. Réuſſira-t-il ? Je le ſouhaite, pour ſon repos : qu'il ait toujours devant les yeux le vers ſuivant :

Quand on eſt né trop tendre, on ne doit pas aimer.

Par M. M... Officier au Régiment de B...

VERS

A Mademoiſelle de K..... par le Solitaire de l'Aiguillon.

ON ne voit ici ni ruiſſeaux,
Ni prés, ni jaſmin, ni bocage,
Ni hêtres, ni petits oiſeaux ;
A peine on voit des arbriſſeaux
Semés au loin ſur le rivage.
Souvent, dans ce climat affreux,
Où, ſans vous, je vis malheureux,
La mer, terrible, menaçante,
Remplit tous les cœurs d'épouvante.

L'Indien, l'Iroquois, le Huron,
Sont moins hideux, bien moins ſauvages

Que les Pêcheurs de l'Aiguillon.
Groſſiers dans leurs mœurs, leurs uſages,
Ils n'ont de l'homme que le nom.
Je ne dis rien de leurs voiſins;
Je n'aimai jamais la ſatyre;
Je les mépriſe, je les plains:
N'eſt-ce pas même en trop dire?

O vous! charmante K....
Vous, dont la raiſon embellie
Par l'eſprit le plus brillant,
M'inſpire ce doux ſentiment,
Qui ſeul me fait aimer la vie;
Vous calmez mon inquiétude;
L'eſpoir d'être bientôt à vous
Charme ſouvent ma ſolitude.
Fut-il jamais d'eſpoir ſi doux?

PENSÉES DIVERSES.

I.

MÉRITER les ſuffrages de la plûpart des hommes, eſt un titre ſûr pour ne pas les obtenir.

voit que trop ſouvent, c'eſt qu'un homme ſans eſprit, ſans talens, ſans culture, qui ne poſſede même pas l'art de dire des riens, ſoit plus recherché, plus fêté, plus aimé qu'un homme du premier mérite. Ne ſerait-ce pas que l'amour-propre eſt plus à ſon aiſe avec le premier?

VIII.

Le goût eſt cette lumiere vive & pure qui nous fait voir les choſes dans leur vrai point de vûe.

IX.

Les vraies vertus, ſont les vertus acquiſes.

X.

Il faut avoir plus de courage qu'on ne penſe pour être vertueux.

XI.

L'homme en place, qui ne ſe

laiſſe guider que par l'amour du bien public, éprouve des contradictions, & s'attire des ennemis.

XII.

Peut-être l'homme frivole, qui ne penſe point, eſt-il plus heureux que le Philoſophe profond, qui médite ſur tout.

XIII.

Pourquoi craindre ce qu'on ne peut éviter ? Servons-nous de cette maxime pour mépriſer la mort.

XIV.

Je ne ſerais point ſurpris qu'avec de l'eſprit & de l'élévation dans la façon de penſer, on craignît beaucoup la mort : plus on ſent qu'on eſt digne de vivre, plus on doit redouter le dernier inſtant.

XV.

Réprimer les ſaillies du cœur,

redreſſer les écarts de l'eſprit, mettre un frein aux fougues du tempérament, c'eſt à quoi doit s'attacher l'homme raiſonnable.

XVI.

De grandes paſſions, de grands talens, plus de vertus que de vices, point de défauts : voilà ce qui forme le grand homme.

XVII.

Un amour tendre & délicat eſt le plus grand frein du vice.

XVIII.

L'émotion des ſens diminue à proportion que celle de l'ame augmente.

XIX.

La mort eſt la borne où l'eſprit, la beauté, la jeuneſſe, les grandeurs, le mérite, les honneurs vont

ſe briſer. C'eſt un état de repos plus à deſirer qu'à craindre.

XX.

La vie eſt un cercle dont les peines forment la circonférence, & les plaiſirs le centre.

XXI.

On vante tant les mœurs de la campagne ; on ne parle que de la dépravation de celles de la ville. A la campagne, le vice parait dans ſa forme naturelle ; à la ville, il emprunte ſouvent les dehors de la vertu : voilà toute la différence.

XXII.

Il a de la mémoire, diſent la plupart des gens, d'un homme de beaucoup d'eſprit ; on accorde plus aiſément l'une que l'autre ; il en coûte moins à l'amour-propre. D'ailleurs,

quoique nous ſentions la ſupériorité d'eſprit que les autres ont ſur nous, nous ne croyons pas que tout le monde la ſente. Il n'en eſt pas de même de la mémoire ; cette ſupériorité eſt trop viſible.

Quelque choſe ſur HENRI III.

CE Prince me paraît mériter toute notre attention. Non ; je ne puis me perſuader, comme le diſent la plupart des Hiſtoriens, que le vainqueur de Jarnac & de Montcontour, qu'un Prince qu'on a vu plus d'une fois, dans le fort de la mêlée, combattre main à main avec l'ennemi ; que celui que la plus brillante réputation éleva ſur le trône de Pologne à l'âge de vingt ans, fût le plus efféminé des hommes, le plus lâche des Princes, le plus inique des Tyrans.

Tel eſt le portrait qu'on nous en fait.

Ceux qui ont écrit ſous ce regne étaient, pour la plupart, créatures des Guiſes, ou dévoués au parti de la Ligue. Faut-il s'étonner, s'ils ont peint des couleurs les plus noires un Prince qui ne me parait pas mériter tout le mal qu'on en dit ? Qu'on diſcute les faits ſans prévention ; qu'on conſulte moins les autorités que ſa raiſon ; & je ſuis perſuadé qu'on ſera de mon avis.

Le malheur d'Henri III. fut de monter ſur un trône déja ébranlé par les ſecouſſes les plus fortes, & environné d'ennemis puiſſans & accrédités, qui, à l'ambition la plus démeſurée, joignaient les qualités les plus brillantes, & l'amour des peuples. Il eſt certain que dans des circonſtances auſſi critiques, la France avait beſoin d'un de ces gé-

nies élevés & audacieux, faits pour gouverner les hommes. Un génie médiocre, une ame douce, de la bonté, de la droiture devenaient inutiles où il aurait fallu des lumieres, de l'audace, de la fermeté & de la diſſimulation. Quelques traits vont mettre ce Prince dans le point de vûe ſous lequel je l'enviſage. Ses regrets à la mort de la Princeſſe de Condé, ſa maitreſſe; ſes complaiſances exceſſives pour ſes favoris, qui, ſans doute, en abuſerent; les magnifiques funérailles qu'il fit à quelques-uns d'entr'eux, les larmes ſinceres que leur mort lui arracha, prouvent la bonté de ſon cœur. Combien n'aima-t-il pas ſa mere? A ſa mort, il ordonna de détendre tous les appartemens du château de Blois, & les fit peindre en noir ſemé de larmes. On peut voir, dans

les Mémoires de Nevers, combien il ſe ſignala à l'attaque du fauxbourg de Tours par le Duc de Mayenne. Malgré ſa tendreſſe pour Catherine de Médicis, & la haîne furieuſe de cette Princeſſe pour Henri IV. il rendit toujours juſtice à ce grand Prince ; il le reconnut hautement pour ſon héritier préſomptif, & ſe ligua avec lui après la mort du Duc de Guiſe. Il me ſemble qu'il y avait de la grandeur à remettre ſon autorité entre les mains de ſon ſucceſſeur. Il fallait avoir du mérite ſoi-même, pour voir, ſans envie, celui d'Henri IV. Philippe II. aurait été jaloux ; jamais l'héritier préſomptif du trône n'eût commandé les armées. Tibere fit empoiſonner Germanicus ; les qualités brillantes de ce jeune Prince l'offuſquaient. Je ne prétends pas juſtifier Henri III. ſur bien des

défauts qu'on lui reproche avec raiſon ; je ſçais qu'il délibérait ſouvent lorſqu'il fallait agir, qu'il ne mettait aucun ordre dans ſes dépenſes, qu'il pouſſait la libéralité juſqu'à la profuſion ; qu'avec beaucoup de valeur naturelle, il n'avait point ce courage d'eſprit néceſſaire à un grand Roi ; qu'il aimait trop ſes plaiſirs : mais, malgré tous ces défauts, s'il avait regné dans des circonſtances moins critiques ; que, dans un Royaume floriſſant, il eût commandé à des Sujets fideles & ſoumis, on l'eût peut-être mis au rang des grands Rois.

EXTRAIT

D'un manuſcrit trouvé ſur un Officier tué au combat de Saint-Caſt.

A Mademoiſelle d'E . . . .

VOUS allez être enfin ſatisfaite, Mademoiſelle. Après bien des mouvemens, j'ai trouvé le Manuſcrit dont vous m'avez parlé quelquefois ; je ſouhaite qu'il vous amuſe. Une obſervation qui m'a frappé, & qui vous frappera ſans doute auſſi, c'eſt que cette Clarice, l'héroïne de l'hiſtoire, a bien des traits de Mademoiſelle d'E . . . . . Même douceur, même modeſtie, même égalité d'humeur, même décence dans le maintien. Comme elle, vous uniſſez toujours l'eſprit à la raiſon : mais s'il fallait opter, vous ne balance-

riez pas ; celle-ci l'emporterait. Comme elle, vous avez cette nobleſſe, cette élévation de ſentimens qui caractériſe les belles ames. Comme elle, amie des plaiſirs délicats, vous faites les délices des ſociétés qui ont le bonheur de vous poſſéder. Comme elle, au naturel de Madame de Sévigné, vous réuniſſez toutes les graces, toute la légèreté de la célebre Ninon. Il ne vous manque enfin, pour reſſembler parfaitement à Clarice, que d'aimer comme elle. Les ſoupirs d'un amant vous amuſent ſans vous toucher ; tout ce qu'on vous dit de l'amour & de ſes plaiſirs vous paraît une chimere : vous pouſſez même la choſe juſqu'à traiter de crime le plus doux des ſentimens. Il eſt ſi naturel à tous ceux qui vous connaiſſent ; revenez de votre erreur. Quand on eſt fait pour

pour l'inſpirer, c'eſt un mal de ne pas aimer. Heureux qui, le premier, vous fera convenir de cette vérité!

Peut-être ſerez-vous inquiette ſur le ſort du Marquis de V...? peut-être voudrez-vous ſçavoir s'il s'eſt marié avec Clarice? peut-être appréhenderez-vous qu'il n'ait péri au combat de Saint-Caſt? Ce qu'il y a de certain, c'eſt que, juſqu'à préſent, on ignore ce qu'il eſt devenu.

J'ai l'honneur d'être avec reſpect, &c.

ANECDOTE.

L'Amour enchaîné par le Devoir.

L'ISLE de Jarva a, de tout tems, été conſacrée au Plaiſir : la molle Oiſiveté y a fixé ſon ſéjour : une

loi expreſſe défend le travail aux habitans. Le jeu, la danſe, la bonne chere rempliſſent tous les inſtans de leur vie : l'ombre même d'une affaire leur fait peur. L'Amour, ce Dieu charmant, qui fait la félicité des cœurs ſenſibles, a été banni de l'Iſle ; il aurait troublé le repos des Inſulaires ; ils ne veulent que des plaiſirs tranquilles : ces attachemens ſi vifs traînent d'ordinaire après eux les ſuites les plus fâcheuſes. On tient, dans l'Iſle, des écoles publiques de volupté. Vous y verriez une troupe de jeunes filles à qui il ne manque, pour être charmantes, que ce maintien décent que donne la modeſtie : on leur a appris de bonne heure à ſecouer le joug de la pudeur. L'honneur, qui, chez les Nations policées, eſt la plus forte barriere du vice, paſſe ici pour un vain phan-

tôme ; on tiendrait à folie d'immoler à une chimere ſes plus cheres inclinations. Au milieu du déſordre effroyable qui regnait dans les mœurs de ce peuple, la ſeule Amynte s'était conſervée exempte de corruption ; l'exemple n'avait pu la pervertir. Renfermée dans ſon domeſtique, elle bornait tous ſes ſoins à l'éducation de trois filles qu'elle avait eues d'un époux chéri. Naturellement portées au bien, elle avait cultivé, avec ſuccès, leurs heureuſes diſpoſitions ; la vertu donnait un nouvel éclat aux qualités aimables qu'on voyait briller en elles : Clarice ſurtout, la plus jeune des trois, était déja, à ſeize ans, tout ce qu'on peut imaginer de plus charmant : grande, faite à peindre, une phyſionomie piquante, de grands cheveux noirs ; les plus beaux yeux du

monde, tous les mouvemens de ſon ame ſe retraçaient dans leurs regards. A la délicateſſe de l'eſprit le plus brillant, elle joignait toute la ſolidité du jugement le plus conſommé; ſa converſation était une ſource intariſſable d'agrémens; le ſeul ſon de ſa voix intéreſſait, il reſpirait les douceurs du ſentiment. Son cœur, fait pour éprouver les tendres émotions de l'amour, ſoupirait après un amant vertueux: la vertu ſeule pouvait lui plaire; ſes yeux ne s'étaient ouverts qu'avec horreur ſur la vie molle & voluptueuſe que menaient ſes concitoyens. On dreſſait de tous côtés des autels au Vice; c'était la Divinité de l'Iſle. Clarice ne trouvait des charmes qu'au ſeul ſentiment: pouvait-elle eſpérer d'être jamais heureuſe?

Une violente tempête avait obligé le Marquis de V... de relâcher dans l'Isle. V... était né vertueux. Si quelquefois la fougue des passions l'avait emporté hors de sa sphère, ce n'avait été que pour des instans. Rendu à lui-même, il gémissait sur ses égaremens ; il soupirait après la Vertu, dont il entrevoyait les charmes, & pour laquelle il sentait qu'il était né. Aimable Vertu ! vous qui seule pouvez rendre les hommes heureux, d'où vient avez-vous si peu de sectateurs, s'écriait-il ? Quelquefois abandonnée, proscrite, vous gémissez sous le Vice triomphant. Ah ! si, comme moi, on vous connaissait ; si on sçavait, comme moi, combien les plaisirs que vous procurez sont vifs, purs & durables, vous compteriez bien-tôt tous les hommes au rang de vos Sujets.

A beaucoup d'eſprit naturel, V... joignait le cœur le plus tendre. Un caractère de tendreſſe qui n'était qu'à lui, avait ſouvent été tourné en ridicule. V... s'était toujours mis au-deſſus des mauvaiſes plaiſanteries ; il ſçavait que la tendreſſe fait partie du domaine de la Vertu.

Tel que je viens de le dépeindre, on doit bien s'imaginer que V... ne ſe plaiſait point à Jarva ; tout ce qu'il voyait le révoltait. S'il ſortait, c'était pour aller ſe promener dans les lieux les plus écartés ; il attendait avec impatience un vent favorable qui le ramenât en France. Un ſoir, en rentrant chez lui, il fut arrêté par les exclamations de deux femmes, qui piquerent ſa curioſité. Ah ! je vous avoue, diſait l'une, que c'eſt la choſe du monde la plus ſinguliere : non, jamais rien de pa-

reil n'eſt arrivé dans notre Iſle : quel orgueil ! quelle impiété ! Oh ! je ne peux le croire, répondait l'autre... Si je ne l'avais vû, j'en douterais encore...

V... s'approche, aborde ces femmes, & leur demande avec empreſſement l'explication de ce qu'elles diſaient. L'une d'elles ſe hâta de le ſatisfaire en ces termes : Il y a environ un ſiècle que cette Iſle fut déſolée par une peſte horrible, qui emporta les deux tiers de ſes habitans : la maladie continuait avec tant de fureur, qu'il était à craindre qu'elle n'en exterminât le reſte. Le Grand-Prêtre, recommandable par ſon rare mérite, obtint du ciel la ceſſation du fléau ; bien-tôt l'Iſle devint auſſi floriſſante que jamais. Pour reconnaître ce qu'on devait au Grand-Prêtre, on lui permit de

prendre pour femme la fille de l'Iſle qui lui plairait le plus, & on étendit ce privilége à tous ſes ſucceſſeurs. Il n'y a, juſqu'à préſent, aucune de nos filles qui ne ſe ſoit trouvé honorée du choix du Grand-Prêtre, ſans contredit le perſonnage le plus conſidérable de l'Iſle. La ſeule Clarice a refuſé un honneur qui ferait l'objet du deſir de toutes les autres. Cette Clarice, Monſieur, eſt l'être le plus ſingulier qui exiſte : nous ne l'avons jamais vûe à nos aſſemblées ; elle fuit nos danſes, elle évite nos entretiens ; elle lit, elle travaille, elle penſe, Monſieur. Une femme penſer ! & dans l'Iſle de Jarva ! Sentez-vous combien cela eſt ridicule ? Elle eſt décente, elle eſt modeſte ; qu'elle aille ailleurs pratiquer ces vertus ; nous faiſons gloire de les ignorer. V..., ſourit, & ſe retira.

Dès le lendemain, il chercha à connaître cette Clarice dont on lui avait fait un portrait si aimable. Il en fut charmé. Quelques services qu'il eut le bonheur de rendre à Amynte, lui donnerent un libre accès dans sa maison. Les gens vertueux se devinent mutuellement : la connaissance est bien-tôt faite ; elle entraîne l'estime : & de celle-ci à l'amour, il n'y a plus qu'un pas. V... ne bougeait plus de chez Amynte ; il étudiait avec soin un caractère heureux, dont le développement lui donnait tous les jours de nouveaux sujets d'admiration. Jamais la moindre nuance d'inégalité : douce, modeste, prévenante, amie des plaisirs délicats, Clarice aurait orné la cour la plus polie. Pendant qu'elle s'occupait, avec ses sœurs, à broder, V..., leur lisait

quelqu'un de ces bons Livres dont la France fourmille. Ce n'était point la pureté de la diction ; ce n'était point les graces du ſtyle qui attachaient Clarice ; ces ſaillies, ces traits de lumiere qui plaiſent à tant de perſonnes, ne la touchaient que faiblement : mais un ſentiment délicat, une penſée vraie, une maxime puiſée dans la raiſon, tout ce qui avait rapport à la vertu fixait ſon attention, & s'attirait ſon ſuffrage. Qu'il eſt beau ! qu'il eſt rare, à l'âge de ſeize ans, de rapporter tout à la raiſon, & de lui ſacrifier juſqu'à ce brillant qui éblouit tant de monde !

Un mérite auſſi rare, tant d'attraits, tant de charmes, pouvaient-ils manquer de faire l'impreſſion la plus vive ? Non, lui dit un jour V . . ., je ne ſçaurais mettre au rang des vices ce ſentiment ſi doux, ces

tendres, ces délicates émotions que nous inſpire un objet aimable. Quoi! ce que je reſſens pour vous ſerait un crime ? Je ne me le perſuaderai jamais ; la ſource en eſt trop pure : c'eſt un ſentiment que je ne rougis point d'avouer ; il doit ſa naiſſance à la vertu ; la vertu ſeule en eſt le principe ; elle en eſt ſeule l'objet. dois-je craindre qu'il vous déplaiſe ? Clarice n'avait jamais entendu rien de pareil ; elle trouvait ce langage charmant : il s'accordait ſi bien avec ſes propres principes ! Elle ignorait ces détours artificieux qui, chez la plupart des femmes, ont remplacé la nature : ſa bouche ſe prêta toujours aux mouvemens de ſon cœur. Vous m'aimez, V . . ., lui dit-elle en le regardant de la maniere la plus tendre ? Je le ſouhaite trop pour ne pas le croire ; l'aveu que vous venez

de me faire, me charme. Pourquoi ſerais-je inſenſible ? l'amour vertueux a des droits ſur mon cœur ; il peut ſeul faire mon bonheur. Ah ! Clarice, répartit vivement V..., vous me tranſportez : vous ſeriez ſenſible à l'amour le plus tendre ?... vous m'aimeriez ?... que je ſerais heureux ! ah ! qu'ai-je à deſirer ? Une femme qui unit la douceur à la vertu, la raiſon au ſentiment, a été, juſqu'à préſent, l'objet de mes recherches ; je déſeſpérais de la trouver ; je doutais même qu'elle exiſtât : je n'en doute plus : ma Clarice, à l'âge de ſeize ans, réunit cet aſſemblage merveilleux, que je regardais comme chimérique. Je n'ai pas une fortune conſidérable à vous offrir ; mais, telle qu'elle eſt, elle eſt à vous, charmante Clarice : la vivacité de

mes ſentimens ſuppléera à ce qui me manque de ce côté-là : on eſt toujours riche, quand on eſt vertueux : amans, plutôt qu'époux, chaque inſtant de notre vie ſera marqué par un nouveau plaiſir.

Depuis ce jour-là, Clarice & V... furent inſéparables. Ces tendres converſations, dont le déſordre fait tout le charme, où le cœur, vivement affecté de ce qu'il ſent, éloigne tout ce qui n'y a pas de rapport ; où les yeux, bien plus éloquens que la bouche, expriment ſi bien ce paſſage ſubit d'une langueur touchante à une vivacité immodérée ; ce mêlange bizarre de deux ſentimens, en apparence ſi éloignés, & que l'amour réunit ; ces tendres converſations, dis-je, faiſaient paſſer aux deux amans les momens les plus délicieux. Elvire, la plus jeune des

ſœurs de Clarice en était ſouvent témoin ; elle étouffait quelquefois des ſoupirs que le bonheur de Clarice lui arrachait. Les parens de cette jeune perſonne voyaient avec plaiſir les ſentimens de V . . . : il avait écrit en France. Avec quelle impatience n'attendait-il pas une réponſe qui devait le rendre heureux ! Concevez-vous bien l'excès de mon bonheur, diſait-il à Clarice un jour ? Vous ſerez à moi ; je ſerai tout à vous ; rien ne troublera nos plaiſirs, d'autant plus vifs, qu'ils ſeront fondés ſur la vertu. Je ne ſçais ſi vous voyez les choſes dans le même point de vûe ; mais il me ſemble qu'une telle union nous élevera au-deſſus de la condition des ſimples mortels. Ne jamais me ſéparer de vous ! vous aimer avec tranſport ! vous le dire à chaque inſtant ! lire

dans vos beaux yeux toute votre ſenſibilité ! ah ! Clarice, que de plaiſirs ! Ne nous flattons pas avant le tems, lui répondit cette aimable perſonne ; il peut ſurvenir mille obſtacles que nous ne pouvons prévoir. Que ſçais-je ? Votre famille ne verra pas les choſes des mêmes yeux que vous ; elle s'oppoſera à votre bonheur, au mien ; le tems, l'abſence affaibliront votre paſſion ; vous ceſſerez de m'aimer. Quelle idée ! . . . Pouvez-vous vous y arrêter, charmante Clarice ? Que je ceſſe de vous aimer ! moi ! je ceſſerais plutôt de vivre. L'abſence, je le ſçais, eſt inſupportable aux vrais amans ; je n'éprouverai jamais ce qu'elle a de cruel ; la mort ſeule pourra me ſéparer de ma chere Clarice. Dans l'inſtant, on remit à V. . . une lettre ; il l'ouvre avec em-

preſſement ; il y trouve ce qui ſuit :

» Que faites-vous à Jarva, mon » cher V . . . ? votre patrie eſt me- » nacée, & vous dormez tranquil- » lement dans le ſein de la volupté ? » Jamais les Anglais n'ont fait des » préparatifs auſſi formidables. Je » connais le pouvoir de l'amour ; » je ſçais qu'il a été l'écueil d'une » infinité de grands hommes : mais » je ſçais auſſi qu'il doit ſe taire, » lorſque l'honneur parle. Cette » maxime eſt gravée dans votre » cœur ; je n'en doute point : vous » ſçavez ce que vous devez à votre » patrie ; vous ſçavez ce que vous » vous devez à vous-même. Nous » n'avons pas trop de toutes nos for- » ces pour repouſſer l'ennemi : ve- » nez donc partager nos dangers & » notre gloire. C'eſt le conſeil d'un » citoyen qui, certainement, eſt de

» vos amis : le Chevalier de L. M... »
Que devint V . . . à cette lecture ? Les mouvemens les plus oppoſés s'éleverent dans ſon cœur. On veut que je parte ! s'écriait-il ; on veut que je m'arrache à tout ce que j'aime ; que je m'éloigne de l'aimable Clarice ! ah ! qu'exige-t-on de moi ? que ne demandait-on ma vie ? Puis-je vivre un inſtant ſans Clarice ? Mais, que va-t-on penſer de moi ; ſi je ne pars pas ? eh ! qu'importe ce qu'on en penſe ? mais, ſerai-je ſourd à la voix de l'honneur ? laiſſerai-je opprimer ma patrie ? pour tout dire en un mot, me rendrai-je mépriſable ? aurai-je la honte, la douleur de me voir confondu avec ces malheureux qui, par la baſſeſſe de leurs ſentimens, dégradent l'Humanité ? Et cette Clarice, l'unique idole à qui je rapporte tout, de quel

œil me verra-t-elle ? Je perdrai ſon eſtime ; je perdrai ſon cœur : l'objet de ſon mépris pourrait-il être celui de ſa tendreſſe ? cruelle alternative ! perdre Clarice, ou être déshonoré ! V... s'arrêta quelque tems à tout ce que cette derniere réflexion avait d'amer. Par quelle fatalité l'eſprit humain ſe porte-t-il, avec ardeur, vers tout ce qui peut l'affliger ? Une idée chagrinante fixe, réunit toute ſon attention, tandis qu'une idée agréable l'effleure à peine : la douleur eſt-elle ſon élément ?

Qu'on ſe forme, ſi l'on peut, une idée du caractere de l'aimable Clarice ; qu'on en juge par ce trait. Non, V...., dit-elle à ſon amant, vous ne devez pas héſiter ; il faut partir : croyez qu'il m'en coûtera au moins autant qu'à vous ; mais cette ſéparation, toute cruelle qu'elle

eſt, eſt devenue néceſſaire..... Vous partirez, V...; je ne vous verrai plus. Ah! puis-je y penſer ſans frémir? Allons, mon cher V... armons-nous de fermeté; faiſons voir, par la maniere dont nous ſupporterons notre malheur, que nous ne le méritons pas; s'en laiſſer abattre, ſerait le mériter.... Quels ſentimens! adorable Clarice; ils redoublent mon admiration; ils augmentent mes regrets; ils m'apprennent mon devoir: je pars..... Quel mot! Puis-je le prononcer? Je ne verrai plus ces yeux charmans qui, quelquefois, ſe fixaient ſur moi avec tant de douceur! je n'entendrai plus cette voix dont le ſon eſt ſi touchant!.... Mais, pourquoi perdrais-je l'eſpoir de poſſéder tant de charmes? L'honneur & le devoir ſatisfaits, qui pourra m'arrêter? qui

pourra m'empêcher de ſuivre les tendres mouvemens de mon cœur ? Doux momens, qui commencerez mon bonheur, avec quelle impatience je vous attends ! Et vous ! ma chere Clarice ; vous que j'aime avec tant de paſſion, conſervez un tendre ſouvenir de celui qui perd tout en vous perdant : ſi je meurs, que je vive au moins dans le fond de votre cœur. Je ne vous ferai pas part de mes ſentimens : mais, ſerais-je plus affligé, ſi je vous voyais pour la derniere fois ? Tout était prêt pour le départ ; on vint l'annoncer à V... ras. Il fait un effort pour lever ſur Clarice des yeux noyés de larmes. Il veut parler ; les ſanglots étouffent ſa voix ; à peine a-t-il la force de preſſer tendrement des mains charmantes qu'il ne doit peut-être plus toucher. Il ſe leve, ouvre la porte,

fait quelques pas, rentre, & se jette aux genoux de Clarice, en maudissant l'instant de sa naissance. Cette jeune personne n'était guères moins affligée : on entraîne enfin V . . .

Depuis le départ de son amant, elle vit dans la plus grande retraite ; elle évite jusqu'aux plaisirs les plus innocens ; ils la distrairaient. Toute entiere à son amant, les momens les moins cruels pour elle, sont ceux où elle peut librement penser à lui ; elle en reçoit souvent des Lettres ; le sentiment les a dictées ; elles lui donnent quelques instans de plaisir : mais ils sont bien achetés par les allarmes continuelles où elle vit. V . . . est sans cesse exposé aux plus grands dangers. S'il peut les éviter, la fin de la campagne sera l'époque de son bonheur.

PENSÉES DIVERSES.

I.

L'ESTIME eſt un ſentiment pris dans la nature, agiſſant avec force chez les hommes, par l'amour de la gloire, l'éclat d'une action généreuſe, & par toutes les qualités qui annoncent une belle ame formée pour toutes les vertus. Elle n'eſt donc point un ſentiment d'opinion qui ſe ſatisfaſſe comme les autres; elle n'eſt point ſujette aux ſaillies d'un premier goût ou d'un premier penchant; le tems ſeul, & l'examen, fixent ſon choix, & déterminent ſon jugement.

II.

La connaiſſance de ſoi-même peut ſuppléer au défaut de tous les talens. Et le ſeul défaut de cette connaiſ-

ſance rend au contraire tous les talens inutiles, dangereux & pernicieux à celui qui les a.

III.

Un bon avis fait autant d'honneur à celui qui le ſuit qu'à celui qui le donne.

IV.

Quelqu'un qui a de la délicateſſe dans la façon de penſer, ne s'écarte jamais, quelque critique que ſoit l'occaſion; cette vertu ſerait ſouillée par la moindre tache. Dans les grandes, comme dans les petites choſes, elle perce toujours. Qui en peut manquer une fois, riſque d'en manquer toujours. Qui en manque dans une choſe, communément en manque dans toutes.

Ainſi, un fripon eſt lâche, impoſteur, capable des plus grandes

baſſeſſes. Si l'on m'en cite de braves, je répondrai qu'ils ne le ſont que par un inſtinct machinal, qui leur ferme les yeux ſur la grandeur du péril : ils n'héſiteraient pas un inſtant à s'y ſouſtraire, s'ils étaient capables de réflexion.

V.

Tant de gens qui ont de l'eſprit, tant d'autres qui veulent en avoir, tant d'autres enfin qui nous vendent ſi cher le facile talent d'en montrer, forment à mes yeux un ſpectacle ſi impertinent, ſi ennuyeux, que, par vanité, je veux n'avoir pas avec eux ce trait de reſſemblance, content d'être honnête homme.

VI.

Dans ce pays-ci, me diſait, l'autre jour, un homme qui a de l'eſprit, on préfère le paraître à l'être. Quelle ville !

ville ! quelles mœurs ! Toute ma vie, & en tout, je préférerai l'être au paraître ; j'aurai ce trait de reſſemblance avec un des plus grands Ecrivains, & peut-être le plus honnête homme qui ait honoré ce ſiecle : je parle de l'illuſtre Jean-Jacques Rouſſeau.

VII.

Entendez raillerie, & ne raillez jamais.

VIII.

La Philoſophie.

Aux flots tumultueux oppoſant ſon courage ;
Elle a le front ſerein dans le fort de l'orage.

IX.

Oui, le triſte cyprès croît auprès de la roſe.

X.

La peine & le plaiſir ſe touchent de ſi près !

XII.

Une tendre union eſt préférable à tout.

XIII.

L'amour & la raiſon ſont rarement d'accord.

XIIII.

Quand on fait tant le grand, mon Dieu, qu'on eſt petit!

XIV.

Je n'ai jamais rougi que des choſes honteuſes.

XV.

Les ſentimens trop vifs ne peuvent pas durer.

FRANÇOIS I.

JAMAIS Prince ne donna de plus belles eſpérances à ſon avenement à la Couronne. Il était à la fleur de ſon âge, à peine avait-il vingt ans. La figure la plus noble, la taille la plus majeſtueuſe, l'air & le port d'un héros; cette élévation, ce ſublime dans les ſentimens qui le caractériſent; beaucoup d'eſprit naturel; un caractère bienfaiſant; l'amour des Lettres, (il les fit éclore en France:) de l'ambition, de la valeur, tout annonçait le regne le plus brillant. Il n'en fut jamais peut-être de plus malheureux. Une libéralité qui allait juſqu'à la profuſion, une magnificence qui corrompit ſa Cour, une prévention aveugle pour ceux qu'il avait jugés dignes de ſa faveur,

point d'ordre dans l'adminiſtration des finances ; cette fureur pour le plaiſir, qui ne voit, n'enviſage que ſon objet, qui lui ſacrifie tout ; une franchiſe qui, pouſſée à l'excès, nous rend dupes des autres, furent autant de défauts qui ſervirent de contrepoids aux qualités brillantes de ce Prince, & penſerent entraîner la ruine du Royaume. La fameuſe bataille de Marignan, où les Suiſſes furent entierement défaits ; ſon irruption en Italie, ſes prétentions à la Couronne Impériale, furent les principaux évenemens qui ſignalerent le commencement de ſon regne. Charles-quint, héritier des maiſons d'Eſpagne & de Bourgogne, ſe mit ſur les rangs lorſqu'il fut queſtion d'élire un Empereur. Plus heureux, plus ruſé, plus intriguant que François premier, il obtint la préfé-

rence. Ce fut-là la source de cette animosité qui éclata bientôt après par les guerres les plus sanglantes. Deux Puissances aussi formidables ne pouvaient manquer de produire un embrasement universel ; toute l'Europe fut en feu ; l'incendie a duré jusqu'au dernier Traité de Versailles. S'il a paru s'éteindre par intervalles, ce n'a été que pour se rallumer bientôt après avec plus de fureur. Charles n'avait peut-être pas des qualités aussi brillantes que son rival ; il n'était ni Soldat, ni Général ; mais il était Roi ; il joignait à une ambition démesurée, tout ce qu'il fallait pour la satisfaire. Héritier des maisons de Bourgogne, d'Espagne & d'Autriche, il ne voyait que la France qui pût traverser ses desseins ; aussi s'attacha-t-il constamment pendant le cours d'un long regne à l'affaiblir

du moins, s'il ne pouvait la ruiner. François premier lui tint courageusement tête; mais défait & pris à Pavie, malgré toute sa valeur, il ne sortit de prison que par un Traité honteux que l'Etat ne voulut point ratifier. Il fallut reprendre les armes; & après une alternative de bons & de mauvais succès, il fut obligé de céder toutes ses prétentions sur le Duché de Milan. Fit-il bien ou mal de ne pas faire arrêter Charles-quint lorsqu'il passa à Paris? C'est ce que je n'entreprendrai pas de décider; il me suffit de dire, que telle vertu qu'on admirerait dans un simple particulier, est souvent très-nuisible dans un Prince: la raison d'Etat doit être la regle de sa conduite. Personne n'ignore la mort funeste de François premier causée par son amour pour le plaisir.

HENRI II.

POUR me former une idée juſte du caractere de ce Prince, je vais parcourir quelques-uns des principaux évenemens de ſon regne. Les commencemens en furent heureux. Charles-quint, cet Empereur ſi puiſſant, ſi redouté, menace de tout engloutir. A la tête d'une armée de cent mille hommes, qui ne croirait qu'il va rompre l'unique barriere qui s'oppoſe à ſes deſſeins ambitieux? Il eſt déjà ſur la frontiere de la France; Metz eſt inveſti, tout tremble, l'allarme eſt dans le cœur du Royaume. Mais, le Duc de Guiſe, le héros de ſon ſiécle, à qui il ne manqua, pour être un grand homme, que des vûes pures & droites, raſſure les eſprits, & s'immortaliſe

par la plus belle défenſe dont parle l'Hiſtoire. Charles-quint, obligé de lever le ſiége, va enſevelir ſa honte & ſon chagrin dans le Monaſtere des Hiéronimites. Le Duc de Guiſe prend Calais; &, lorſque la France ſe trouva en danger une ſeconde fois, après la bataille de Saint-Quentin, on rappelle d'Italie ce même Duc de Guiſe; il était le bouclier de l'Etat. Mais, dans tout ce que je viens de rapporter, il n'eſt queſtion que du Duc de Guiſe : pas un mot d'Henri II. Il faiſait l'amour, tandis qu'on ſe battait, & qu'on regnait pour lui. Le Connétable de Montmorenci regnait, le Duc de Guiſe commandait les armées, & Henri ne penſait qu'aux plaiſirs; la Ducheſſe de Valentinois l'occupait uniquement. Tout le monde ſçait ſa mort tragique, arrivée au milieu des

réjouiſſances données à l'occaſion du mariage de la Princeſſe Marguerite ſa ſœur, avec le Duc de Savoye. Henri II. me paraît un Prince médiocre ; on ne lui pardonnera jamais la Paix de Câteau-Cambreſis. Le Connétable, ſon favori, qui s'ennuyait dans ſa priſon, & qui voulait venir reprendre à la Cour une place qui a tant de charmes pour un ambitieux, ſe hâta de conclure le Traité le plus déſavantageux ; & le Roi, par nonchalance ou par une confiance aveugle pour ſon favori, qui ne le juſtifie point, le ratifia.

LETTRE

A M. le Chevalier de L. M. G. Major du Régiment Royal-Comtois.

RIEN de plus ingénieux que votre comparaiſon, mon cher Chevalier :

Mais, eſt-elle tout-à-fait auſſi juſte ? » La Philoſophie, dites-vous, eſt » au méſaiſe ce que le lait eſt à un » mauvais eſtomac : elle s'altere ; » elle aigrit l'exiſtence, & flétrit le » courage-même ». Je ne penſe pas comme vous ; & voici ſur quoi je me fonde. Le propre de la Philoſophie eſt de fortifier l'ame, de l'élever, de la mettre au-deſſus de tous les évenemens. Le Sage n'eſt jamais ſi grand que dans l'adverſité : pourquoi s'en laiſſerait-il abattre ? Il a ſçu l'apprécier. Mais la pauvreté, l'exil, les maladies ?... La paix du cœur, l'exercice de l'eſprit, le repos de l'ame lui tiennent lieu de tout. Voyez Caliſthene, à qui, par les ordres d'Alexandre, on a coupé le nez, les oreilles, les pieds & les mains ; il eſt tranquille dans ſa cage ; il ne trouve, dans ſon cœur, que droi-

ture & honnêteté ; c'en eſt aſſez pour lui faire ſupporter, ſans peine, tous ſes tourmens. Son ſort me paraît bien préférable à celui du Tyran qui l'a mis dans ce cruel état. Et à quoi ſervirait la Philoſophie, ſi elle ne nous donnait pas la force de ſupporter les revers qui nous éprouvent ? Ce ne ſerait donc qu'un vain nom, qu'un être chimérique. Je l'ai dit ; je le penſe : il y aurait peut-être de la préſomption à dire, j'en fais l'épreuve ; la chûte même de l'univers ne ſçaurait ébranler le Philoſophe : *Impavidum ferient ruinæ totius orbis. Vertu, vice* : voilà, ſelon lui, les ſynonymes de *bien* & de *mal* ; il n'en connaît pas d'autres. Mais, laiſſons-là la Philoſophie, pour parler de mon cher & reſpectable ami le Général de F.... Pourquoi le nombre de ceux qui lui

reſſemblent eſt-il ſi petit ? C'eſt bien le meilleur cœur, la plus belle ame !... Pour vous donner une idée de ſes talens, je vous dirai que depuis quarante ans il eſt employé, par ſa Cour, dans les négociations les plus délicates & les plus difficiles. Une choſe à obſerver, c'eſt que, doué d'un eſprit ſupérieur, il n'eut jamais la moindre prétention. Il parle peu, & ſaiſit preſque toujours le moment où la converſation va tomber ; il la ranime, lui ouvre une nouvelle veine, & en laiſſe tout l'honneur aux autres. Caractère d'eſprit bien rare & bien admirable ! Je voudrais que tout le monde ſçût qu'à l'âge de quatre-vingts ans, ce reſpectable vieillard ſe leve tous les jours à quatre heures pour travailler, & allume lui-même ſa bougie & ſon feu, dans la crainte de trou-

bler le repos de ſes gens. O Maîtres ! quelle leçon pour vous ! Tout ce qui l'approche éprouve ſes bienfaits : il ſuffit d'être malheureux pour avoir des droits ſur ſon cœur. J'entre dans tout ce détail, parce qu'il intéreſſe, parce qu'il honore l'Humanité, parce que je parle à quelqu'un qui eſt fait plus qu'un autre pour ſentir tout le prix de la vertu. Je n'ai pas oublié, mon cher Chevalier, qu'il y avait un jour dans le mois où vous nourriſſiez, à vos dépens, tous les ſoldats valétudinaires du Régiment dans lequel nous ſervions enſemble. Ce beau trait ſera plus admiré que ſuivi. Le dirai-je ? il a même été cenſuré. O hommes ! *ô tempora ! ô mores !* faiſons toujours bien, & ne nous embarraſſons pas de ce qu'on peut dire. Adieu, mon cher Chevalier ; croyez qu'on ne

peut vous aimer plus que votre ami.

M***.

LETTRE

*A Monſieur le Chevalier de L***, Major du Regiment de R....*

JE voudrais, mon cher Chevalier, qu'il ne fût permis qu'aux gens du métier d'écrire ſur les matieres qui ont trait à la guerre ; telles que les batailles, les ſiéges, les marches, les campemens, &c. Quelques talens qu'ait d'ailleurs un Ecrivain, quand il n'a d'autre guide que ſon eſprit, il ne peut manquer de tomber dans l'erreur ; &, ce qu'il y a de pis, d'y induire ſes lecteurs. Voici comme s'exprime l'Auteur du nouvel abrégé de l'Hiſtoire Grecque, en parlant de la bataille de Leuctres.

» Une seule chose était à craindre ;
» (& ce malheur eût été inévitable
» pour un Général moins prévoyant,)
» c'était que ses troupes ne fussent
» enveloppées lorsqu'elles charge-
» raient. Pour remédier à cet incon-
» venient, Epaminondas ne laissa à
» son aîle droite que cinq ou six
» hommes de hauteur, & fortifia tel-
» lement sa gauche, que chaque
» rang * était composé de cinquante
» hommes de hauteur. Il s'étendit
» ensuite par un mouvement prompt,
» afin de déborder Cléombrote, & de
» l'attirer à lui en l'éloignant du gros
» de son armée ». Cela est vague ;
cela ne dit rien ; cela est contraire

* L'Auteur a apparemment voulu dire que chaque file était composée de 52 hommes ; les rangs n'ont point de hauteur : la phalange Grecque avait seize hommes de hauteur sur 256 de front.

au fait. La manœuvre d'Epaminondas, le plus grand Officier d'Infanterie qui ait jamais paru, ſans en excepter Céſar, eſt bien différente : la voici telle que je crois l'avoir ſaiſie. Sa gauche était débordée par l'aîle droite de l'ennemi, qui lui était de beaucoup ſupérieure. Il fit faire tout à coup un demi-tour à droite à ſon armée, & un quart de converſion à gauche. Ce mouvement ſubit étonna l'ennemi, qui n'y comprit rien, & lui ôta l'avantage de la ſupériorité ; l'aîle gauche des Thébains ſe trouvant trop éloignée pour qu'il pût la prendre en flanc. Ce n'eſt pas tout ; l'armée Thébaine, formant une ſeule colonne d'une profondeur immenſe, eut bientôt enfoncé & culbuté l'aîle droite des Lacédémoniens, qui ne combattait que ſur ſeize de hauteur, & faiſant

un ſecond quart de converſion à gauche elle balaya toute la ligne, & remporta une victoire complette. Ce récit eſt, comme on le voit, bien différent de celui de l'Auteur de l'Hiſtoire Grecque : il n'eſt point queſtion de dégarnir la droite pour renforcer la gauche ; c'eſt ce que fit le Duc de Malboroug à la bataille de Ramillies ; encore moins de s'étendre par un mouvement prompt afin de déborder Cléombrote ; ç'eut été un moyen aſſuré de ſe faire battre ; car Epaminondas n'eut pu étendre le front de ſon armée & le rendre égal à celui des Lacédémoniens, qu'en diminuant de beaucoup la hauteur ; or, il eſt certain qu'à bravoure égale, ſeize hommes doivent en battre huit, & perſonne, je penſe, ne me contredira quand j'aſſurerai que les Lacédémoniens

valaient bien les Thébains. On m'objectera peut-être que Céſar, à la fameuſe bataille qu'il gagna en Afrique, diminua la hauteur de ſon armée pour en étendre le front ; mais les circonſtances étaient différentes : il fut ſurpris, & ſon armée inveſtie en raſe campagne par Labienus. Que fit ce grand homme ? il ordonna aux * trois premiers & aux trois derniers rangs de faire face à l'ennemi, qui, pour former ce grand cercle, avait été obligé de s'affaiblir par-tout : dans le même moment, les quatrieme, cinquieme & ſixieme rangs firent à droite & à gauche, ſortirent de la ligne, & percerent le cercle des deux côtés, ſe repliant enſuite par un mouvement rapide ; toute l'armée ne ſe trouva plus qu'à

* L'armée de Céſar était rangée ſur neuf de hauteur, dans cette célebre journée.

six de hauteur ; &, pendant que les trois premiers rangs parcouraient & pliaient la partie de la circonférence qui leur était opposée, les trois derniers rangs en faisaient autant de leur côté : bientôt la victoire fut complette. Mais en voilà assez, peut-être même trop. J'ai l'honneur d'être, &c. *Non omnibus loquor* : Seneque.

LETTRE.

ON trouve, Monsieur, dans le premier volume du Mercure d'Avril 1759, quelques observations sur cette fameuse question : *Utrùm armis, an litteris, fama citiùs comparari possit?* Est-il plus aisé de se faire un grand nom par la voie des armes que par celle des lettres ? Ces observations ont donné lieu aux ré-

flexions ſuivantes, que je ſoumets à votre jugement. Eſt-ce dans un ſiecle auſſi éclairé que le nôtre, que l'on agite une queſtion de cette nature ? L'eſtime des hommes ne ſe meſure-t-elle pas ſur le plus ou moins d'obſtacles qu'on a eu à ſurmonter pour l'acquérir ? La gloire aiſée peut-elle avoir la durée & l'éclat de cette gloire pénible qui eſt le juſte prix des travaux du guerriers ? Immoler généreuſement ſes plus cheres inclinations, faire le ſacrifice de ſon bien, de ſa ſanté, de ſa vie, ſupporter des fatigues qui étonnent l'humanité, & font frémir la nature ; tels ſont les degrés qui l'élevent à l'immortalité : encore ce deſir de l'immortalité, cette paſſion des grandes ames eſt-elle ſubordonnée chez la plûpart des guerriers au motif bien plus beau de remplir ſon devoir en ſervant ſa patrie. Boufflers

voit la France menacée, il ne voit qu'elle ; il part, & va se mettre sous les ordres du Maréchal de Villars, moins ancien que lui : il peut être utile, c'en est assez pour sacrifier tous ses droits. L'homme de lettres & le guerrier, dites-vous, sont également utiles à la société. Quoi ! Scipion, qui délivre Rome du plus grand danger qu'elle eût encore couru, qui l'empêche de succomber sous le plus cruel de ses ennemis, qui l'en fait triompher, ne rend pas un service plus grand que Cicéron, qui, retiré à Tusculum, baise la main qui lui donne des fers, & écrit des lettres soumises à César, contre lequel va combattre tout l'Univers. Aimeriez-vous mieux dire de grandes choses que d'en faire ? c'est ce qui fait la différence de l'homme de lettres à l'homme de guerre. J'ou-

vre les faſtes du Monde, dites-vous... Qu'y vois-je ? » D'illuſtres méchans, » décorés du beau titre de Conquérans ; des terreins incultes achetés » au prix du ſang des hommes ; des » victoires & des triomphes que les » pleurs & le deuil accompagnent. »

Ouvrez les faſtes du Monde, vous y verrez Epaminondas, le citoyen le plus vertueux d'une République, ſi fertile en vertus, & en grands hommes, combattre avec l'intrépidité d'un héros, & mourir dans le ſein de la victoire à jamais mémorable, qui aſſurait la liberté de ſa patrie : vous y verrez Camille chaſſer les Gaulois de Rome : vous y verrez une foule de Guerriers de tous les tems, de toutes les nations, faire fleurir les Loix, protéger l'innocence, terraſſer un ennemi ſuperbe & audacieux ; délivrer

leur pays d'un joug insupportable, en cimenter la gloire & la liberté par l'effusion de tout leur sang : vous y verrez Pélage se maintenir, dans un coin de l'Espagne, contre les forces innombrables des Maures, résister à tous leurs efforts, & jetter les premiers fondemens de cette Monarchie, qui devint dans la suite si florissante : vous y verrez ces braves Chevaliers de Malte opposer sans cesse leur courage aux flots tumultueux de ce peuple féroce & ennemi du nom Chrétien, qui voulait envahir tout l'Univers. O France ! ô ma chere patrie ! que deveniez-vous sans la valeur incomparable de Charles Martel ? Du Guesclin, Dunois, Richemont, la Tremoille, héros dont les exploits vivront à jamais dans nos cœurs, n'est-ce pas vous qui avez fait re-

paſſer la mer à ce peuple orgueilleux & turbulent, qui, ſe piquant de donner des leçons de ſageſſe & de grandeur d'ame, oublie ſouvent les loix de la juſtice & de l'humanité; qui, hautain dans les ſuccès, ſe décourage au moindre revers; & dont il ne faut que braver les menaces, pour lui inſpirer de la crainte. Soixante mille Allemands ſe ſont rendus maîtres de deux de nos provinces; la troiſiéme eſt menacée: tout à coup Turenne, à la tête de vingt mille hommes, ſe trouve au milieu d'eux, enleve leurs quartiers, remporte deux victoires, & les oblige à repaſſer le Rhin. Sont-ce là des titres pour acquérir la célébrité? Que vous en ſemble, Monſieur?

Je pourrais, à votre exemple, Monſieur, dire que d'illuſtres Ecrivains ont proſtitué leurs plumes vénales

nales au vice, au menſonge, à l'impiété; il me ſerait aiſé de citer. Malheureuſement aujourd'hui, même dans le ſiècle de la raiſon, les exemples ne ſont que trop communs. Combien de maux la Littérature n'a-t-elle pas faits? Moins ſçavans, les hommes ne ſeraient-ils pas plus vertueux? Mais, non: j'aime, j'honore, je reſpecte, je cultive les Lettres; elles temperent la vivacité de mes paſſions; elles me rendent à la raiſon; je ſuis même perſuadé, contre le ſentiment du Philoſophe de Genève, qu'elles ont contribué à nous rendre meilleurs, en adouciſſant nos mœurs. Mais je ne conviendrai jamais que la gloire qu'elles procurent puiſſe entrer en parallele avec celle qu'on acquiert par la voie des armes. L'une eſt une fleur dont le coloris brillant ſe flétrit au moin-

eſt bien au-deſſus de celle qu'on acquiert par la voie des Lettres. Ce n'eſt que par le ſacrifice de mes biens, de ma ſanté, de ma vie, que je puis prétendre à l'une. Il n'en coûte ſouvent, pour acquérir l'autre, que de ſuivre l'impulſion du génie, & le goût que la Nature nous a donné pour les ſciences & les arts. La vie douce & tranquille de l'homme de Lettres peut-elle entrer en parallele avec la vie pénible & agitée de l'homme de guerre? Voyez-le dans ce champ de bataille, entouré de morts & de mourans, expoſé au feu d'une batterie qui emporte à tout moment des rangs entiers: voyez-le, dans une marche longue & pénible, obligé de prendre quelques heures de repos dans un champ couvert de neige, ou ſuccombant ſous le poids d'une chaleur exceſſive;

voyez-le, dans mille occaſions, privé du pur néceſſaire : voyez-le, au milieu d'une troupe de gens féroces, qui lui arrachent quelques lambeaux couverts de ſange & de ſang, éloigné de ſes parens, éloigné de ſa patrie. S'il eſt bleſſé, les ſecours que lui donne l'art font frémir l'Humanité : c'eſt un bras qu'il faut couper ; c'eſt une opération à faire mille fois plus douloureuſe que la bleſſure. L'homme de Lettres, au contraire, paſſe des heures délicieuſes dans ſon cabinet : s'il en ſort, c'eſt pour aller dans un cercle où, fêté, conſideré, ſes moindres diſcours ſont regardés comme des oracles. S'il s'éleve quelques nuages excités par l'envie ; s'il eſt l'objet d'une perſécution injuſte, ou il ſe l'eſt attirée par des propos, par des écrits indiſcrets ; alors il n'eſt pas à

plaindre : ou elle ceſſe bientôt. Enfin, dans quelque ſituation qu'il ſe trouve, il ne manque jamais d'un néceſſaire abondant. Qu'y eut-il au monde de plus heureux que feu M. de Fontenelle, ſi ce n'eſt peut-être le guerrier magnanime qui tourne, en mourant, ſes yeux vers la patrie qu'il vient de ſauver aux dépens de ſes jours ? Peſez, dans la balance, les talens militaires & les talens littéraires ; ſoyez ſans prévention, & dites-nous quels ſont les plus utiles à l'Etat ? Vainement, pour donner du poids à vos raiſons, parlerez-vous des violences, des incendies, des meurtres, des ravages ; en un mot, des horreurs que la guerre entraîne. Je pourrais, à mon tour, peindre tous les maux que Luther & Calvin ont cauſés, tout le ſang qu'ils ont fait répandre.

S'ils n'euſſent pas cultivé les Lettres, s'ils euſſent eu moins de talens, ils n'en auraient pas abuſé. Mais, faites attention qu'il n'eſt queſtion ici que de la gloire ; & aux yeux du Philoſophe, aux yeux de la raiſon, elle n'eſt dûe qu'à celui à qui l'honneur, le devoir & le bien de l'Etat mettent les armes à la main. C'eſt ce qui m'a fait citer Camille, Charles Martel, Dugueſclin, Dunois, le grand Turenne ; & non pas Attila, Tamerlan, Mahomet, que je regarde avec vous, Monſieur, comme les fléaux de l'Humanité. Je ne porte pas le même jugement ſur Alexandre ; tant de grandeur d'ame ſe déploye dans tout ce qu'il fait, que j'ai toujours été pénetré de la plus vive admiration pour ce grand homme. S'il a ſubjugué les Perſes, ils étaient ſes ennemis na-

turels. D'ailleurs, avec quelle douceur ne les a-t-il pas traités ? qui eſt-ce qui ignore qu'il en a été pleuré ? quels grands établiſſemens n'a-t-il pas faits ? quelles obligations ne lui a pas le commerce ? Cicéron découvrit, il eſt vrai, la conſpiration de Catilina : mais l'eût-il étouffée ſans le ſecours des armes ? Lycurgue ne veut point qu'on cultive les Lettres à Lacédémone. Athènes, qui a produit de ſi grands Orateurs, & où les Lettres étaient en vénération, ſuccombe enfin ſous Sparte. Cela devait arriver. Les Romains n'ont jamais été ſi grands, ſi redoutables, ſi vertueux, que dans les premiers ſiècles de la République ; &, certainement, ce ne ſont pas les ſiècles les plus ſçavans. Les ſciences introduiſirent le luxe, & le luxe fut l'une des principales cauſes de

leur décadence. Que deviendraient les Lettres, & tout le bien qu'elles procurent, ſans les armes ? Titus, Trajan, Julien n'auraient jamais été mis au rang des grands Princes, s'ils n'avaient ſçû défendre cette même patrie qu'ils éclairaient par leurs écrits, & dont ils faiſaient l'admiration & le bonheur par leurs vertus. Toute l'éloquence de Démoſthènes ne ſauva pas Athènes. Miltiade & Thémiſtocle euſſent empêché Philippe de s'en rendre maître. Si le dernier Empereur de Conſtantinople eût eu les talens & le courage de Céſar, cette ville, aujourd'hui ſi barbare, ſerait encore le centre de l'Empire des Lettres. Deſcartes n'a fait que ſubſtituer ſes erreurs à celles qu'il trouva établies. Mais Turenne, mais Villars ont conſervé, ont rétabli les barrieres de

la France, que les ennemis arrachaient de tous côtés. Le reproche de férocité ne peut tomber que ſur le ſoldat; vous le ſçavez, rien n'eſt plus ordinaire, que de voir ces mêmes hommes, ſi terribles dans les combats, poſſéder toutes les vertus civiles, & faire les délices de la ſociété par la douceur de leur commerce.

Que conclure de tout ceci? Que les armes & les Lettres contribuent à rendre un Empire floriſſant. Qu'un homme de Lettres, qui n'abuſe pas de ſes talens, mérite bien de la patrie: mais que l'homme de guerre, qui la protege, qui la défend, qui, en repouſſant les ennemis de l'Etat, fait fleurir les loix, le commerce & l'agriculture, a bien plus de droits à la reconnaiſſance de cette même patrie. Peut-on, ſans injuſtice, lui

diſputer cette gloire acquiſe à tant de titres ? gloire plus brillante & plus ſolide que celle du Littérateur, puiſqu'elle coûte infiniment plus à acquérir. Tel eſt au moins mon ſentiment. J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE.

Virtus ære ſuo cenſetur.

Séneq.

J'AI l'honneur, Monſieur, de vous faire part de quelques obſervations que j'ai faites ſur le Livre des caracteres par Madame de Puyſieux. Cet ouvrage, aſſez répandu dans la Province, parmi quelques maximes utiles, en contient de très-dangereuſes, que j'ai cru devoir relever. Si ce que je vous envoie mérite d'être lû, je vous ſerai obligé de l'inſérer dans le Mercure.

I.

Le naturel ne change point.

1. Avec de l'étude, des réflexions & l'envie de bien faire, on peut le corriger.

II.

On peut, je crois, ſuppoſer que tout homme veut avoir du bien, des honneurs, une femme fidelle, une maitreſſe aimable.

2. La femme exclut la maitreſſe chez l'honnête homme.

III.

L'oubli des injures marque peu de cœur.

3. L'oubli des injures caractériſe une grande, une belle ame.

IV.

Les railleries & le mépris du monde vous ſuivront juſqu'au pied des autels.

4. Et qu'importe les railleries &

les mépris du monde, quand on a une vraie piété?

V.

La perſonne la plus ſtupide ſe recriera ſur la noirceur d'une méchante action: jamais elle ne ſentira tout le mérite d'une belle.

5. Il me ſemble qu'un beau trait frappe tout le monde. Le Chevalier Bayard ſe dévouant, ſur un pont, pour le ſalut de l'armée : un des ayeux de M. le Comte de Carcado ſe mettant au-devant de François I. à la bataille de Pavie, & frappé du coup mortel qui allait enlever à la France ſon Roi, excitent un murmure univerſel d'applaudiſſemens.

VI.

C'eſt le reſpect humain, c'eſt la crainte de ce monde, & non pas de l'autre, qu'il ne faut point perdre de vûe.

6. L'Auteur a-t-il fait attention aux conſéquences affreuſes qu'on pouvait tirer d'un pareil principe ? N'eſt-ce pas anéantir la juſtice divine. Oter au vice un de ſes plus grands freins, n'eſt-ce pas en étendre l'empire ?

VII.

La Vertu eſt tout, & n'eſt rien.

7. La Vertu n'eſt pas un être chimérique, comme vous nous la dépeignez ; les Payens eux-mêmes la regardaient comme le ſouverain bien.

VIII.

On ne ſe donne point les vertus qui nous manquent, quand on eſt né avec les défauts contraires.

8. Il n'y a donc point de vertus acquiſes ; il n'y a donc point de liberté.

IX.

Il faut se tromper avec tout le monde, plutôt que d'être sage tout seul.

9. L'esprit, la raison, la sagesse sont donc inutiles ; il faut donc être esclave des préjugés.

X.

Haïssez, mais ne placez pas votre haîne au hazard.

10. Quel affreux sentiment, que celui de la haîne !

XI.

Il en coûte pour être vertueux ; & il en coûte bien davantage pour continuer de l'être.

11. Il n'y a que le premier pas qui coûte ; quand on connaît la vertu, on ne peut ne pas l'aimer : quand on a commencé à la pratiquer, rarement retourne-t-on au vice.

XII.

Plusieurs bonnes actions ne font pas la réputation d'homme d'honneur ; & une seule mauvaise la détruit.

12. Les remords, le repentir, & une conduite soutenue en bien, peuvent rétablir cette réputation ; il y en a mille exemples.

XIII.

Croit-on qu'un homme, qui a fait une mauvaise action, soit poursuivi sans cesse par cette mauvaise action ? Si on le croit, on se trompe.

13. Il n'y a qu'un scélérat, endurci dans le crime, qui puisse s'étourdir ; mais, l'homme qui n'aura fait qu'une mauvaise action, à coup sûr, sera déchiré par les remords les plus affreux.

XIV.

Le vice est une ombre qui effraie ;

la vertu une ombre qui encourage.

14. Quelle horrible morale ! Ce fils qui ſe précipite au-devant du coup qu'on portait à ſon pere, & qui expire pour lui ; cet homme qui ne regrette pas une ſomme d'argent pour arracher au vice une fille infortunée qui ſuccombait ſous le poids de la miſere, qui tend les bras à tous les malheureux, qui n'a jamais fait que le bien ; ces êtres, dis-je, qui honorent la nature humaine, & repréſentent la divine, n'encenſent donc qu'une ombre ?

XV.

Pour être heureux, il faut être méchant, ſi on a l'eſprit, l'ame, le cœur & les penchans tournés à la méchanceté.

15. Voyez ſi Catilina, ſi Tibere, ſi Néron, ſi Caligula, ſi Louis XI, & ſi Cromwel ont été heureux.

Comment ont-ils vécu ? Toujours agités, toujours pourſuivis par leurs crimes qui, comme autant de Furies, les déchiraient ſans ceſſe. Comment ſont-ils morts ? Comme des Tyrans, en horreur, en exécration à l'univers entier, & à eux-mêmes.

XVI.

Je n'ai jamais envié qu'une maiſon de campagne ; & ſi, pour l'avoir, il n'avait fallu que ſouhaiter la mort du propriétaire, la maiſon était à moi.

16. Si j'avais eu le malheur de faire un pareil ſouhait, je me garderais bien de le publier.

XVII.

Il n'importe nullement que les Officiers ſoient ignorans en paix, pourvû qu'ils ſoient braves pendant la guerre.

17. Jamais un homme qui n'a que

de la bravoure, ne fera un Officier de mérite : vous trouverez la preuve de cette vérité dans les Réflexions inſerées dans le Mercure de Mai 1757.

XVIII.

Permettons à ceux qui ont des noms connus de s'en contenter, & laiſſons aux autres le ſoin de faire ſortir & connaître les leurs.

18. Un nom connu eſt un pacte, un engagement contracté avec le mérite ; c'eſt une dette immenſe à acquitter.

XIX.

On ceſſe d'être vertueux ; mais on ne renonce jamais à l'honneur.

19. La vertu eſt inſéparable du vrai honneur.

XX.

Etre ſage tout ſeul, quel ridicule !

20. Bravons le ridicule dans le ſein de la ſageſſe : Socrate riait des traits ſatyriques d'Ariſtophane.

XXI.

Toute la Philoſophie imaginable ne peut me faire croire que la fille d'un ſcélérat faſſe une très-digne femme.

21. Qui ne ſçait que les crimes ſont perſonnels, & que ſouvent le plus honnête homme a pour pere un ſcélérat ? témoin Richard Cromwel.

VERS

A Mademoiſelle P....

TRANQUILLE Philoſophie,
J'implore ton ſecours ;
Défends-moi contre les Amours.
Ils diſtillent ſur ma vie
Le fiel le plus amer.
Combien j'achetai cher

La faveur paſſagere
De l'indigne bergere
Qui me trahit aujourd'hui !
Mon cœur, dévoré d'ennui,
Se flétrit & ſuccombe
Sous le coup affreux
Qui m'entr'ouvre la tombe.
Quoi ! toujours malheureux !
Un enfant de quinze ans cauſe toutes mes peines !
Oſons briſer nos chaînes ;
Et que la liberté
Triomphe de la beauté.
Cette beauté, ſi vantée,
N'eſt au fond qu'une idée ;
Un rien peut la ternir,
Un rien la fait mourir.
A ſa ſuite on voit le caprice ;
Rarement la vertu, preſque toujours le vice.
Je croyois être aimé
Pour un coup d'œil donné,
Pour un ſimple ſourire ;
Parce que j'avais vû lire
Un de mes billets.
Elle paraît ſes attraits,

Sans doute c'eſt pour me plaire,
Me diſais-je auſſi-tôt.
Connaiſſais-je ſon caractere ?
Mon cœur s'enflamme, & bientôt
Je ne vis que pour elle :
Chaque mot de l'infidelle
Excitait un tranſport ;
Elle me dit ; je t'aime, & je le crus d'abord.
Mes feux en augmenterent,
Tous mes ſens ſe troublerent :
Je ne voyais plus rien que l'éclat de ſes yeux,
Elle put, à ſon gré, rendre mon ſort heureux.
Quelle étrange folie !
Et de quoi dépendait le bonheur de ma vie ?
Sûre d'être adorée, elle ne m'aima plus ;
Mes larmes & mes cris devinrent ſuperflus.
Mais, que faut-il donc faire ?
Exercer ma raiſon,
Lire Séneque, Platon ;
Tirer de leurs écrits un baume ſalutaire ;
Eviter de la voir :
Mais, ſurtout, pour me vaincre, il faut le bien vouloir.

PENSÉES DIVERSES.

I.

L'HUMANITÉ eſt la mere de toutes les vertus.

II.

O hommes durs & inſolens ! inſulterez-vous toujours à la miſere de vos ſemblables ? Quand ils ſe ſeraient attiré leurs malheurs, n'auraient-ils pas toujours des droits à la pitié ? Damon eſt riche ; il a un parent pauvre & malheureux ; il pourvoit en partie à ſa nourriture : mais il l'accable ſans ceſſe par les railleries les plus outrées, ſans ſonger qu'on ne lui oppoſe que la douceur, & qu'on ne peut même lui oppoſer autre choſe. Le cœur, enveloppé d'un nuage de triſteſſe,

laiſſe-t-il à l'eſprit la liberté d'agir ? la reconnaiſſance ſeule ne ferait-elle pas tomber les armes de la main ? On dit à Damon qu'un parent infortuné, qui d'ailleurs a du mérite, doit être ménagé. Damon ne reconnaît point le malheur : l'habileté, dit-il, enchaîne la fortune ; elle n'accable que les ſots. Quelle façon de penſer ! Ouvrez les yeux, Damon ; ſans avoir le regard perçant, vous verrez la ſurface de la terre couverte de maux : peut-être ſeriez-vous plus ſenſible, s'ils s'étaient déchaînés ſur vous. Mais, non : vous avez, comme un autre, éprouvé des revers ; vous vous étayez d'un paradoxe pour donner carriere à ce facile & dangereux talent de railler, que vous ne poſſedez même pas dans un degré médiocre.

III.

III.

Les malheurs rapprochent & unissent les hommes.

IV.

Avec l'amour de la vertu, comment peut-on vivre avec les hommes ? On ne trouve chez eux que des défauts, des vices, & des crimes.

V.

Comment ! toujours les autres dans tout ce que nous faisons ! toujours rechercher les louanges, ou craindre le blâme ! Et que m'importe ce que les autres pensent, pourvû que je sois honnête homme, que je remplisse les devoirs de citoyen, de mari, de pere, de fils ?

VI.

Il y a si peu d'hommes qui pensent !

VII.

Liſe, quoique jeune, a de la décence dans le maintien; elle ſe conduit bien, elle eſt ſage, elle parle peu: mais, à propos, elle poſſede l'art ſi rare d'écouter. N'en ſouhaitez, n'en exigez pas davantage. Elle a aſſez d'eſprit; je pouſſe plus loin, elle en a beaucoup.

VIII.

La plus douce loi eſt celle qui, mettant le frein le plus terrible à l'iniquité, prévient ainſi le plus de crimes.

IX.

Le ſtyle de M. de Voltaire eſt le pinceau d'un Poëte-Orateur dans la main d'un Philoſophe.

X.

Le Fanatiſme qui a produit, & qui

peut produire encore de ſi grands maux, ne prendrait-il pas ſa ſource dans cette idée fauſſe & barbare : cet homme qui fait le bien, qui fuit le mal, qui remplit ſi bien les devoirs d'homme, de citoyen, de pere, d'ami, de frere, de mari, n'eſt pas Catholique : il eſt donc l'ennemi de Dieu ; il eſt donc le mien : il faut le regarder avec horreur, le perſécuter, en purger la terre ; je ferai une œuvre expiatoire !

XI.

Que dira-t-on, ſi je fais ceci ? Tel eſt le langage ordinaire. Ne devrait-on pas dire : Ceci eſt-il bien fait ? Mais il paraît qu'on craint plus le Public que ſa conſcience.

XII.

Ne voyez que des gens au-deſſus de vous, dit un pere à ſes enfans.

N'eſt-ce pas leur dire : ſoyez bas, rampans, diſſimulés, flatteurs ? Il vaudrait mieux, me ſemble, leur tenir un langage différent. Ne voyez dans tous les états indifféremment, devrait-on leur dire, que des gens eſtimables & vertueux, qui joignent à la pureté des mœurs, la droiture d'eſprit & la bonté de cœur.

HENRI IV.

QUAND on conſidere ce Prince, ſa grandeur, ſes exploits, ſa valeur, ſes lumieres, ſa douceur, ſa bonté, ſes talens pour le gouvernement, ſon affabilité, ſa clémence : quand on penſe qu'avec une poignée de monde il a conquis, à la pointe de ſon épée, un Royaume tel que la France : qu'il a eu à combattre à la

fois, la Ligue, l'Eſpagne & les foudres du Vatican, qui, dans les circonſtances, n'étaient point à mépriſer : qu'il a eu à ſurmonter mille obſtacles dont le moindre ſuffiſait pour faire échouer un grand homme : que dans tout le cours de ſon regne il ne s'eſt occupé que du bonheur de ſes Sujets : on eſt tenté de lui rendre les honneurs divins. Au moins eſt-il certain qu'*Auguſte*, *Titus*, & peut-être *Trajan*, les méritaient moins que lui. J'aime à me rappeller les principaux traits d'une ſi belle vie.

Tout jeune encore, il fit ſon apprentiſſage dans l'art de la guerre, ſous le fameux Amiral de Coligni. Ce fut à cette école qu'il apprit à ſuppléer au nombre, par l'avantage du terrein ; à faire ſubſiſter une armée dans un païs ruiné ; à modérer cette impétuoſité naturelle aux

Français, qui a eu ſouvent des ſuites ſi funeſtes; à n'engager une affaire qu'à propos; à ſçavoir l'éviter ſelon les circonſtances; à pouſſer la victoire, & à ſe ménager des reſſources dans le malheur; à maintenir la diſcipline en conſervant l'affection du ſoldat. Ce fut, en un mot, à cette école qu'il devint le premier Général de ſon ſiècle, ſi l'on en excepte peut-être le fameux Duc de Parme, qu'on peut ſeul lui comparer.

Suivons un Prince dont toutes les démarches intéreſſent; voyons-le à Courtras, à la tête d'une armée bien moins nombreuſe que celle de ſon ennemi, mais compoſée de vieux ſoldats aguerris, couverts de bleſſures & exercés par vingt ans de combats, accoutumés à braver la faim, la ſoif & l'in-

tempérie des climats. Tels étaient ces vieux légionnaires que Céſar menait combattre Pompée : Tels étaient encore ces braves Macédoniens, qui, ſous Alexandre, firent la conquête du Monde. Le Duc de Joyeuſe n'avait à leur oppoſer qu'une jeune Nobleſſe pleine, à la vérité, de ſentimens & de courage, mais préſomptueuſe & efféminée, ne prenant d'ordre que du caprice, & d'un courage aveugle qui lui faiſait affronter la mort ſans marcher à la victoire : auſſi arrivait-il ce qui naturellement devait arriver. Les légionnaires de Céſar l'emporterent ſur la Nobleſſe Romaine : la victoire fut complette : le Duc de Joyeuſe & ſon frere furent au nombre des morts. Après l'affaire de Courtras, nous le voyons ſe liguer avec ce même Henri III

qu'il venait d'humilier, & qui implorait ſon ſecours ; il en devint le plus ferme appui, après en avoir été la terreur. Son bras ſeul peut ſoutenir un Trône ébranlé par tant de ſecouſſes. Il mene le Roi devant les remparts de Paris ; il va lui ouvrir les portes de ſa capitale, lorſque l'accident funeſte qui enleve Henri III, change entierement la face des choſes. Il hérite par cette mort d'un Royaume puiſſant, à la vérité, mais déchiré par mille factions différentes qui ne s'accordaient qu'en ce qu'elles ne voulaient pas le reconnaître. Déteſté des Ligueurs, mal ſervi par les Royaliſtes, qui ne lui donnerent que ſix mois pour abjurer ſes erreurs, ſuſpect aux Huguenots mêmes, il n'y eut jamais de ſituation plus critique & plus embarraſſante que la ſienne. Com-

ment débrouiller ce cahos ? comment appaiſer les murmures, prévenir les complots, étouffer les conſpirations, concilier les eſprits, ménager les Catholiques, ſans révolter les Proteſtans ? La moindre fauſſe démarche lui faiſait perdre & les uns & les autres ; il marchait dans un ſentier étroit & gliſſant, environné de précipices ; il était obligé de ménager tout le monde. Combien de refus n'eſſuya-t-il pas du Sur-Intendant le plus prodigue & le plus diſſipateur des hommes. D'O.... faiſait la chere la plus délicate, tandis que le Roi manquait du néceſſaire. On ſervait à ſa table des tourtes de cinquante écus ; & le Roi portait un pourpoint percé aux coudes : ſa douceur, ſon habileté, ſa rare valeur, ce courage d'eſprit que rien n'étonne, & ſur-

tout l'abjuration du Calviniſme faite à propos, lui ramenerent les eſprits, lui gagnerent les cœurs & l'eleverent enfin ſur un thrône dont il était ſi digne. Il remporta, ſur le Duc de Mayenne, un avantage conſidérable à Arques, quoiqu'il n'eût gueres plus de trois mille hommes à oppoſer à dix-huit mille. Il le défit encore à Ivry. Repréſentons-nous-le à la tête d'une armée de neuf mille hommes contre plus de trente mille qu'en avait le Duc. Liſons ſur ſon viſage & dans ſes moindres mouvemens, les préſages d'une victoire certaine : rappellons-nous ces mots ſi dignes d'être cités & retenus. » Si vous perdez vos Enſeignes, ralliez-vous à mon panache blanc; vous le trouverez toujours au chemin de l'honneur & de la gloire ». Quels prodiges de

valeur ne fit-il pas dans cette fameuſe journée ? Il chargea pluſieurs fois à la tête de ſon eſcadron, & l'écuyer du Comte d'Egmont fut tué de ſa main. Lorſque l'affaire fut décidée, il courait de tous côtés criant aux ſoldats : épargnons le ſang Français, mes amis. Le Duc de Mayenne fut vaincu, malgré la ſupériorité du nombre, & cela ne pouvait gueres être autrement, ſi l'on fait attention que ce Duc était plus long-tems à table que Henri IV. au lit. L'activité eſt, ſans contredit, la premiere qualité du Général. L'expérience d'ailleurs a fait voir aſſez ſouvent, que la force d'une armée eſt moins dans le nombre que dans la capacité de celui qui la commande. Céſar fut toujours de beaucoup inférieur à l'ennemi. Les ſoldats de Pompée valaient bien les

siens; mais Pompée ne valait pas César.

Après l'extinction de la Ligue & la paix de Vervins, Henri IV. ne s'occupa que du bonheur de ses Sujets. Les impôts furent diminués; l'ordre fut rétabli dans les Finances, par les soins & les lumieres de Sully, grand homme d'Etat, grand homme de guerre, d'une vertu rigide, qui sacrifiait tout au devoir & à la gloire du Prince.

Quelques années de paix avaient élevé le Royaume à ce haut point de grandeur & de gloire, qui le mit de tout tems au-dessus de tous les Etats de l'Europe. Henri IV. voyait la Couronne fixée dans sa Maison, par la naissance de deux Princes qu'il avait eus de Marie de Médicis. Vingt millions étaient déposés dans les caves de la Bastille.

Une armée de cinquante mille hommes était rassemblée sur les frontieres de l'Allemagne ; il allait partir pour en prendre le commandement. Le jour même était déja fixé ; on ignorait ses desseins : mais tout le monde sçavait les justes sujets de plaintes qu'il avait contre la Maison d'Autriche : elle lui retenait le Royaume de Navarre. Que n'avait-elle point fait pour lui ravir le thrône sur lequel sa naissance & ses vertus lui donnaient de si justes prétentions ? La formidable puissance de cette Maison, la vaste étendue de ses Etats, les richesses immenses qu'elle tirait du nouveau Monde, allarmaient l'Europe. Tous les yeux se tournaient sur Henri : on le regardait comme le seul Prince en état d'abattre ce colosse ; & on ne doutait point que ses grands préparatifs

ne fuſſent deſtinés à cet objet. Devait-on s'attendre à l'évenement malheureux qui empêcha l'éxécution d'un projet ſi juſte & ſi bien concerté ? Pouvait-on prévoir que le meilleur des Rois, le pere de ſes peuples, ſerait aſſaſſiné dans ſa capitale, au milieu de ſes Courtiſans, par un de ſes Sujets ? O ciel ! ſoumettons-nous à la rigueur de tes jugemens, ſans vouloir les approfondir. Eſt-ce Céſar, eſt-ce Henri IV. qui périſſent par la main de ceux que leurs bienfaits devraient avoir déſarmés ; tandis que Sylla, Philippe II. Cromwel meurent tranquilles dans leur lit ? La vertu doit-elle avoir le ſort du crime ?

Je trouve bien de la reſſemblance entre Henri IV. & Céſar. L'un & l'autre ne ſongerent qu'au bonheur

de leurs Sujets; la clémence, la douceur, l'humanité, la valeur, l'oubli des injures furent leurs principales vertus. Tous deux parvinrent par la force des armes, à la ſuprême domination, avec cette différence que Henri IV. ſe mettait en poſſeſſion de ſon bien, & que Céſar uſurpait celui d'autrui. Tous deux ſobres, tous deux vigilans, tous deux actifs, tous deux ſçavans dans l'art de regner, tous deux ſçavans dans l'art de combattre. Le Romain fit peut-être de plus grandes choſes; mais le Français en fit de plus belles. Nés l'un & l'autre avec un tempérament qui les portait à l'amour, Céſar fit toujours ceder ce penchant à ſa paſſion dominante, l'ambition: Henri IV. en fut ſouvent l'eſclave. L'un fit de l'amour un amuſement qui rempliſſait les in-

tervalles que lui donnaient ſes grandes affaires ; l'autre en fit trop ſouvent ſon unique occupation. C'eſt peut-être la ſeule tache qu'on puiſſe reprocher à ſa mémoire. Céſar donnait, à pleines mains, l'argent qu'il ramaſſait par toutes ſortes d'extorſions : Henri IV. œconomiſait ſur ſes revenus, afin de ne point vexer ſes peuples, dans le cas d'une dépenſe extraordinaire. Tous deux crurent ne pouvoir vivre tranquilles, qu'en négligeant les précautions que prennent les Tyrans, pour la ſûreté de leurs jours. L'un diſait que la mort la plus prompte & la moins prévûe eſt la plus déſirable ; l'autre qu'il vaut mieux mourir une fois, que de vivre dans des tranſes continuelles : perſuadés d'ailleurs de cette vérité, que toutes les précautions du monde ne peuvent re-

tarder l'inſtant où nous devons périr. Céſar ſacrifia tout au deſir de s'aggrandir ; on regrette que tant de talens, tant de vertus, tant de grandes qualités n'aient ſervi qu'à la deſtruction de ſon pays : Henri IV n'enviſagea jamais que la gloire & le bonheur de la France : ce fut le ſeul mobile de tant de belles actions, qui le mettent à côté de Titus & de Trajan ; &, par là, il me parait bien au-deſſus de Céſar. Si celui-ci prit plus de villes, gagna plus de batailles, eut, à un plus haut degré, les vertus militaires ; celui-là acquit plus de vraie gloire, en rendant ſes peuples heureux, après les avoir délivrés des Tyrans qui les opprimaient. Il joignit à tous les talens de l'homme de guerre, les vertus civiles & morales qui manquaient à Céſar. Ils

furent tous deux ambitieux ; mais l'ambition de Céſar fut un crime, & celle de Henri IV. une vertu. En un mot, l'un, malgré ſes grandes qualités, fut le fléau de l'Humanité, & l'autre en fut le pere. Ils périrent tous deux du même genre de mort & dans les mêmes circonſtances. L'un allait faire la guerre aux Parthes, l'autre aux Autrichiens. On ne peut voir, ſans verſer des larmes, à quel excès d'aveuglement & de rage l'amour de la liberté d'un côté, le fanatiſme de l'autre, pouſſerent des monſtres dont on ne prononce le nom qu'avec horreur. Pour achever le parallele, je dirai que Céſar fut le plus grand des hommes, & Henri IV. le meilleur des Rois : l'un eut plus de talens, & l'autre eut plus de vertus.

CROMWEL.

CROMWEL naquit en 1603 : à peine était-il Gentilhomme. Il fit ſes études avec un ſuccès extraordinaire : &, comme ſon patrimoine était très-modique, & qu'il ſe promettait tout de ſes talens & de ſon mérite dans l'état Eccléſiaſtique, il tourna toutes ſes vûes de ce côté-là. A ſon retour de France, il s'attacha à Jean de Williams, Evêque de Lincoln, ſoi-diſant ſon parent. Cet Evêque, qui trouvait la femme de Cromwel à ſon goût, l'engagea à paſſer en Hollande. Cromwel, qui ne négligeait rien de tout ce qui pouvait ſervir à ſon avancement, fit deux campagnes ſous le fameux Prince d'Orange Frédéric-Henri ; il

s'y distingua beaucoup. De retour en Angleterre, il ne pensa qu'à se jetter du côté où la fortune le pousserait. Tout était alors en feu par la faiblesse & le mauvais gouvernement de Charles I. Cromwel aspirait à un Evêché ; il y a toute apparence qu'il l'aurait obtenu : mais la Providence qui avait ses vûes, qu'il ne nous est pas permis d'approfondir, suscita l'Archevêque de Cantorbery, jaloux du crédit de l'Evêque de Lincoln, qui venait d'être promû à l'Archevêché d'Yorck, pour le traverser. Cromwel fut chassé de la Cour ; il se jetta dans le parti du Parlement, qui lui donna un régiment. Ce fut-là le commencement de sa fortune, le premier degré par où il monta à ce haut point d'élévation qui fait encore aujourd'hui l'étonnement, l'horreur & l'admira-

sion de tout le monde. Sa rare valeur le rendit bientôt considérable dans le parti ; il écarta tour à tour le Comte d'Essex, Manchester & Fairfax, que le Parlement avait nommés pour commander son armée. Il s'éleva sur leurs ruines ; & enfin, après avoir constamment réussi dans toutes ses entreprises, après avoir forcé les Ecossais à lui livrer Charles I. qui fut vendu deux millions, il osa former le projet le plus détestable qui soit jamais entré dans la tête d'un homme ; les annales du Monde ne nous offrent rien de pareil. Il osa faire le procès à son Roi, Prince à qui on ne pouvait reprocher que trop de bonté. Cent cinquante scélérats, dirigés & conduits par un homme encore plus scélérat qu'eux, condamnerent l'infortuné Monarque à périr de la main

d'un bourreau. Forfait à jamais horrible ! qui fut exécuté le 30 Janvier de l'année 1649.

Après la mort du Roi, Cromwel regna deſpotiquement ſous le nom de Protecteur de la nouvelle République. Il fut craint, reſpecté & admiré de toute l'Europe ; ce fut à qui embraſſerait ſon alliance. Il aſſura la domination des mers à ſa nation ; il rétablit le calme dans les trois Royaumes ; il fit, avec ſuccès, la guerre aux Hollandais. La Maiſon de Stuart fugitive, proſcrite, ne pouvait trouver d'aſyle nulle part. Ligué avec la France, Cromwel arracha Dunkerque aux Eſpagnols : l'on aſſure qu'il avait formé le projet de paſſer les mers avec quarante mille hommes & cinquante vaiſſeaux de ligne, dans le deſſein de pouſſer ſes conquêtes le plus loin qu'il pour-

rait. C'eſt ce que je ne crois pas. Mais, ce qui me paraît très-probable, c'eſt un Traité offenſif qu'il avait propoſé à l'Eſpagne pour enlever Calais à la France. Il n'eut pas le tems de mettre ce Traité en exécution; la mort l'enleva après une maladie de huit jours, le 3 Septembre 1658.

Fin de la premiere Partie.

AMUSEMENS PHILOSOPHIQUES;

Par M. DE MONTAGNAC, ci-devant Capitaine au Régiment de Breſſe.

Omnis ætatis homines hæc Schola admittit.
SÉNEQUE.

TOME SECOND.

A PARIS,
Chez LESCLAPART le Jeune, Libraire, Quai de Gêvres.

M. DCC. LXIV.

AMUSEMENS
PHILOSOPHIQUES.

ESQUISSE RAISONNÉE
DU REGNE DE LOUIS XIII.

UN Prince valétudinaire livré à ſes favoris, gouverné par un Miniſtre impérieux, dont il n'oſe ſecouer le joug tyrannique ; voilà le tableau que nous offre le regne de Louis XIII. La ſcène s'ouvre par les intrigues, les menées, les cabales des Princes & des Grands. Chacun d'eux prétend avoir part au gouvernement. Un Roi enfant,

une Reine régente qui veut regner, mais qui ne poſſede que les faibleſſes de ſon ſexe. Quelles circonſtances pour des ambitieux ! Concini Italien, connu depuis ſous le nom du Maréchal d'Ancre, eſprit ſouple, adroit & ruſé, ſème parmi les Princes & les Grands, la diviſion ; les met ſouvent aux priſes ; s'appuye tantôt des uns, tantôt des autres, en les flattant tour à tour de l'eſpoir de gouverner. Il finit enfin par ſe rendre maître abſolu des affaires. De-là les mécontentemens, les plaintes, les murmures, la révolte ; on prend les armes, on leve des armées, tout le Royaume eſt en feu. Le Prince de Condé, petit fils d'un grand homme, pere d'un plus grand homme encore ; le Comte de Soiſſons, le Prince de Conti, les Guiſes, le

Duc de Mayenne, le Duc d'Epernon, qui ſe ſouvenaient de ces tems malheureux où l'eſprit de faction & d'indépendance faiſait tout mouvoir; où l'ambition ſe prévalait du fanatiſme pour braver l'autorité royale; où l'on commettait impunément les crimes les plus énormes; où l'on foulait aux pieds toutes les loix de la nature & de l'humanité; où la malheureuſe France était inondée du ſang de ſes peuples; tous ces Grands, dis-je, qui s'en rappellaient, & qui avaient ſucé avec le lait le mépris des loix & du Souverain, arborent l'étendart de la rébellion. Le Duc de Mayenne, renfermé dans Soiſſons, repouſſa vigoureuſement les efforts de l'armée royale commandée par le Comte d'Auvergne.

Cependant le Roi, parvenu à ſa

ſeizieme année, commençait à ſe dégoûter du Maréchal d'Ancre : il ne l'avait jamais aimé, & tout ce que le jeune Luynes, pour qui il avait déja cette affection vive qui ſe ſoutint juſqu'à la mort de ce favori, lui diſait contre le Maréchal, le perdit entierement dans ſon eſprit. Il ſe détermina à le faire arrêter ; ce fut dans le moment qu'il entrait au Louvre, que le Marquis de Vitry lui demanda ſon épée. Sur le mouvement que fit le Maréchal, on lui tira trois coups de piſtolets qui l'étendirent ſans vie. Sa femme à qui on ne put trouver d'autre crime, que beaucoup de manége & d'habileté, fut condamnée à mort pour ſortilége. Quel jugement ! qu'il ſuppoſe de l'aveuglement dans les Juges ! Interrogée de quel charme elle s'était

ſervie pour enſorceler la Reine, elle répondit avec autant de force que de fermeté : Mon ſortilége a été le pouvoir que les ames fortes doivent avoir ſur les eſprits faibles. Cette réponſe ne la ſauva pas.

La mort de Concini ramena le calme dans le Royaume. Tous les Seigneurs qui avaient quitté la Cour y revinrent ; on n'y parla plus que de plaiſirs. La Reine mere, Marie de Médicis, pénetrée de douleur, fut détenue priſonniere ; &, après quelques tentatives inutiles pour ſe rendre maitreſſe du Gouvernement, elle prit le parti de ſe retirer à Moulins : Luynes reſta ſeul maître. La Reine fut arrêtée à Blois ; on lui donna le château pour priſon. Après quelques années d'exil, le célebre Richelieu, alors Evêque de Luçon,

la fit revenir à la Cour : elle obtint pour lui le chapeau de Cardinal & une place de Conſeiller d'Etat. Après la mort du Connétable de Luynes, arrivée en 1621, peu de tems après la levée du ſiége de Montauban, le Cardinal de Richelieu devint tout-puiſſant ſur l'eſprit du Roi. Ce fut alors qu'il donna l'eſſor à ce génie ſublime qui a immortaliſé ſon miniſtere. Il ſe propoſa trois objets, qu'il ne perdit jamais de vûe, & dont il vint à bout, malgré les obſtacles innombrables qu'il eut à ſurmonter. Le Calviniſme, tant de fois abattu, & tant de fois relevé, était redevenu formidable, malgré les furieux coups qu'on lui avait portés. Les Grands bravaient l'autorité royale : ils s'érigeaient en Tyrans dans leurs Gouvernemens ; & le Commandant d'une bicoque oſait, dans plus d'une

occaſion, tenir tête au Roi. La Maiſon d'Autriche poſſédait les Pays-Bas, le Milanès, Naples & Sicile; l'Eſpagne, le Portugal, tous les tréſors de l'Amérique, la Bohême, la Hongrie, l'Allemagne même étaient, ſi l'on peut le dire, devenus ſon patrimoine.

Richelieu commença par attaquer le Calviniſme, & abaiſſer les Grands. La priſe de la Rochelle, arrivée en 1628, après un ſiége des plus longs & des plus opiniâtres, porta au Calviniſme un coup dont il ne put jamais ſe relever. La mort du Maréchal de Marillac, du Duc de Montmorency & de pluſieurs autres perſonnes de marque, tint les Grands dans la crainte & dans le reſpect. Afin de s'en mieux aſſurer, le Cardinal les obligea à faire leur réſidence à la Cour, où les yeux

du Souverain étaient à portée d'éclairer leurs démarches.

Tranquille au-dedans, Richelieu ne ſongea qu'à aggrandir les Etats de ſon maître, & à affaiblir la puiſſance de la Maiſon d'Autriche. Il attira, du fond du Nord, le fameux Guſtave Adolphe, le héros de ſon ſiècle, qui ébranla, juſques dans ſes fondemens, le trône impérial, & qui l'aurait ſans doute renverſé, s'il n'avait trouvé la mort à Lutzen, dans le ſein de la Victoire. D'un autre côté, Richelieu enleva le Rouſſillon à l'Eſpagne, fit révolter le Portugal & la Catalogne: il réduiſit, en un mot, la Maiſon d'Autriche au point de n'être plus redoutable à la France. Louis XIII. qui ne l'aimait point, qui le craignait, & qui ne pouvait ſe paſſer de lui, penſa lui ôter pluſieurs fois l'adminiſtra-

tion des affaires. Sa fortune lui fit des jaloux ; ſon humeur impérieuſe & vindicative, des ennemis : il y eut pluſieurs complots formés contre ſa perſonne ; mais ſon habileté & ſon bonheur les diſſiperent tous.

Cinqmars, grand Ecuyer de France, pour qui le Roi avait de l'inclination, ſçut ſi bien prévenir le Monarque contre le Cardinal, que tout le monde crut le Miniſtre perdu. Mais dans le tems qu'il n'attendait plus que l'ordre de ſon exil, on lui apporte une copie du Traité que Cinqmars avait fait avec la Cour d'Eſpagne. Tranſporté de joie à cette nouvelle, il vole auprès du Roi. Cinqmars & le Préſident de Thou, ſon ami, ſont arrêtés & conduits à Lyon pour y perdre la tête ; le Miniſtre devient plus puiſſant que jamais. Plus Roi que les Princes

les plus deſpotiques, tout tremble, tout fléchit devant lui. Monſieur, frere unique du Roi, qui avait été à la tête de toutes les cabales, lui écrit dans les termes les plus ſoumis. Quelle faibleſſe ! Le Cardinal ne ſurvécut pas long-tems à ſon dernier triomphe : il mourut ſix mois après, laiſſant, à ſa mort, la réputation du plus éclairé des Miniſtres, du plus ambitieux des hommes, & d'un habile Politique, à qui rien ne coûtait pour parvenir à ſes fins. Son ame ne reſpirait que la fierté & la vengeance. Je lui trouve beaucoup de traits du ſanguinaire Sylla. Même cruauté ; même fureur de ſe venger à quelque prix que ce fût : on pourrait pouſſer le parallele plus loin.

Avec quelle indignité ne traita-t-il pas ſa bienfaictrice Marie de Mé-

dicis ? Peut-on, ſans frémir, voir la veuve de Henri IV. mere du Roi de France, de la Reine d'Angleterre, de la Reine d'Eſpagne, de la Ducheſſe de Savoye, traîner une vie languiſſante à Cologne dans le ſein de l'indigence, & mourir ſans ſecours dans la derniere pauvreté ? Quel excès d'ingratitude dans le Cardinal ! Louis XIII. ſuivit de bien près ſon Miniſtre. Sa femme, Anne d'Autriche, fut déclarée Régente du Royaume pendant la minorité de ſon fils, âgé d'environ cinq ans.

AFFAIRE DE SAINT-CAST.

LES pertes que les Anglais avaient faites depuis que la guerre s'était allumée entre les deux Couronnes, à l'occaſion des limites de l'Amé-

rique, ne les avaient point rebutés ; ils réſolurent de faire les plus grands efforts contre la France pendant la campagne de 1758. Tandis que vingt mille hommes, qui avaient débarqué dans l'iſle Royale, faiſaient le ſiége de Louiſbourg, une flotte, aux ordres de l'Amiral Anſon, montée par treize mille hommes de leurs meilleures troupes, courait nos côtes. Leur deſſein était ſur Saint-Malo ; ils y débarquerent au commencement de Juin. M. de Marlboroug, qui commandait l'armée de terre, était d'avis qu'on eſcaladât la place. C'était, ſans doute, ce qu'il y avait de mieux à faire. On temporiſa ; &, au bout de huit jours, on ſe rembarqua, après avoir, pour tout exploit, brûlé les bâtimens qui ſe trouverent dans le port.

Ils ſortirent de nouveau au mois

de Juillet ; & Cherbourg, place ouverte, ne put leur réſiſter : ils brûlerent tous les vaiſſeaux qui s'y trouverent, & ſe retirerent ſans avoir eſſuyé un coup de fuſil.

Enhardis par la réuſſite de ces deux expéditions, ils crurent pouvoir en faire une troiſieme dont ils ſe promettaient le ſuccès le plus brillant. Les eſpérances des hommes ſont ſouvent trompées. Ils venaient de débarquer à Dinant, à une lieue de Saint-Malo, lorſque les troupes, qui étaient cantonnées dans la Province, ſe mirent en mouvement : leur diligence fut ſi grande, qu'elles ſe trouverent, le quatrieme jour, en préſence de l'ennemi, ayant fait, dans ce court intervalle, près de cinquante lieues. C'eſt une des plus belles marches qui ſe ſoit jamais faite : le ſuccès en fut principa-

lement dû aux ſoins & à l'activité de M. le Comte de Carcado, alors Brigadier des armées du Roi, & Colonel du Régiment de Breſſe. Le Général Beig, ſurpris, fit avancer la flotte à Saint-Briac. Le gros de ſon armée était campé avantageuſement au-deſſous de Matignon; la droite appuyée à ce village, & la gauche à des bois. M. le Duc d'Aiguillon, jugeant qu'il était impoſſible d'attaquer les ennemis dans cette poſition, prit le parti de les tourner par leur gauche. Nous marchâmes à Saint-Potant; la colonne aux ordres de M. d'Aubigny nous joignit vers le milieu de la nuit; ce renfort nous donna de l'aſſurance. Nous nous mîmes en mouvement le 11 Septembre, à la pointe du jour, ſur la nouvelle que les Anglais avaient évacué Matignon, pour aller ſe rem-

barquer à Saint-Caſt : il était près de dix heures, quand nous arrivâmes à ce dernier village ; la moitié de l'armée Anglaiſe était encore ſur la greve. Quel moment ! Nous ne pûmes pas en profiter ; notre armée avait marché ſur trois colonnes. La premiere, aux ordres de M. de Broc, était compoſée de ſix Compagnies de Grenadiers, de cinq cents Fantaſſins & de cent Dragons. Il y eût certainement eu de l'imprudence à attaquer, avec ſi peu de monde, cinq mille hommes retranchés. Quand les deux autres colonnes furent arrivées, on diſpoſa tout pour l'attaque. Mais il s'était écoulé plus d'une heure ; on ſçait que tous les inſtans ſont précieux à la guerre. Pendant ce court eſpace de tems, les Anglais avaient rembarqué trois mille hom-

mes, ſous la protection du feu de leurs vaiſſeaux, qui ne diſcontinua point depuis le moment où la tête de nos troupes commença à paraître.

La colonne de M. d'Aubigny, qu'on avait portée à la gauche, & qui était compoſée des Régimens de Boulonnais & de Brie, des Bataillons de Milice de Fontenay-le-Comte & de Marmande, engagea l'affaire. Il fallait, pour aller à l'ennemi, qu'elle défilât dans un chemin très-étroit, dont la gorge était maſquée par une colonne Anglaiſe. Elle eſſuya un feu ſi vif, que, ne pouvant le ſoutenir, elle fut obligée de reculer en déſordre. Meſſieurs le Chevalier de Polignac & de Cuſei, le premier Colonel du Régiment de Brie, le ſecond Enſeigne des Mouſquetaires, y furent bleſſés à mort. M. le Chevalier de la Tour-d'Au-

vergne reçut un coup de feu à la jambe.

M. le Marquis de Broc, avec les deux Compagnies de Grenadiers des Régimens de Breſſe & de Quercy, & quatre piquets, était poſté au centre ſur une hauteur qui dominait la greve. Voyant que notre gauche était vivement pouſſée, il marcha, l'épée à la main, à une eſpece de retranchement élevé, pour empêcher la deſcente, & dont le Général Anglais avait ſçu tirer parti. Dans le même tems, M. le Comte de Carcado, qui était à la tête du Régiment de Royal-Vaiſſeau, fit un mouvement ſi habile, que l'ennemi craignit d'être accablé : ce fut ce qui décida. Les Anglais, qui bordaient le retranchement, attaqués avec furie, après un moment de réſiſtance, prirent la fuite. Notre gauche,

animée par ce ſuccès, pouſſa, à ſon tour, les ennemis ; la déroute fut bientôt générale : acculés dans des rochers ſans iſſue, on prit tout ce qui put échapper à la fureur du ſoldat.

Mêlons quelques réflexions au fait. Les Anglais, engagés dans un pays ennemi, où tout conſpirait contr'eux ; où la difficulté de ſubſiſter augmentait à tout moment, n'eurent rien de plus preſſé que de faire leur retraite. Mais, n'avaient-ils pas un autre parti à prendre ? Quatre mille hommes, qui formaient à peu près la moitié de notre armée, arriverent le 10 à quatre heures du ſoir, en préſence de l'ennemi ; ils étaient excédés par la marche forcée qu'ils venaient de faire. Si les Anglais, forts de plus de dix mille hommes, les euſſent

attaqués dans l'instant, est-il vraisemblable qu'ils eussent pu leur résister? M. le Duc d'Aiguillon, par la défaite de cette partie de son armée, n'était plus assez fort pour tenir la campagne; la province entiere courait risque d'être mise à contribution. J'observe que nos deux corps d'armée étaient séparés par une distance de quelques lieues, & qu'ils ne se réunirent qu'à minuit. César, le grand Gustave, M. de Turenne, n'eussent pas fait la faute que commit le Général Anglais. Quelle différence de cette conduite à celle que tint M. de Turenne dans la fameuse campagne de 1674! Avec quelle rapidité il marcha aux Allemands! comme il enleva successivement leurs quartiers! Un corps n'était instruit de la défaite de l'autre, que par l'approche de

l'ennemi victorieux, qui venait l'accabler. Mais, pour me ſervir de l'expreſſion d'un de nos meilleurs Ecrivains *, *un grand Général eſt un ouvrage lent & pénible de la Nature.* Voyons actuellement ſi dans cette retraite, faite avec tant de précipitation, toutes les regles de l'art ne furent pas violées, toutes les précautions que la prudence humaine exige, dans de pareilles circonſtances, oubliées.

Il faut d'abord ſe repréſenter un terrein entrecoupé de monticules, de foſſes, de hayes, de bois & de vignes; par conſéquent, ſuſceptible d'une infinité de chicannes. Quelques petits poſtes de vingt ou trente hommes chacun, placés de diſtance

* M. Thomas, dans l'*Eloge du Maréchal de Saxe.*

en diſtance, euſſent ſuffi pour nous arrêter pluſieurs heures; deux cents hommes, jettés dans le village de Saint-Caſt, euſſent pu aiſément le défendre juſqu'à la nuit: cette défenſe eût donné le tems à l'armée de ſe rembarquer ſans perte. Mais le peuple Anglais a une façon de faire la guerre qui n'eſt qu'à lui. Jamais le moindre poſte avancé; jamais un parti en campagne; à peine une garde de camp. La choſe eſt ſi vraie, que M. le Chevalier de la Motte, alors Capitaine au Régiment de Breſſe, la veille & le jour de l'affaire, fut toujours à une portée de piſtolet de leur camp. Il obſerva toutes leurs manœuvres; il éclaira tous leurs mouvemens; ſans être le moins du monde inquiété: ce fut lui qui, le premier, donna avis de leur départ. Si on avait pu

ſe mettre en marche dans le moment; ſi on n'avait pas perdu, dans le village de Matignon, un tems extrêmement précieux, on ſe ſerait rendu maître de la moitié de l'armée Anglaiſe. Nous arrivâmes à Saint-Caſt ſans avoir eſſuyé un coup de fuſil, & nous le trouvâmes abandonné.

Je ſçais que l'on a dit que dans la nuit qui précéda l'affaire, nous pouvions venir nous camper entre Matignon & Saint-Caſt, & couper, par là, la retraite à l'armée Anglaiſe; que nous ne fîmes pas une aſſez grande diligence; que le tems du départ de nos colonnes ne fut pas proportionné à leur diſtance de l'ennemi, de façon qu'elles puſſent arriver à tems & enſemble ſur le champ de bataille. Mais, doit-on faire attention à tout ce que l'on dit? Si nos Généraux

n'ont pas fait tout ce que je dis-là ; ils ont eu leurs raiſons, qu'il ne m'appartient pas de pénétrer : ſouvent ce qui paraît le plus pratiquable aux yeux du Vulgaire, eſt réellement impoſſible dans l'exécution ; & c'eſt ce qui n'échappe pas à des yeux clair-voyans. Rétréci dans le détail, il eſt bien difficile qu'un ſubalterne puiſſe ſaiſir l'enſemble des choſes : toujours prompt à condamner ſur l'apparence, parce qu'il ſe donne rarement la peine de pénétrer les motifs, & d'approfondir la conduite. Qu'on ſe rappelle la célebre campagne de Fabius contre Annibal : ne ſe plaignait-on pas de ſa façon d'agir lente & circonſpecte ? Que de murmures à Rome & à l'armée, contre un Général aſſez habile, pour

avoir vû & adopté le ſeul moyen de faire la guerre avec ſuccès ! Si Pompée avait eu autant de force d'eſprit que d'habileté ; s'il avait pû mépriſer les clameurs des ignorans, peut-être que Céſar ne ſe fût jamais rendu maître de Rome. Mais en voilà aſſez.

Non omnibus loquor.

Séneque.

LETTRE.

LETTRE.

VOICI ce que m'écrivait, il y a quelque tems, un de mes amis.

» LE parti de la retraite eſt le ſeul » qui me convienne. J'ai mille dé- » fauts, & je ne puis en ſupporter » aux autres : perſonne n'a plus » beſoin d'indulgence ; & perſonne » ne juge plus ſéverement. Je ne » parle, je n'agis que d'après la rai- » ſon, bien ou mal entendue. Tous » ceux qui ne ſont pas de mon avis » déraiſonnent, & je le leur fais » ſentir. J'aime le jeu, & la perte » m'affecte ; l'on s'en apperçoit ; & » les mauvais joueurs me ſont in- » ſupportables. Je prodigue le mé- » pris à tout ce qui me paraît mépri-

» ſable ; & la haine du vice entraîne
» néceſſairement chez moi celle de
» celui qui s'y livre. Eſt-ce le moyen
» de ſe faire aimer ? Non : quand on
» ne peut pas ſe prêter aux faibleſſes
» de l'Humanité ; quand un amour
» outré de la vertu groſſit les dé-
» fauts, exagere les torts, multiplie
» les vices, étend le mépris juſqu'aux
» vicieux, il faut mettre de la mo-
» dération dans un ſentiment d'ail-
» leurs ſi louable, ou renoncer au
» monde. C'eſt auſſi ce que je vais
» faire.

Quiconque fait le bien, ſe rend ſemblable aux Dieux.

» Si l'on réfléchiſſait bien ſur les
» avantages réels de la vertu, pour-
» rait-on ne pas l'aimer, ne pas la
» pratiquer ? La ſanté du corps, la

» paix du cœur, le repos de l'eſprit,
» la tranquillité de l'ame, la conſi-
» dération générale, l'eſtime univer-
» ſelle : tels ſont les fruits de la
» continence, de la ſobriété, du
» déſintéreſſement, de la probité,
» de l'humanité, de la douceur, de
» la modération.

» Le triomphe de la raiſon eſt de
» vivre avec les gens qui n'en ont
» point. Socrate ne me paraît jamais
» ſi admirable, que lorſqu'il n'op-
» poſe que la douceur & le ſang-
» froid à la mauvaiſe humeur & aux
» injures de ſa femme Xantippe.

» Le plus grand ſecret pour le bon-
» heur, c'eſt d'être bien avec ſoi.
» Une récompenſe infaillible pour la
» vertu, c'eſt la ſatisfaction inté-

» rieure ; chaque devoir rempli
» en eſt payé dans le moment.

Comptons toujours pour rien les choſes qui nous manquent.

VERS

Préſentés à Madame la Comteſſe DE C***. *le jour de ſa Fête.*

J'ARRIVE ici fort à propos,
Pour bégayer, en peu de mots,
Ce vif & ſincere hommage
Qui ne peut être dû
Qu'à la ſeule vertu.
Eſt-ce pour ſuivre l'uſage
Que je vous offre ces fleurs?
Non : c'eſt pour dire, après tous les cœurs,
Que la vertu ſeule eſt aimable,
Que ſon empire ſeul eſt durable,
Et qu'elle me fait chérir le choix,
Qui me fixe ſous vos loix.

VERS

*A Mademoiſelle de B***.*

EH ! quoi ! toujours le cœur me rendra malheureux !
Iris, je vous adore, & je n'oſe le dire :
Il faut bien, malgré moi, faire taire mes feux.
Aimer ſans nul eſpoir, quel horrible martyre !
L'honneur, malgré l'amour, me défend de parler :
L'amour, malgré l'honneur, me force à vous aimer.
Si je garde le ſilence,
Croyez que je le dois
Par devoir, par reconnaiſſance.
Qu'il ſerait pourtant doux de vivre ſous vos loix !
Où chercher le repos ? irai-je au bout du Monde ?
J'y porterais l'image de vos traits,
J'y ſécherais dans ma douleur profonde,
De ne pouvoir poſſéder vos attraits.
Dans quels bras oublier Iſmene ?
Dans les bras même de Vénus,
Conſumé de regrets, de deſirs ſuperflus,
En cherchant le plaiſir, je trouverais la peine.

A MONSEIGNEUR
De L. R. A. Archevêque Duc de Rheims, Grand Aumônier & premier Pair de France.

La Scène eſt au Temple des Vertus, dans l'Iſle de la Bienfaiſance.

SCÈNE I.

LA DOUCEUR, LA MODESTIE.

LA DOUCEUR.

Vos yeux ſont mouillés de larmes:
Auriez-vous quelque chagrin?
Verſez-le dans mon ſein,
Et calmez mes allarmes.

LA MODESTIE.

Les malheureux Mortels
N'encenſent plus ſur leurs autels
Que le Crime & l'Injuſtice.
L'innocent eſt opprimé;
Il ſuffit d'être riche

Pour être conſideré.
En levant ſa tête altiere,
Le Vice foule dans la pouſſiere
La timide Vertu.
Et ce ſiecle corrompu,
Ce ſiecle que j'abhorre,
Ne paſſe-t-il pas encore
Pour le ſiecle de la raiſon?

LA DOUCEUR.

Comme vous maltraitée,
Avec la Religion,
Dans ce chaſte réduit
Je gémis, opprimée.
Mais le tems vole & s'enfuit;
Nous verrons bientôt renaître
Du ſiecle d'or les beaux jours;
Notre Prélat va paraître,
Il vient à notre ſecours.

LA MODESTIE.

Le connaiſſez-vous, ma fille?

LA DOUCEUR.

Chez lui j'eus toujours un aſyle,
Il me comble de ſes bienfaits.

LA MODESTIE.

Qu'il ne nous quitte donc jamais.

LA DOUCEUR.

Il va diſſiper les nuages
Qu'apporta dans ces climats
Le ſouffle impur des orages
Que l'Enfer forma ſous nos pas.

SCENE II.

LA DOUCEUR, LA MODESTIE, LA CHARITÉ.

LA CHARITÉ.

JE ſuis encor toute ſaiſie.

LA DOUCEUR.

Qu'avez-vous donc, ma chere amie?

LA CHARITÉ.

A peine le croirez-vous:
Une femme & ſon époux,
Depuis pluſieurs années,
Contens de leurs deſtinées,
Cultivaient la vertu;

Par un coup inattendu,
Tombés dans l'indigence,
Ils ont perdu toute eſpérance
De ſoutenir les reſtes languiſſans
De leur déplorable vie.
Ils ne jettent point de cris perçans;
Ils mépriſent l'infamie
Attachée à la pauvreté.
Mais mon cœur s'eſt ſerré,
En voyant leur ſouffrance,
Et tant de gens dans l'abondance.
Peignez-vous un appartement
Sans meubles, ſans lumiere,
Un homme ſans couleur, ſans voix, ſans mouvement,
Étendu ſur la paille auprès de la pouſſiere;
Sa femme à ſes côtés qui, d'un bras chancelant,
Lui ſoutient la tête,
Et qui de l'autre apprête
Pour leur petit enfant
Un peu de nourriture.
Abandonnés de toute la Nature,
Ces infortunés n'attendent que la mort.
J'ai fait ce que j'ai pu pour adoucir leur ſort:
J'ai agi, j'ai parlé;

Tous les cœurs ſont inéxorables,
On ne m'a point écouté.
Eſt-il de gens charitables ?

LA DOUCEUR.

Ma ſœur, raſſurez-vous ;
Cette femme & ſon époux
Vont être ſoulagés ; notre Prélat arrive ;
De pareilles horreurs
Ne feront plus couler nos pleurs.

LA CHARITÉ.

Ah ! Dieux, il faut qu'il me ſuive ;
Je le connais ; il eſt ſi bienfaiſant !
Il ſuſpendra dans le moment
De ces époux la miſere ;
Il va leur ſervir de pere.

SCÈNE III.

LA DOUCEUR, LA MODESTIE, LA CHARITÉ, LA PIÉTÉ, CHŒUR DES VERTUS.

LA PIÉTÉ.

LE soleil éclaire ce climat;
Ah! mes Sœurs, l'heureuse nouvelle!
Vous voyez, avec moi, notre Auguste Prélat.
L'Irréligion cruelle,
Chargée de nouveaux fers,
Va rentrer dans les enfers.

(*Ici le Chœur répete :*)

Ah! mes Sœurs, l'heureuse nouvelle!
Vous voyez, avec moi, &c.

LA DOUCEUR.

O Dieu! tu releves nos courages,
Le regne du Vice est passé;
Nous n'aurons donc plus d'orages:
Ce climat sera gouverné
Par ce génie sublime

Dont le regard imprime
L'horreur du vice & l'amour des vertus.

LA MODESTIE.

Nous verrons à nos pieds les vices abattus.
Dieu ! conſerve long-tems ta plus parfaite image :
Qu'il regne pour notre bonheur ;
Qu'il regne pour ta grandeur ;
Qu'il reçoive notre hommage.
Il eſt l'ami, le pere des vertus :
Que pouvons-nous deſirer de plus ?

(Ici le Chœur répete :)

Qu'il reçoive notre hommage.
Il eſt l'ami, le pere des vertus : &c.

LA CHARITÉ.

Nous n'allons plus entendre
Les cris des malheureux ;
A ſon exemple on va répandre
Mille bienfaits ſur eux :
Je ſens renaître mon courage ;
Qu'il reçoive notre hommage.
Il eſt l'ami, le pere des vertus :
Que pouvons-nous deſirer de plus ?

SCÈNE IV.

LES MÊMES VERTUS, L'INNOCENCE (*une couronne de fleurs à la main.*)

L'INNOCENCE.

SI cet eſſai que nous venons de faire,
Porte de la vertu le ſacré caractere ;
S'il a pu vous amuſer,
Nous n'avons rien à déſirer.
Recevez des mains de l'Innocence
Cette guirlande de fleurs :
Vous êtes déſormais notre ſeule eſpérance,
Prélat, maître de nos cœurs.

(*Ici le Chœur répete :*)

Vous êtes déſormais notre ſeule eſpérance,
Prélat, maître de nos cœurs.

CONJURATION
D'ISABEAU DE BAVIERE, & de JEAN, ſurnommé Sans-peur, *Duc de Bourgogne.*

AU milieu des eſpérances que donnait encore le regne à jamais mémorable du ſage Charles V. on commença à craindre, lorſqu'on vit la maladie de Charles VI. les galanteries de la Reine, l'adminiſtration tyrannique des oncles, du frere, du couſin du Roi; leur avarice ſordide, qui allait juqu'à s'approprier les revenus de la Couronne; leurs diviſions, qui préſageaient toutes les horreurs d'une guerre civile. D'un bout du Royaume à l'autre, tout gémiſſait dans l'eſclavage le plus affreux; les loix n'avaient plus

de force, les terres étaient incultes ; les grands chemins infestés de brigands ; les peuples foulés par les impôts les plus onéreux. Par-tout on voyait l'image de la misere : par-tout l'image de la mort. Mais eût-on pu prévoir ce qui arriva ? eût-on pu imaginer qu'une mere se ligueraît avec les ennemis de l'Etat, pour enlever le thrône à son fils ? Qu'on ouvre les fastes du Monde, à peine trouvera-t on un exemple pareil : l'Humanité serait trop à plaindre, si de semblables forfaits étaient communs. Jusqu'où la soif des richesses, l'amour des plaisirs, l'ambition, la vengeance ne peuvent-ils point porter les faibles & insensés mortels ! cette histoire en est la preuve bien frappante.

Isabelle de Baviere, épouse de Charles VI. joignait à une figure

charmante un penchant pour les plaiſirs, qu'elle ne prit même pas la peine de cacher aux yeux éclairés des Coutiſans. Ses amours avec le Duc d'Orléans, ſon beau frere, furent bien-tôt publics. On diſait hautement qu'elle en avait eu un fils. Après l'aſſaſſinat de ce Prince, Louis de Bourbon, beau, bien fait, qui s'était diſtingué à la bataille d'Azincourt, s'inſinua dans l'eſprit de la Reine, gagna ſa confiance, & fut bien-tôt ſon amant déclaré. Elle garda ſi peu de ménagement dans cette nouvelle paſſion, que l'inſenſé Charles VI. dans un des intervalles que lui laiſſait ſa cruelle maladie, le fit jetter dans la Seine. Qu'on juge de l'impreſſion que ce ſupplice dut faire ſur l'eſprit d'une femme voluptueuſe & vindicative à l'excès. Elle accuſa le Dauphin, depuis

Charles VI. de l'avoir deshonorée aux yeux de toute la France. Quelque tems auparavant, elle avait voulu s'emparer d'un fond destiné pour le paiement des Troupes. Le Connétable d'Armagnac, qui gouvernait sous le nom du Dauphin, s'y était opposé : il avait fait plus ; il s'était saisi, pour les besoins de l'Etat, des trésors qu'elle avait en différens endroits. Furieuse, la Reine ne songea qu'aux moyens de se venger de la maniere la plus terrible : elle n'y réussit que trop.

Jean, Duc de Bourgogne, surnommé *Sans-peur*, cousin germain du Roi, était sans contredit un des plus riches Princes de l'Europe. Il possedait la Flandre, l'Artois, le Duché & le Comté de Bourgogne : sa naissance semblait devoir l'attacher à la Couronne, qui aurait pu

paſſer quelque jour ſur la tête de ſes deſcendans. Mais ce Prince, né ſcélérat, careſſait au fond de ſon cœur toutes les paſſions cruelles. Il était de la nature de ſon ame de produire des crimes, comme une plante venimeuſe produit le poiſon. Après avoir fait aſſaſſiner le Duc d'Orléans, frere du Roi, au milieu de Paris, il oſa ſe juſtifier de ce meurtre devant une aſſemblée nombreuſe, où préſidait le Dauphin. Un Cordelier, nommé Petit, en fit même l'apologie. Mécontent de ce qu'on ne lui donnait pas, dans l'adminiſtration, la part qu'il prétendait, il ſe lia ſecrettement avec Henri V. qu'il reconnut, au mépris de ſes propres droits, pour ſeul & véritable héritier de la Monarchie Françaiſe. Ce fut à ce méchant Prince que la Reine s'adreſſa. Il la con-

duisit à Troye, où elle établit sa Cour. Elle y prit le titre de Régente en vertu des Lettres-patentes qu'elle supposait n'avoir pu être révoquées, & par lesquelles le Roi l'avait nommée pour gouverner l'Etat pendant sa maladie. Elle créa une Chambre souveraine à Amiens; cassant le Parlement de Paris, la Chambre des Comptes & les autres Tribunaux; & défendant expressément de réconnaître aucun ordre du Roi & du Dauphin, attendu qu'ils n'étaient pas libres. Il faut bien remarquer que cette Princesse, qui s'était jettée entre les bras du Duc de Bourgogne, ne pouvait, depuis l'assassinat du Duc d'Orléans, entendre prononcer son nom sans frémir. Cette horreur céda au desir de se venger: tout, jusqu'à la nature, fut sacrifié à cette affreuse

paſſion. Le Duc de Bourgogne la voyant ſi animée contre le Dauphin, lui propoſa le mariage de la Princeſſe Catherine ſa fille, avec le Roi d'Angleterre, qui ſerait, par ce mariage, déclaré unique héritier de la Couronne, au mépris des droits du Dauphin, au mépris de la loi fondamentale qui aſſurait le Thrône à la Maiſon regnante. On députa au Roi d'Angleterre: le Traité fut bien-tôt conclu. Mais, pour pouvoir mieux réuſſir, le Duc & la Reine jugerent à propos de le tenir ſecret. S'il était parvenu à la connaiſſance de la Nation, on les eût déclarés ennemis de l'Etat: tout le monde ſe ſerait réuni contre eux, & leur projet eût échoué. Le Duc de Bourgogne, dont on ignorait les deſſeins, avait un très grand parti dans Paris. L'Iſle-Adam, une de

ſes créatures, fit une entrepriſe ſur cette capitale, qui réuſſit. On empriſonna un grand nombre d'Armagnacs; le Dauphin eut à peine le tems de ſe ſauver à Melun.

Peu de jours après, la populace, cette bête féroce, qui, lorſqu'elle eſt déchaînée, déchire tout ce qui ſe trouve ſur ſon paſſage, excitée, ſous-main, par le Duc de Bourgogne, maſſacra inhumainement le Chancelier de Marle, le Connétable d'Armagnac, ſix Evêques. La cour du Palais regorge du ſang des principaux bourgeois. La fureur tranſporte ces barbares; ils n'épargnent ni femme, ni enfant, ni vieillard. Du Palais ils volent aux autres priſons; &, voyant qu'au Châtelet les malheureuſes victimes qu'ils cherchent ſe réfugient dans les cachots, ils y mettent le feu, &

les font dévorer par les flammes. Ils en précipitent d'autres du haut des tours ; on les reçoit en bas sur la pointe des piques & des épées.

Quelque tems après, la Reine & le Duc de Bourgogne firent une entrée triomphante dans Paris, aux acclamations de ces mêmes scélérats qui venaient de massacrer leurs concitoyens.

Cependant le Roi d'Angleterre profitait de la division de la famille royale. Rouen, après la plus vigoureuse défense, fut obligé de capituler. Le Dauphin lui envoya des Ambassadeurs ; on nomma, de part & d'autre, des Plénipotentiaires ; ils s'assemblèrent d'abord à Alençon ; ensuite à Louvier. Ce n'était qu'un jeu de la part de Henri : il était bien assuré qu'on n'accepterait pas

les propoſitions qu'il faiſait ; &, en offrant au Dauphin de ſe liguer avec lui contre le Duc de Bourgogne, il voulait lui perſuader que le traité de Calais, & cette ſuite de trahiſon qu'on imputait à ce méchant Prince, n'étaient que des chimeres & des calomnies. A ces conférences, qui furent bientôt rompues, il en ſuccéda d'autres, qui ſemblaient devoir changer la ſcène. La Reine & le Duc de Bourgogne firent demander une entrevue à Henri V. Leur deſſein, comme je l'ai dit plus haut, était de faire tomber la Couronne ſur la tête de Madame Catherine : mais le ſecret était abſolument néceſſaire pour la réuſſite d'un ſi abominable complot. Henri demanda toutes les places cédées à Edouard III. par le traité de Bretigni, &, de plus, la Normandie,

avec la ſouveraineté ſur la Bretagne. Le Duc ſe récria ſur les prétentions exceſſives du Roi. Il y eut des propos ; on ſe piqua, & tout fut rompu. Mais qui ne voit que c'était une ſcène baſſement concertée entre ces deux Princes, pour éblouir & tromper le peuple ? Dans une conférence ſecrette, il fut convenu entre Henri, la Reine & le Duc de Bourgogne, que celui-ci ferait des avances au Dauphin. S'il conſent à la réconciliation, il ſera en notre pouvoir, dirent-ils. S'il ni conſent pas, il met les apparences contre lui. La guerre civile continuera, & vos armes, que nous favoriſerons toujours ſecrettement, continueront de faire des progrès. D'après cette réſolution, le Duc & le Dauphin ſe virent au château de Pouilly-le fort entre Corbeil & Melun. La réconciliation

réconciliation parut parfaite ; ils ſe donnerent rendez-vous au 26 Aout ſur le pont de Montereau ; cette entrevue ne ſe fit que le 10 de Septembre. Perſonne n'ignore que le Duc y trouva la digne fin de ſes crimes. Fut-ce un aſſaſſinat concerté par le Conſeil du Dauphin, & executé par les dix Seigneurs qui l'accompagnerent ? ce meurtre ne fut-il que la ſuite d'une querelle élevée pendant la conférence ? c'eſt ce qui n'eſt point de mon ſujet, & que je n'entreprendrai pas d'examiner.

La Reine entra dans une fureur inexprimable, en apprenant la mort du Duc de Bourgogne. Elle voyait, par cet accident, ſon projet ſur le point d'échouer. Ce fut pourtant ce qui en accéléra l'exécution. Cette infâme Princeſſe, ne ſe poſſedant plus, écri-

vit & fit écrire par ſon imbécille mari à toutes leurs villes, que leur fils était un traître, un homicide, un ſacrilége qu'ils deshéritaient, & que la Nation devait proſcrire. Elle députa au nouveau Duc de Bourgogne, Philippe, pour lui propoſer de pourſuivre avec ardeur leur ennemi commun. Ce Prince, qui était déja entré dans toutes les vues de ſon pere, ſe ligua de nouveau avec la Reine, ſous prétexte de venger ſa mort. Cette méchante femme tenait ſa Cour à Troyes en Champagne ; elle y avait mené ſon mari, dont la maladie avait depuis long-tems dégéneré en imbécillité. Henri ſe rendit dans cette ville, le 20 Mai 1440 ; &, le lendemain, on ſigna un traité, qu'on appella la paix de Troyes. Il contient trente-un articles. Les

principaux ſont : » Que le Roi d'An-
» gleterre, par ſon mariage avec la
» Princeſſe Catherine, devient l'uni-
» que héritier du royaume ; qu'à-
» près la mort du Roi Charles, la
» Couronne, avec toutes ſes dé-
» pendances, appartiendra au Roi
» d'Angleterre & à ſes hoirs : que,
» quand le Roi d'Angleterre, ou
» quelqu'un de ſes hoirs ſera par-
» venu à la Couronne de France,
» les deux royaumes de France
» & d'Angleterre ſeront unis à per-
» pétuité, ſous la domination d'un
» ſeul & même Prince ; & que les
» loix & les libertés de chacun des
» deux royaumes ſeront conſervées
» dans leur entier : que, comme ledit
» Roi de France eſt empêché par la
» maladie de vaquer au gouverne-
» ment de l'Etat, le Roi d'Angle-
» terre ſera, dès ce jour-ci, Régent

» du royaume, & le gouvernera, » ſelon la juſtice & l'équité, avec le » conſeil des Princes, grands Sei- » gneurs, Barons & Nobles dudit » royaume.

» Que, vû les crimes commis par » Charles, ſoi-diſant Dauphin du » Viennois, il eſt accordé qu'on ne » fera ni treve ni paix avec lui, » que du conſentement des deux » Rois & du Duc de Bourgogne.

La Reine, implacable dans ſon reſſentiment, preſſa l'exécution de cet indigne traité qui arrachait la France au Prince légitime, à ſon fils, à ſon maître, pour la donner à un uſurpateur, à qui même le thrône d'Angleterre n'appartenait pas. Cet heureux prince, ſi bien ſervi par ſes ennemis naturels, prit le chemin de Paris, après avoir épouſé la Princeſſe Catherine. Le nouveau Duc

de Bourgogne vint au devant de lui, & le mit en poſſeſſion de Paris & de plus de trente autres villes des plus conſidérables.

Peu de jours après l'entrée de l'uſurpateur à Paris, le Dauphin fut jugé & condamné, par Arrêt du Conſeil & du Parlement, à perdre tous ſes droits. Quel jugement inique! C'eſt un Prince, c'eſt l'héritier d'une grande Monarchie, qui, contre les loix fondamentales du royaume, ſe voit privé de ſon héritage pour un crime, qui, à ſuppoſer qu'il fût vrai, devait plutôt être attribué à ſa faibleſſe, à de mauvais conſeils, à ſa jeuneſſe, qu'à ſon mauvais naturel. On le condamne, & cela ſans obſerver à ſon égard ces formalités établies par l'équité naturelle, & qu'on ne refuſe même pas aux ſimples particuliers.

Le Prince, s'appuyant ſur ſon bon droit, ſur l'incompétence de ſes Juges, ſur les loix, en appella à Dieu & à ſon épée ; il ne ſongea plus qu'à oppoſer la force à la force. Le Parlement fut transferé, par ſes ordres, à Poitiers, où il établit ſa Cour. Les plus illuſtres membres de ce corps s'y rendirent ; on caſſa le dernier Arrêt. Le Dauphin prit le titre de Régent du royaume ; il écrivit de tous côtés pour implorer l'aſſiſtance de tous les bons François. Toutes les provinces ſituées de l'autre côté de la Loire lui obéiſſaient : il conſervait encore quelques villes aux environs de Paris. Tous ſes partiſans s'empreſſerent de lui donner des preuves de leur zèle. Il eut bientôt une armée aſſez conſidérable. Il avait envoyé en Ecoſſe : il reçut quatre mille hom-

mes commandés par le Comte de Boukan à qui il donna l'épée de Connétable. Il court à Chartres ; il l'affiége ; il preſſe les attaques. Il était au moment de s'en rendre maître ; lorſqu'il apprit la marche du Roi d'Angleterre à la tête d'une armée formidable. Charles était brave ; on le vit combattre, plus d'une fois, main à main avec l'ennemi. Mais il était bon, mais il était humain : mais il ne pouvait, ſans frémir, penſer au ſang qui allait ſe répandre dans une bataille ; il crut devoir l'éviter d'autant mieux que le moindre échec, dans les circonſtances, pouvait ruiner entierement ſes affaires. Le riſque était trop grand ; il leva le ſiége de Chartres. Henri le pourſuivit quelque tems : mais ſon armée ne trouvant point de ſubſiſtance, il reprit le chemin de Paris.

La guerre cependant ſe faiſait très-vivement dans tout le pays qui s'étend de la capitale à la Loire. Le Connétable attaqua & défit les Anglais à Beaujé dans l'Anjou ; le Duc de Clarence, frere du Roi d'Angleterre, y fut tué avec près de deux mille hommes. Le Dauphin profita de cet avantage, pour s'étendre dans le Perche ; il y prit quelques Places : mais Henri, toujours actif, ne lui laiſſa pas le tems de faire de grands progrès. Charles, trop prudent pour ſe commettre, ſe retira. L'Anglais prit la ville de Dreux à compoſition, & s'en retourna à Paris. Il fut attaqué, peu de tems après, de la fiſtule ; &, après avoir langui quelques mois, il mourut à Vincennes, avec la réputation d'un guerrier infatigable, & d'un habile fourbe qui avait profité des

diviſions qu'il ſut fomenter chez ſes ennemis. Cette mort parut devoir changer la face des affaires. Le Roi d'Angleterre laiſſait un fils âgé de deux ans, ſous la tutelle de ſon frere le Duc de Betfort. Le Duc de Bourgogne, ennuyé déja de la fierté & de la hauteur des Anglais, n'agiſſait plus de concert avec eux. Ce n'était qu'avec peine qu'il avait cedé à Henri. On devait préſumer qu'il ne voudrait point dépendre de ſon frere, & qu'au moindre mécontentement il ſe raccommoderait avec le Dauphin. Il ne voulut pas aſſiſter aux funérailles de Charles VI. qui ſuivit de bien près Henri; parce qu'il ne voulait pas céder le pas au Duc de Betfort.

Le Dauphin était au château d'Eſpailly, près du Puy en Auvergne, lorſqu'il apprit la mort de ſon pere.

Le premier jour, il en porta le deuil; le ſecond, il s'habilla d'écarlate; &, après avoir entendu la Meſſe, il fit lever une banniere à la vûe de laquelle tous les Seigneurs qui étaient préſens, avec les pennons de leurs armes, crierent : *Vive le Roi.* Il ſe fit couronner à Poitiers, & ne ſongea plus qu'à mériter cette couronne que la naiſſance lui avait donnée, que la haine & les intrigues d'une mere dénaturée lui avaient ravie, & que ſa vertu & ſes exploits pouvaient ſeuls lui rendre.

Il eſt certain qu'il n'y avoit point de bon Français qui ne déteſtât la domination Anglaiſe, & qui ne ſoupirât après celle de ſes anciens maîtres. Mais, malgré cela, la moitié du Royaume leur obéiſſait; Charles n'était reconnu que dans les provinces qui s'étendent entre la Loire

& les Pyrénées ; encore la Guyenne appartenait-elle aux Anglais. Il eſt vrai qu'il avait pour lui preſque toute ſa Nobleſſe, les Princes de ſon ſang, & une foule de grands hommes qui illuſtrerent depuis ſon regne.

Les commencemens n'en furent pas heureux. Au grand nombre d'ennemis qu'il avait déja, ſe joignit le Duc de Bretagne : il en fallait bien moins pour l'accabler. Charles ne perdit pas courage ; il lui en coûta des ſacrifices pour conſerver ceux de ſes Sujets qui n'avaient pas ſuivi le torrent : il fut obligé d'aliéner la plus grande partie de ſes domaines : mais c'était le ſeul moyen de conſerver ſa Couronne. Les ennemis aſſiégeaient Crevant : le Connétable de Boukan & le Maréchal de Séverac marcherent pour le ſe-

courir : ils furent battus & pris. Quelque tems après, le Duc de Betfort remporta, auprès de Verneuil, une victoire complette. Le Comte de Duglas, qui avait amené au Roi un ſecours de quatre mille Ecoſſais, périt dans cette journée. Rien ne réſiſtait aux armes Anglaiſes; c'était un enchaînement rapide de ſuccès qui donnait à peine au malheureux Charles le tems de reſpirer: &, dans une criſe auſſi fâcheuſe, il gémiſſait ſous la tyrannie de ſes paſſions. Etrange aveuglement de l'eſprit humain! Dans le tems qu'on lui enlevait toutes ſes places; lorſqu'Orléans, la ſeule ville qu'il poſſédait encore en-deçà de la Loire, réſiſtait à peine, Charles faiſait l'amour, abandonnant le ſoin de ſes affaires à des favoris. Heureuſement pour lui, il avait alors à ſa Cour

un de ces génies fermes & audacieux qui voient le danger, & y apportent le remede; une de ces grandes ames qui n'enviſagent que le ſalut de l'Etat, & lui ſacrifient tout; un de ces héros qui ne craignent point de déplaire à leur Roi, lorſqu'il eſt queſtion de le ſervir. Cet homme, qui réuniſſait les talens aux vertus, l'habileté du Capitaine à l'intrépidité du Soldat, les richeſſes à la réputation, un grand crédit à un grand nom, & à tout cela, une haine implacable contre les Anglais, eſt le fameux Connétable de Richemont. Reconcilié avec Charles, il engagea le Duc de Bretagne ſon frere à garder la neutralité; & c'était beaucoup. Giac, favori du Roi, ayant détourné à ſon profit, une ſomme conſidérable, deſtinée à l'entretien des troupes, &

ayant, par-là, fait échouer une entrepriſe du Connétable ſur Saint-James-de-Beuvron; celui-ci, bien perſuadé que le Roi ne lui rendrait pas juſtice, ſe rendit maître de la perſonne du favori, & lui fit trancher la tête. Sans doute ce procédé eſt violent: mais, qu'on examine le motif; qu'on peſe toutes les circonſtances; qu'on ſe repréſente le danger affreux qui menaçait l'Etat, la rareté de l'argent, la difficulté d'en ramaſſer, les ſuites terribles que pouvait avoir la diſſipation de celui qu'on avait eu tant de peine à tirer des ſeules provinces qui reſtaient au Roi; la facilité de ce Prince, ſon attachement pour un homme qui en était ſi indigne, & qui, viſiblement, l'entraînait à ſa perte: qu'on juge, après cela; je ſuis bien trompé ſi on ne trouve de l'hé-

roïsme dans une action qui paraît si contraire à l'obéissance qu'un Sujet doit à son Souverain. Le Camus de Beaulieu, qui succéda à Giac, eut le même sort ; le Connétable le fit poignarder : il s'exposait à tout pour servir son maître. Il fallait un favori à Charles VII. Le Connétable jetta les yeux, pour remplir cette place, sur la Trémoille, qu'il croyait dans ses intérêts. Mais la Trémoille, en faveur, voulut gouverner, & se trouva, par-là, opposé au Connétable qui avait la même ambition. Ils devinrent bientôt ennemis déclarés. La Trémoille donna tant de désagrémens au Connétable, qu'il le força de se retirer en Bretagne. Les affaires du Roi n'en allerent pas mieux. Avec beaucoup d'intrépidité, Charles n'avait pas ce courage d'esprit qui nous éleve au-dessus des

coups de la fortune. Une grande douceur, qui formait le fond de ſon caractere, lui faiſait enviſager avec effroi l'effuſion du ſang ; paſſionné pour le plaiſir, il eût tout ſacrifié à ſon repos : en un mot, il eût été le particulier le plus aimable. Ce n'eſt pas aſſez pour être un grand Roi.

Les ennemis pouſſaient vigoureuſement le ſiége d'Orléans ; une entrepriſe, formée pour le ſecourir, n'avoit pu réuſſir. Charles, rebuté, penſait à ſe retirer dans le Dauphiné ; la Monarchie était ſur le penchant de ſa ruine. Il faut l'avouer ; ſi nous ne ſommes pas ſous la domination Anglaiſe, c'eſt à deux héroïnes que nous en avons toute l'obligation. Agnès Sorel, ſi connue par ſes charmes, par la beauté & la candeur de ſon ame, fut trouver le

Roi. » Vous me permettrez, Sire, » lui dit-elle, de me retirer auprès » du Roi d'Angleterre ; on m'a pré- » dit que je devais être aimée du » plus grand Roi du monde : c'eſt, » ſans contredit, celui d'Angleterre, » puiſque vous lui cedez vos droits «. Charles aimait trop Agnès pour la laiſſer partir ; il promit de faire les derniers efforts pour chaſſer de ſon Royaume ceux qui le déchiraient depuis tant d'années. Un évenement fort extraordinaire ne contribua pas peu au rétabliſſement de ſes affaires. Une jeune fille du Duché de Lorraine, âgée de dix-huit à vingt ans, née avec un tempérament robuſte, fortifié par l'éducation des champs, ſe préſenta à lui avec cette noble aſſurance que donne la vérité. » Sire, » lui dit-elle, je ſuis chargée, de la » part de Dieu, de ſecourir la ville

» d'Orléans, & de vous faire ſacrer » à Reims «. Cette miſſion, ces entretiens avec les Saints, ce prétendu ſecret du Roi qu'elle devina, cette épée miraculeuſe trouvée dans une Egliſe, ſont autant de fables. Mais ces fables, étaient néceſſaires pour encourager le peuple & les ſoldats, ſurtout dans un ſiecle de barbarie où tout le monde croyait aux ſottiſes de l'Aſtrologie judiciaire ; tout cela échauffa les imaginations, & fit le plus grand effet. On fit un équipage à l'Amazone ; on lui donna quelques troupes, à la tête deſquelles elle fit des prodiges. Après avoir jetté des vivres dans la place aſſiégée, elle s'y jetta elle-même, & releva ſi fort le courage des troupes par ſes paroles & par ſes exemples, qu'elles ſe crurent invincibles. On fit pluſieurs ſorties, qui toutes eurent le

plus grand ſuccès ; les travaux furent comblés, les Forts emportés, l'épée à la main : enfin, les ennemis furent obligés de lever le ſiége. Elle reprit, avec une rapidité étonnante, Beaugency, Jargeau, Patai, & toute la Beauce. Partout où elle trouvait des Anglais, elle les battait ; ils n'oſaient plus paraître devant elle. Elle fit réſoudre, dans le Conſeil, qu'on marcherait à Reims, où elle s'était engagée de mener le Roi pour le faire ſacrer. Les ennemis étaient maîtres de cette Province : mais rien ne l'arrêtait ; Troyes, Auxerre, Châlons ne tinrent que quelques momens : elle s'empara avec la même facilité de Reims, & y fit ſacrer Charles. Ce n'était plus qu'un enchaînement de ſuccès. Laon, Soiſſons, Beauvais, Compiègne, Crépy ouvrirent leurs por-

tes. On fit une tentative sur Paris ; mais le moment n'était pas encore venu ; on échoua. Les divisions de la Cour, occasionnées par la puissance de la Trémoille, dont l'ambition devenait tous les jours plus insatiable, suspendirent quelque tems le cours de tant de prospérités. Le Roi, aveuglé par son penchant, tourna ses armes contre le Connétable, qui s'était retiré en Bretagne ; contre ce même homme à qui il devait sa Couronne, & auquel on ne pouvait reprocher qu'un amour outré du bien public : heureusement, cette guerre n'eut point de suites.

On la continuait avec beaucoup de vivacité dans les environs de Paris. Cette héroïne, si connue dans l'histoire sous le nom de la Pucelle, & dont nous venons de parler,

eut le malheur de tomber entre les mains des Anglais. Après l'avoir gardée quelque tems à Rouen, ils la firent brûler vive : trait de férocité qui flétrit à jamais cette nation. Les ſupplices les plus affreux devaient-ils être la récompenſe d'une Guerriere illuſtre qui s'était dévouée au ſervice de ſa patrie, & qui avait été priſe, les armes à la main, en combattant pour elle ? Par une eſpece d'inſpiration divine, qui n'était peut-être que la pénétration d'un eſprit prévoyant, ou l'effet de la haine qu'elle leur portait, elle leur prédit, ſur le bûcher, que la main de Dieu s'appeſantirait ſur eux ; qu'ils ſeraient chaſſés du Royaume, & qu'ils éprouveraient, en Angleterre, les mêmes maux qu'ils avaient occaſionnés en France.

La Trémoille, après avoir con-

traint le Connétable à ſe retirer en Bretagne, était demeuré maître abſolu des affaires. Ses manieres impérieuſes, la tyrannie de ſon gouvernement révolterent tout le monde : il y eut une conſpiration formée pour le perdre ; on ſe ſaiſit de ſa perſonne ; il fut bleſſé, en voulant ſe défendre, & conduit au château de Montréſor, d'où il ne ſortit qu'après avoir rendu la ville de Thouars, dont il s'était emparé. Le Roi eut la faibleſſe d'avouer cette entrepriſe. Il avait déja un autre favori ; c'était Charles d'Anjou, Comte du Maine, que la Reine, qui était entrée dans la conſpiration contre la Trémoille, qu'elle déteſtait, avait produit.

On travaillait cependant à reconcilier le Roi avec le Duc de Bourgogne ; le traité fut négocié & conclu à Arras. Les Anglais ne voulurent

point accepter en toute ſouveraineté la Guyenne & la Normandie que leur offrait le Duc de Bourgogne. Il ſe crut quitte de tout engagement avec eux, & ſe contenta d'obſerver une neutralité, qu'ils le forcerent bientôt de rompre. Ils éprouverent alors qu'ils n'avaient dû tous leurs ſuccès qu'à la diviſion des Français ; & que ce peuple réuni eſt invincible.

A-peu-près dans ce tems-là, la Reine Iſabelle de Baviere, cette furie, née pour les malheurs de la France, mourut pauvre, malheureuſe, & mépriſée de ceux même à qui elle avait ſacrifié juſqu'aux ſentimens de la nature : punition bien légere ſans doute ! ſi l'on conſidere ſes crimes ; mais qui eſt toujours la preuve de cette vérité, que la vertu ſeule a des droits à notre eſtime.

Le Connétable avait repris le commandement des armées depuis l'éloignement de la Trémoille ; il battit les Anglais à Saint-Denis, & les chaſſa de Paris, où le Roi fit ſon entrée quelque tems après. Il ne reſta guères plus aux Anglais que la Normandie & la Guyenne. Le Roi, toujours paſſionné pour les plaiſirs, accepta une trève que lui fit propoſer le Roi d'Angleterre. Ses amours, ſes parties de chaſſe & de danſe l'occupaient trop agréablement, pour qu'il ſongeât à profiter de ſa bonne fortune, en chaſſant entierement les Anglais de ſon Royaume. Ses fideles Sujets gémiſſaient ; tous ces braves Capitaines qui avaient tant contribué par leurs exploits à le remettre ſur le trône, étaient déſeſperés de cette inaction : ils l'attribuaient à l'amour de Charles

pour

pour Agnès. Cette belle perſonne, qui, par ſes conſeils généreux, avait tant contribué à raffermir le ſceptre dans les mains du Roi, fut la victime innocente qu'on crut devoir immoler au bien public ; elle mourut empoiſonnée. Quelles mœurs ! quel ſiecle ! Quel droit avait-on ſur les jours d'une infortunée, à qui on ne pouvait reprocher que ſes charmes, & le pouvoir qu'elle avait ſur l'eſprit du Roi ? pouvoir dont elle uſait ſi noblement. Il n'y eut jamais de ſi belle ame. Et, quand les reproches qu'on lui faiſait euſſent été auſſi fondés qu'ils l'étaient peu, euſſent-ils autoriſé une pareille barbarie ? Il n'y a que la loi qui puiſſe punir de mort ; & elle reſpectera toujours l'inclination du Prince. Pourquoi n'aurait-il pas le privilége dont jouit le

moindre de ſes Sujets ? Qu'on pardonne ces réflexions : l'humanité les arrache.

Le Roi fut d'abord inconſolable. Mais Antoinette de Maignelais, couſine d'Agnès, fit bientôt tarir la ſource de ſes larmes : il ſe replongea dans les plaiſirs. Il eſt vrai que les Anglais ayant rompu la treve, il ſe vit forcé de s'oppoſer à leurs efforts : le ſuccès le plus conſtant accompagna ſes armes. Le Connétable, après les avoir battus à Fourmigny, leur enleva toute la Normandie. Dans le même tems, le Comte de Dunois les pouſſait vivement en Guyenne. Enfin, il ne leur reſta bientôt plus, dans toute l'étendue de la France, que Calais, qui fut pris par François Duc de Guiſe, environ cent ans après. Ainſi, par un bonheur ſurprenant,

l'Etat, après avoir été pendant tant d'années la proie de l'ennemi, fut arraché, pour toujours, de leurs mains. Cette Providence qui veille à la conservation des grands Royaumes, & qui n'appesantit quelquefois la main sur eux, que pour rappeller le Prince & ses Sujets à leur devoir: cette Providence, dis-je, ménagea des moyens extraordinaires pour sauver la France. Le Prince qui la gouvernait avait dans l'esprit une paresse naturelle, qui l'éloignait des affaires. Son Conseil se trouva composé de gens qui avaient la trempe d'esprit la plus vigoureuse. Il aimait les plaisirs; il eut le bonheur d'avoir une maitresse qui, aux sentimens les plus élevés, à la plus grande ame, à la passion la plus vraie & la plus désintéressée, joignait l'amour de la gloire; &, par-

deſſus tout, celui du bien public. Quoique brave, il n'aimait pas la guerre. Mais un Comte de Dunois, un Connétable de Richemont, un Saintrailles, un la Hire, dont le nom ſeul fait l'éloge, la firent avec le ſuccès le plus décidé. Cette héroïne merveilleuſe, ſi connue ſous le nom de la Puçelle, vint, fort à propos, dans la criſe la plus terrible, pour relever le courage du ſoldat, abattu par tant de revers. Ce ton de prophétie, qu'elle prenait, ſa jeuneſſe, ſa vertu, ſa rare valeur, ſi extraordinaires dans une perſonne de ſon ſexe, rendaient invincibles les troupes qui combattaient avec elle. Ainſi, tous les efforts d'une mere dénaturée, acharnée contre ſon fils; toute la perfidie, toutes les trahiſons d'un Prince ſi indigne d'être de la maiſon de

France ; toute la puiſſance de ſon fils, toute celle de ſon ennemi naturel, qui, à ſes propres forces, joignait celles de la moitié du Royaume ; tout cela ne put enlever le trône à celui qui en était l'unique héritier. Charles, inſtruit par les malheurs & par ſes fautes, gouverna avec beaucoup de ſageſſe. On lui doit de très-beaux établiſſemens dont je ne parlerai point, parce qu'ils ne ſont pas de mon ſujet.

CONJURATION DES GUISES.

JAMAIS la France n'avait paru plus près de ſa perte, qu'à la mort de Henri II. La puiſſance formidable du Roi d'Eſpagne, toujours prêt à ſaiſir les occaſions de s'aggrandir,

les erreurs de Calvin, dont les Princes du ſang & la plupart des Grands étaient imbus, les richeſſes, les talens, l'ambition de ces Grands, la jeuneſſe d'un Prince auſſi faible d'eſprit que de corps, le caractère de Catherine de Médicis, Régente du Royaume, tout ſemblait préſager à l'Etat une ruine certaine.

Cet Etat n'était pas encore bien remis des ſecouſſes qu'il avait eſſuyées ſous les règnes précédens; des guerres preſque continuelles l'avaient épuiſé; les campagnes étaient incultes, les grands chemins infeſtés de brigands, l'autorité royale foulée aux pieds, les Finances dans le déſordre le plus affreux. Tyrans dans leurs provinces, les Gouverneurs, ſans égard à la miſere du peuple, en tiraient les contributions les plus énormes pour fournir à

leur luxe. Mais ces maux, quelque grands qu'ils fussent, n'étaient pas ce qui allarmait le plus les bons citoyens ; ils redoutaient bien davantage le caractere de ceux à qui leur naissance, leurs charges & leurs talens donnaient des droits au Gouvernement.

Il n'y en avait aucun parmi eux qui eût des qualités plus brillantes, un mérite plus soutenu, plus imposant que François de Lorraine, Duc de Guise. Il est à propos de le faire connaître.

Une naissance illustre, un extérieur agréable ne servaient qu'à donner un nouveau prix aux grandes qualités qui brillaient en lui avec tant d'éclat ; brave sans témerité, prudent, éclairé, aussi bon pour le conseil que pour l'exécution, portant dans les affaires une sa-

gacité lumineuſe qui en débrouillait bien vîte le cahos ; grand par vraie grandeur d'ame, généreux ſans oſtentation, magnifique ſans faſte, élevé, ſublime dans ſes ſentimens, poſſédant en un mot, tout le brillant du Héros, tous les talens du Capitaine, toutes les vertus du grand homme, s'il eût eu moins d'ambition : tel était le fameux Duc de Guiſe. La défenſe de Metz, devant lequel Charles-quint était venu échouer, avait mis le comble à ſa gloire. Adoré des troupes & du peuple, chéri & reſpecté du Roi, qui avait épouſé ſa niece, iſſu d'un ſang qui avait des prétentions ſur la Couronne, quelles bornes devait-il mettre à ſon ambition ? Mais un eſprit toujours juſte, malgré ſon étendue, ne devait aller à la domination que par degrés. Le tems

de faire éclore ſes deſſeins n'était pas encore arrivé. Le parti Proteſtant, à la tête duquel étaient les Princes du ſang & les Châtillons, était deja formidable ; ſa réunion avec la Cour eût renverſé tous les projets du Duc. Il crut donc devoir commencer par travailler à la ruine d'un parti dont la chûte entraînerait néceſſairement celle de la Maiſon Royale, & lui frayerait un chemin au trône. Ce fut dans ce deſſein qu'il ſe lia étroitement avec Catherine de Médicis ; il n'eut pas de peine à lui perſuader que la ſûreté du Prince & de l'Etat dépendait de l'extinction du Calviniſme.

Cette Princeſſe, plus ambitieuſe qu'éclairée, avait pris ombrage des grandes qualités du Prince de Condé & de l'Amiral de Coligni ;

elle craignait qu'ils ne vouluſſent mettre des bornes à ſon autorité : c'eſt ce qui lui fit goûter les conſeils du Duc, & travailler ſans relâche à la perte de ceux qui ſeuls pouvaient ſouſtraire l'Etat aux dangers dont il était menacé. Funeſte réſolution qui coûta à la France tant de ſang !

Maîtres du Gouvernement, le Duc de Guiſe & ſon frere le Cardinal de Lorraine, auſſi célebre par ſon éloquence que le Duc par ſa valeur, commencerent à perſécuter ouvertement les Calviniſtes. On établit, par leur ordre, des Chambres particulieres dans chaque Parlement qui condamnaient impitoyablement au feu tous ceux qui étaient convaincus de ſuivre les nouvelles opinions. Combien de victimes infortunées expierent dans les flam-

mes leur zèle pour leur religion qu'ils croyaient meilleure que l'ancienne!

Une conduite si violente ne pouvait manquer de révolter les esprits. Poussés à bout, les Huguenots s'attrouperent. La conjuration d'Amboise, qui, par les soins & la vigilance des Guises, eut un succès si malheureux pour les Conjurés, fut le prélude & comme le signal des guerres civiles qui déchirerent si cruellement le royaume pendant près de quarante ans.

De tous les Princes du sang, Louis de Bourbon, Prince de Condé, était celui qui paraissait le plus redoutable aux Lorrains. Antoine son frere, Roi de Navarre, avec beaucoup de valeur naturelle, n'avait ni ce courage d'esprit, ni ces vues élevées, ni aucune des qualités que doit avoir un chef de parti;

il était, au contraire, faible, timide, irréſolu, adonné à ſes plaiſirs, au point de leur tout ſacrifier. Le Duc de Montpenſier & le Prince de la Roche-ſur-Yon ſuivaient le parti de la Cour, uniquement par zèle pour l'ancienne religion : mais le Prince de Condé était tel qu'il le fallait pour s'oppoſer aux projets ambitieux des Guiſes. Elevé, ſublime dans ſes vues, hardi, entreprenant, aimant les plaiſirs, mais les comptant pour rien lorſque la gloire parlait : parlant en héros, grand capitaine, intrepide ſoldat ; ſans reſſource du côté de la fortune, & par-là même capable de tout entreprendre.

Il fut accuſé d'avoir eu part à la Conjuration d'Amboiſe ; mais il ſe juſtifia. Il ne fut pas ſi heureux quelque tems après : ayant été man-

dé pour ſe trouver aux Etats d'Orléans, il fut arrêté ; on prétexta une nouvelle conjuration découverte par la Sague, ſon Agent ; les Guiſes, qui voulaient abſolument le perdre, pouſſerent ſon procès avec tant de chaleur, que, ſans la mort du Roi, arrivée ſur ces entrefaites, il aurait porté la tête ſur un échafaud. Condé furieux, jura la perte de ſes ennemis. A peine fut-il hors de priſon, qu'il ne ſongea qu'aux moyens de ſe venger de ceux qui l'avaient ſi cruellement outragé. Bien moins attaché par les liens du ſang que par ceux de l'intérêt & de l'amitié à l'Amiral de Coligni, le premier politique de ſon ſiècle, & qui, pour les talens militaires, pouvait le diſputer au Duc de Guiſe même, il prit avec ce grand homme les meſures les plus juſtes pour l'exécution de ſes deſſeins.

Le Duc de Guiſe ne reſpirait que la guerre ; elle était néceſſaire à l'exécution de ſes projets. Ses talens, l'affection des troupes dont il était adoré, le peu de reſſources de ſes ennemis ; tout lui faiſait eſpérer qu'elle ſerait heureuſe. Mais il voulait avoir de ſon côté les apparences de la juſtice. Le maſſacre de Vaſſi, où il fut bleſſé, lui fournit un prétexte plauſible : il n'eut garde de le laiſſer échapper ; tout le royaume fut bientôt en feu.

Dans ces tems malheureux, tems dont on ne peut, ſans verſer des larmes, ſe rappeller le ſouvenir, l'eſprit de faction & d'indépendance faiſait tout mouvoir : l'autorité royale n'était plus écoutée, les crimes les plus énormes ſe commettaient ſans ſcrupule ; on foulait aux pieds toutes les loix divines & hu-

maines. La malheureuse France regorgeait du sang de ses Sujets. La ville d'Orléans surprise par le Prince de Condé, devint le boulevard de l'hérésie. Rouen, dont les Huguenots s'étaient emparé, fut repris d'assaut par l'armée royale. Après la victoire de Dreux, le Duc de Guise, qui y avait acquis une gloire immortelle, se voyant maître de la personne du Prince de Condé, crut devoir anéantir le parti Protestant par la prise d'Orléans; tout le flattait de l'espoir du succès.

Orléans pris, rien ne s'opposait à l'exécution de ses desseins; il disposait en maître absolu des Finances & des troupes. Adoré des peuples, redouté des Grands, il ne mettait point de bornes à son ambition: jusqu'où ne l'aurait-elle pas mené, sans l'accident qui termina

ſa vie, dans le tems où il croyait toucher au terme de ſes deſirs.

Orléans était aux abois ; déja les Fauxbourgs avaient été emportés ; déja la Tour du Pont était priſe : la vigoureuſe réſiſtance de Dandelot qui s'était jetté dans la Place avec deux mille hommes, ne pouvait reculer ſa perte que de quelques jours, lorſque le Duc de Guiſe fut aſſaſſiné par un gentilhomme nommé Poltrot Meré. Ce malheureux, pouſſé par un faux zèle de religion, choiſit le moment où ce Prince, qui était allé au-devant de ſa femme, revenait au ſiége, monté ſur une mule, & fort peu accompagné ; il le bleſſa à l'épaule d'un coup de piſtolet ; il mourut, ſix jours après, de ſa bleſſure.

L'aſſaſſin fut pris. Dans ſes dépoſitions, il accuſa pluſieurs per-

ſonnes de la premiere qualité, entre autres, l'Amiral de Coligni. Ce Seigneur eut beau proteſter de ſon innocence, eut beau ſupplier la Reine de faire différer le ſupplice de Poltrot, afin qu'il pût lui être confronté, la Maiſon de Guiſe ne l'en crut pas moins coupable de ce meurtre; & ce fut en partie ce qui, dans la ſuite, lui attira ſon malheur.

Le Duc de Guiſe, enviſageant au lit de la mort les maux affreux que ſon ambition avoit cauſés & cauſerait encore dans la ſuite, parut touché de la douleur la plus amere: il conſeilla à la Reine de faire au plutôt la paix. Il faut être ennemi du Roi & de l'Etat, pour tenir un autre langage, Madame, lui dit-il. Il laiſſa, en mourant, un fils qui, quoiqu'à peine ſorti de l'enfance,

donnait déja les plus belles eſpérances. Avant de paſſer outre, il eſt à propos de faire connaitre un Prince, qui a joué un ſi grand rôle dans cette partie de l'Hiſtoire.

Henri, Duc de Guiſe, ſurnommé le Balafré, n'avait pas cette valeur ſage & modérée qu'on admirait dans ſon pere; ſon courage était plus bouillant, plus impétueux, intrépide juſqu'à la témérité: il ne connut jamais de danger. La vivacité de ſon eſprit ne s'accommodait point de la lenteur néceſſaire dans les affaires: il voulait que, dans l'inſtant, tous les obſtacles s'applaniſſent. Il ne préparait pas de loin les évenemens, comme le Duc ſon pere; mais perſonne n'était plus habile que lui à profiter des inſtans que la fortune ménage quelquefois aux ambitieux. Vif & em-

porté dans ſes paſſions, il ne ſe mit jamais en peine de les réprimer ; elles ſe trouvèrent ſouvent d'accord avec ſes intérets : mais, quand elles auraient dû occaſionner ſa perte, il ne les aurait pas moins ſatisfaites. Il laiſſa trop éclater ſes deſſeins : un peu plus de diſſimulation, un peu moins de mépris pour un Prince qui, dans le fond, n'était pas ſi mépriſable, en euſſent aſſuré le ſuccès.

Les graces de la figure, les agrémens du port & de la taille, les manieres les plus charmantes ; une libéralité qui allait juſqu'à la profuſion ; un certain air de grandeur qui brillait dans toute ſa perſonne, furent autant de moyens qu'il mit admirablement en œuvre pour s'attirer l'eſtime & l'amour des peuples. Les troupes l'adoraient. Aux talens du Général, il joignait tout le bril-

lant du héros : il eût ſurpaſſé ſon pere, s'il en eût eu les vertus.

Tel que je viens de le dépeindre, le Duc de Guiſe après avoir eſſayé ſon courage contre les Turcs, revint en France, animé du déſir de venger la mort de ſon pere. L'Amiral qu'il regardait comme le meurtrier de ce grand homme, fut la premiere victime qu'il ſe propoſa d'immoler à ſes mânes.

La guerre allumée pour la ſeconde fois, lui fournit mille occaſions de ſe ſignaler. Il rendit inutile une tentative que l'Amiral fit ſur Sens ; &, peu de temps après, s'étant jetté dans Poitiers, il s'y défendit avec tant de valeur & de ſuccès, que Coligni fût obligé d'en lever le ſiége. Je paſſe rapidement ſur des évenemens qui ne ſont point de mon ſujet.

Après l'affaire de Montcontour, où les Proteſtans furent défaits, on ſe battit encore quelques mois: mais enfin les deux partis, laſſés des horreurs d'une guerre qui ruinait l'Etat, ſongerent ſérieuſement à la paix. Elle fut propoſée & conclue aux conditions les plus avantageuſes pour les Huguenots. Bien des gens s'étonnerent que la Cour n'eût pas tiré parti des avantages qu'elle avait remportés dans le cours de cette guerre. Pouvaient-ils pénétrer les reſſorts d'une politique auſſi cruelle que profonde? Dès lors la perte des Proteſtans était jurée; dès lors on méditait l'horrible projet qui fut exécuté deux ans après.

Le Duc de Guiſe n'avait pas encore ces idées de grandeur, de pouvoir, de Monarchie, qui le perdirent dans la ſuite: quoique perſuadé

de ſes prétendus droits, les circonſtances paraiſſaient peu propres à les faire valoir. Charles IX, âgé de vingt-trois ans, commençait à gouverner par lui-même. Il avait deux freres, dont l'un, qui fut depuis Henri III, venait de ſe couvrir de gloire aux deux batailles de Jarnac & de Montcontour. Le deſir de venger la mort du Duc ſon pere, rempliſſait ſeul ſon eſprit : auſſi fut-il un des principaux auteurs du maſſacre de la Saint Barthelemy. Cet événement eſt trop remarquable ; il a trop de liaiſon avec mon ſujet, pour le paſſer ſous ſilence.

Se repoſant ſur la foi des traités, comblé des faveurs du Roi, inſtruit à l'école de ſa mere, flatté du doux eſpoir de voir bientôt porter la guerre dans les Pays-Bas, l'Amiral était venu à la Cour avec la Reine

de Navarre. Le mariage du Prince de Béarn * ſon fils, avec la Princeſſe Marguerite, ſœur de Charles IX, fut arrêté, & le jour pris pour la célébration. Quel hymen ! ſous quels auſpices fut-il formé ! Les Furies allumerent ſon flambeau, & l'éteignirent bientôt après dans des fleuves de ſang : tout ſemblait préſager à l'Amiral ſon malheur.

La Reine de Navarre était morte peu de jours avant le mariage de ſon fils ; & l'on diſait hautement qu'elle avait été empoiſonnée. Les bienfaits dont le Roi le comblait (ils ſont toujours ſuſpects de la part d'un ennemi réconcilié ;) le caractere fourbe & cruel de Catherine de Médicis ; les avis réïtérés qu'il recevait journellement ; l'attentat commis contre ſa perſonne, peu de jours ayant la Saint Barthelemy ;

* Henri IV.

les regrets de Charles à cette occaſion, trop outrés pour être ſinceres; tout aurait dû lui ouvrir les yeux. Mais, par une permiſſion divine, jamais orage ſi affreux ne fut précédé d'un calme ſi profond; jamais on ne vit tant de ſécurité, avec tant de raiſons d'en avoir ſi peu. Un jeune Prince, de vingt-trois ans, avait endormi le plus vigilant des hommes, aveuglé le plus éclairé, ſurpris le plus ruſé, trompé le plus ſoupçonneux. Au milieu des dangers qui le menaçait, il était d'une tranquillité admirable.

Le moment marqué pour la plus ſanglante des cataſtrophes, eſt enfin arrivé. Le Roi, qui n'était pas familiariſé avec le crime, tremble, friſſonne; il eſt flottant, irréſolu. La Reine ſa mere, qui s'en apperçoit, fait donner le ſignal dont on était convenu.

convenu. A l'inſtant, le Duc de Guiſe, à la tête d'une troupe de ſatellites, vole chez l'Amiral : il jouiſſait alors des charmes du repos. Eveillé par les clameurs de ſes gens, & par le bruit que font les aſſaſſins, il ſe leve, & attend, ſans crainte, le ſort que lui prépare le Deſtin. Les portes de ſon appartement ſont enfoncées ; le fer brille à ſes yeux ; la mort ſe préſente à lui ſous la forme la plus horrible. Il la mépriſait trop pour la craindre : il reçoit le coup mortel ſans proférer une ſeule parole, ſans la moindre marque de faibleſſe, ou de réſiſtance : en un mot, il meurt en héros.

Le Duc de Guiſe était dans la cour à attendre ſa victime : on jette à ſes pieds le corps ſanglant de l'Amiral. Le croirait-on ? Il eſſuie, avec ſon mouchoir, le ſang dont ſon viſage

était couvert, afin de mieux s'assurer que c'était lui ; &, après l'avoir frappé avec le pied, comme par maniere d'insulte, dans le transport qui l'anime, il court chercher d'autres victimes qu'il puisse immoler aux mânes de son pere. Tout Paris est inondé de sang. Teligny, gendre de l'Amiral, le Comte de la Rochefoucault, le Comte de Lavardin, Piles, de la maison de Clermont, & une infinité de gens de qualité, périrent dans cette malheureuse journée. Le massacre dura sept jours ; plus de cinq mille personnes perdirent la vie pendant ce tems-là. Tout le Royaume suivait l'exemple de la capitale ; il n'y eut que quelques Provinces qui, par la fermeté & le courage de ceux qui y commandaient, ne furent pas enveloppées dans le désastre général.

Ici les réflexions ſe préſentent en foule. Dans quels déſordres, dans quel abyſme de maux l'ambition des Grands n'entraîne-t-elle pas un Etat, lorſque le chef n'eſt pas aſſez puiſſant pour y mettre des entraves! Qu'un Prince eſt à plaindre, lorſque, livré à lui-même, ou à de vils flatteurs, il n'a pas un ami ſage & fidele qui puiſſe redreſſer ſes écarts! Quel malheur pour ce Prince, lorſque ceux qui devraient ne ſe propoſer que ſa gloire & le bien de l'Etat, négligent ſon éducation, ne lui laiſſent prendre aucune connaiſſance des affaires, énervent ſon eſprit par les plaiſirs, afin de retenir plus long-tems une autorité qu'on leur a confiée comme un dépôt! Charles IX. en eſt une preuve bien ſenſible.

Il ne fut pas long-tems à ouvrir

les yeux ſur tout ce que cette action avait d'horrible ; il s'en repentit ; il la déteſta : &, pour en effacer, ſi cela était poſſible, juſqu'au ſouvenir, il réſolut de travailler ſans relâche au bonheur de ſes Sujets. Mais, les maux de la France n'étaient pas encore parvenus à leur comble : la mort du Roi, arrivée deux ans après la Saint Barthelemy, replongea le Royaume dans de nouveaux troubles qui faillirent à entraîner ſa perte : les violentes ſecouſſes qu'eſſuya l'Etat, l'ébranlerent juſques dans ſes fondemens ; quarante ans de proſpérité, ſous un des plus grands Monarques qu'ait eu la France, ont à peine ſuffi pour le raffermir.

Henri III, ſucceſſeur de Charles IX, avec l'intrépidité d'un ſoldat & un caractere doux, n'avait aucune

des qualités qui font un grand Roi. Un esprit faible & paresseux ; nulle sagacité dans les affaires, nulle ressource dans les cas imprévus, nulle fermeté dans les disgraces ; gouverné par ses plaisirs ; prodiguant à ses favoris l'argent destiné aux besoins de l'Etat ; faisant un mélange monstrueux de la débauche & de la superstition ; délibérant lorsqu'il fallait agir ; sans amour pour la gloire ; détestant tout ce qui aurait pu le retirer de la vie molle & efféminée qu'il menait dans le fond de son Palais.

Tel était celui que la Fortune se plut à opposer au fameux Duc de Guise. Faut-il s'étonner s'il osa former le projet de lui ôter la Couronne ? Il y a apparence qu'il l'aurait exécuté, s'il eût vécu quelques années de plus.

La guerre entrepriſe, ſans néceſſité, contre les Huguenots, & terminée par l'Edit de pacification, ſi favorable au parti Proteſtant, commença à aigrir les eſprits. Le Duc de Guiſe, qui s'était ſignalé dans cette guerre par la défaite des Allemands auprès de Château-Thierry, où il reçut cette bleſſure glorieuſe qui lui fit donner le ſurnom de *Balafré*; le Duc de Guiſe, dis-je, en profita pour jetter les fondemens de cette redoutable Ligue qui porta dans la ſuite de ſi furieux coups à l'autorité Royale. Le Cardinal de Lorraine ſon oncle en avait conçu le premier projet au Concile de Trente, pluſieurs années auparavant. Le bien de l'Etat, les dangers dont la vraie Religion était menacée, furent les prétextes ſpécieux dont ſe prévalut l'ambition pour

parvenir à ſes fins. Les principaux Catholiques, ayant à leur tête le Duc de Guiſe, forcerent le Roi à approuver leur union, & à révoquer l'Edit de pacification ; la guerre fut de nouveau déclarée aux Proteſtans : il eſt vrai qu'elle ne fut pas de durée.

Quoique le Duc de Guiſe eût dans la tête mille idées de grandeur, de pouvoir, d'indépendance, qui, toutes enſemble, n'étaient pas éloignées de l'idée de Royauté, il n'avait encore oſé y aſpirer, ou, s'il y avait penſé, ce n'avait été que ſecrettement, & avec le regret d'être venu dans des circonſtances peu propres à faire valoir ſes prétendus droits. La mort du Duc d'Alençon, arrivée ſur ces entrefaites, changea bien la face des choſes ; elle lui fit trouver de la poſſibilité à l'exécution

d'un projet qu'il avait regardé juſqu'alors comme chimérique.

Tout ſemblait favoriſer ſes vûes. Il ſe voyait le Seigneur de France le plus puiſſant ; on le regardait dans tout le Royaume comme le boulevard de la Religion Catholique ; &, à ce titre, il était l'idole des peuples & des ſoldats. Juſqu'où ne devait-il pas porter ſes vûes ambitieuſes ? Quoique le Roi de Navarre eût mille qualités brillantes qui auraient dû inquiéter le Duc de Guiſe, ſa Religion était un obſtacle qui devait lui fermer, pour toujours, le chemin du trône. D'ailleurs, il était parent du Roi à un degré ſi éloigné, qu'en ſuppoſant même ſon changement de Religion, le Duc ne déſeſpérait pas de lui faire donner l'excluſion par des peuples dont il diſpoſait ſouverainement. Il oſa donc former des

deſſeins ſur la Couronne : mais il était trop habile pour les faire éclater. Il avait une infinité de concurrens qui ſe ſeraient tous réunis contre lui, s'ils avaient pu le pénétrer. Le Duc de Lorraine prétendait, par plus d'un titre, ſuccéder à Henri III. Catherine ſon ayeule le favoriſait. Le Roi d'Eſpagne avait auſſi des prétentions : il n'eſt pas juſqu'au Pape qui ne voulût ſe mêler de cette grande affaire. Le Duc de Guiſe les amuſait tous par des traités particuliers : les promeſſes qu'il leur faiſait étaient toutes différentes ; & chacun d'eux le ſervait, croyant ne ſervir que ſes propres intérêts. Il crut devoir ſe ſervir d'un grand nom, à l'abri duquel il pût agir pour lui-même. Le Cardinal de Bourbon fut celui ſur lequel il jetta les yeux : il était tout propre à jouer

le rôle qu'on lui deſtinait. C'était un bon Prêtre, ſans talens, ſans génie, plus propre à briller dans le cloître que ſur le trône; attaché au Roi de Navarre ſon neveu, mais encore plus à l'ancienne Religion, à laquelle il aurait ſacrifié parens, amis & patrie.

De quels dangers affreux la Religion n'eſt-elle pas menacée! Prince, lui dit un jour le Duc de Guiſe, par la mort du Duc d'Alençon, le Roi de Navarre ſe trouve héritier préſomptif de la Couronne. S'il y parvient jamais, cette Religion ſainte, cette Religion reſpectable, cette Religion auſſi ancienne que la Monarchie, que deviendrait-elle? Hélas! puis-je y penſer ſans verſer des larmes? Elle ſera foulée aux pieds du ſuperbe Calviniſme; les Egliſes ſeront détruites, les vaſes ſacrés

pillés, les Miniſtres du Seigneur égorgés ; les peuples, obligés de plier ſous le joug, adopteront bientôt la Religion du Prince, & tout le Royaume deviendra Proteſtant. Quel malheur ! Vous ſeul, Prince, pouvez le prévenir. Le crime d'héréſie dont eſt convaincu votre neveu, lui fait perdre tous ſes droits : la Sorbonne l'a décidé ; le Pape ne tardera pas à ratifier le jugement de la Sorbonne. La Couronne vous regarde donc : oſez y aſpirer ; vous ſerez ſecondé, dans un ſi louable deſſein, par les Parlemens, les Peuples & les Grands. Que pourra vous oppoſer le Roi de Navarre ? Une poignée de rebelles, qu'il ſera aiſé de diſſiper : c'eſt moi qui vous en réponds. Quelles obligations ne vous aura pas la France ? quelles obligations ne vous aura pas la Re-

ligion ? Jettez les yeux sur cette foule de malheureux, à qui vous ouvrez les portes du ciel, en acceptant une Couronne sur laquelle vous avez des droits inconteſtables.

Le Duc ne pouvait terminer ſon diſcours d'une maniere plus adroite & plus touchante. Le Cardinal, ému juſqu'aux larmes, l'embraſſa tendrement, en l'aſſurant qu'il était diſpoſé à faire tout ce qu'il jugerait à propos; qu'il ne ſe dirigerait, à l'avenir, que par ſes conſeils; &, que ſi jamais il montait ſur le trône, il ſe repoſerait ſur lui du ſoin du gouvernement.

L'éclat du diadême éblouit le bon Prêtre: les appas de la Royauté contribuerent bien autant à le déterminer, que les dangers qui menaçaient la Religion. Quel eſt l'âge, quel eſt l'état, quelle eſt la vertu qui peut

réſiſter à des offres auſſi ſéduiſantes ? Aſſuré du Cardinal, le Duc fit dreſſer un Manifeſte, dans lequel ce Prince prenait le titre de premier Prince du Sang : les Ducs de Lorraine & de Guiſe y étaient qualifiés de Lieutenans Généraux de la Ligue. Cette déclaration, appuyée du nom de preſque tous les Princes de l'Europe, le Pape à leur tête, était relative à un traité conclu avec le Roi d'Eſpagne, qui ſe ſervait du prétexte de la Religion pour fomenter les troubles, à l'abri deſquels il ſe flattait de réunir la Couronne de France à tant d'autres qu'il poſſédait déja. Le Duc eut l'audace de rendre le Manifeſte public, & le Roi la faibleſſe de le ſouffrir. Rien ne pouvait le rappeller à lui : endormi dans les bras de la volupté, il ne prenait nulle meſure pour parer les coups

qu'on ſe diſpoſait à lui porter. Le Duc de Guiſe, profitant de ſa léthargie, fit répandre dans le Royaume mille libelles contre lui. Ce Prince y était dépeint avec les couleurs les plus noires ; on le traitait d'infâme débauché, & de ſuppôt d'héréſie ; on lui reprochait d'avoir pris ſous ſa protection la ville de Genève, d'avoir accepté l'Ordre de la Jarretiere, de s'être ligué avec les Proteſtans à Magdebourg, pour la défenſe de Gerard Truſches : ſes manieres molles & efféminées, ſa vie oiſive & ſenſuelle, ſes mignons, ſon avidité inſatiable à ramaſſer de l'argent, ſans égard pour la miſere du peuple, qui gémiſſait ſous le joug le plus tyrannique, ſes folles dépenſes ; rien de ce qui pouvait le noircir ne fut oublié. A ces traits, on oppoſait la piété, la douceur,

la bravoure, la générosité, la magnificence, la bonté des Princes Lorrains, qu'on nommait les boucliers de la Religion, & les peres du peuple. Les chaires, ces augustes Sanctuaires de la vérité, d'où il ne devrait jamais sortir que des maximes saintes, étaient en proie au Fanatisme, à la rébellion : le dirai-je ? à l'affreux parricide. Combien de Prédicateurs oserent insinuer, dans leurs sermons, qu'on pouvait, qu'on devait même attenter, pour le bien de la Religion, sur la personne sacrée du Roi ! Ces libelles, ces discours séditieux produisirent un effet étonnant. La plus grande partie du Royaume, sans égard pour l'autorité Royale, se réunit pour la conservation de l'ancienne Religion. Le Duc de Guise, d'une commune voix, fut déclaré chef de la Ligue :

pluſieurs de ſes créatures pouſſerent l'audace juſqu'à propoſer la dépoſition de Henri III, pour le mettre à ſa place. Le Duc était trop habile, pour ne pas réprimer les mouvemens d'un zèle mal entendu, qui, dans les circonſtances, aurait pu lui être préjudiciable. Son projet n'avait pas encore aſſez mûri ; il ſçavait d'ailleurs le peu de fond qu'il y a à faire ſur la faveur du peuple, lorſqu'on n'a pas en main de quoi prévenir ſa légereté. L'exemple des Gracques était ſans ceſſe préſent à ſes yeux : adorés du peuple, ils en avaient été abandonnés dans le tems où ſon appui leur aurait été le plus néceſſaire : une nombreuſe populace, à laquelle ils s'étaient dévoués, les avait lâchement ſacrifiés à la fureur des Grands. Le Duc craignait, avec raiſon, le même ſort, ſi, pour

l'éviter & pour assurer le succès de son projet, il ne prenait les mesures les plus justes. L'Espagne, avec laquelle il avait conclu une ligue offensive & défensive, lui avait fait toucher de grosses sommes d'argent; il s'en servit pour lever des troupes, & se faire des créatures. Le parti Protestant, malgré ses pertes réitérées, était encore formidable; il fallait l'abaisser; ce fut le motif d'une nouvelle guerre. Les Calvinistes furent obligés de recevoir la loi; on les dépouilla, par le traité de paix conclu à Nemours, de tout ce qu'ils avaient obtenu par le passé. La Ligue en devint plus audacieuse : l'autorité Royale avait plié sous son joug. Ce n'est pas tout; le Duc de Guise obtint de la Cour de Rome cette bulle foudroyante, par laquelle le Roi de Navarre & le Prince de

Condé étaient excommuniés, & déclarés indignes de succéder à la Couronne ; leurs Sujets déliés du ferment de fidélité : il leur était même défendu d'obéir à ces Princes, sous peine d'être enveloppés dans la même excommunication.

C'est alors que le Duc crut toucher au moment qui devait mettre dans sa maison & sur sa tête la Couronne des Capets. Il était maître absolu dans Paris : mais un de ces jeux du hasard, qui ne sont que trop ordinaires, pouvait lui enlever cette autorité. Il crut donc devoir l'appuyer sur des fondemens si solides, qu'elle pût braver impunément tous les caprices de la fortune. Bussi le Clerc, Procureur au Parlement, était l'homme de confiance du Duc. Recommandable par l'audace la plus effrénée, & par son attachement

pour la maiſon de Guiſe, cet homme ſemblait être né pour bouleverſer un Etat : le Duc ne faiſait rien ſans le conſulter. Par des menées ſecrettes, par des pratiques ſourdes, par des ſommes d'argent données à propos, il avait attiré à la Ligue un grand nombre de partiſans. Les ſervices qu'il avait rendus, le beſoin qu'on avait de lui, le crédit qu'il avait dans Paris, l'avaient mis en poſſeſſion de dire librement ſon ſentiment : il fut un jour trouver le Duc, & lui parla en ces termes :

Qu'attendez-vous, Seigneur ? D'où vient différer l'exécution d'un projet qui, en vous couvrant de gloire, va rendre à la France le calme après lequel elle ſoupire depuis ſi long-tems ? Paris, le Royaume entier, n'attendent que vos ordres pour ſecouer le joug du Tyran.

Quelles circonſtances plus propres à faire éclater le grand deſſein que vous avez oſé former ? Le Roi de Navarre & le Prince de Condé viennent d'être exclus du trône : l'aveuglement du Roi eſt inconcevable ; déteſté, abhorré de ſes Sujets, les plaiſirs ſeuls l'occupent dans le fond de ſon palais. Vous diſpoſez des peuples, des troupes & du Parlement ; les tréſors de l'Eſpagne vous ſont ouverts : voici le tems de faire rentrer dans votre maiſon une Couronne qu'elle a poſſédée pendant tant de ſiecles. Plus de ménagemens ; plus de circonſpection : oſez faire éclater le deſſein le plus magnanime ; oſez prendre les armes ; oſez frapper de grands coups, & je vous réponds du ſuccès : ſongez, ſur-tout, que la promptitude dans l'exécution peut ſeul faire réuſſir de

pareils projets. Il eſt impoſſible que le Roi ne ſorte à la fin de ſon profond aſſoupiſſement. Inſtruit de vos deſſeins, il pourrait prendre des meſures qui déconcerteraient les vôtres. Que ſçais-je ? Il faut ſe méfier d'un Prince que ſa lâcheté rend capable de tout. Combien de ceux qui vous ont devancé dans la carriere que vous courez, ont péri pour avoir agi avec trop de lenteur & de circonſpection ! Ainſi parla Buſſi. Il n'eut pas de peine à perſuader le Duc ; on ne pouvait lui donner un conſeil qui fût plus de ſon goût : il crut donc devoir prendre les dernieres meſures pour l'exécution de ſon deſſein.

L'affection des Pariſiens lui était connue. Pour s'en mieux aſſurer, il diſtribua, dans les ſeize quartiers de Paris, pluſieurs perſonnes qui

veillaient ſans ceſſe à ſes intérêts : l'adminiſtration des affaires leur fut confiée : on donna à ces factieux le nom de *Seize*. Ennemis jurés de l'Etat & du Roi, ces malheureux ſe ſervaient de tous les moyens imaginables pour augmenter l'averſion qu'on avait pour le Monarque.

Ils tinrent une aſſemblée ſecrette en préſence du Duc, dans laquelle il fut réſolu que ce Prince marcherait au-devant des Allemands, qui étaient entrés dans le Royaume par la Bourgogne pour ſe joindre au Roi de Navarre ; & qu'après qu'il les aurait défaits, on profiterait des circonſtances pour ôter à Henri III. la Couronne & la liberté. On croyait lui faire grace en le reléguant, pour le reſte de ſes jours, dans le fond d'un cloître. Le Duc mépriſait ſi fort le Monarque, qu'il ne ſe donna même

pas la peine de tenir ſon deſſein ſecret ; le réſultat de ce Conſeil ne fut bientôt plus un myſtere pour le Public : il n'était queſtion, par-tout, que de la dépoſition du Roi ; elle était devenue l'objet des plaiſanteries des beaux eſprits. Le Cardinal de Guiſe dit publiquement, qu'il ne mourrait pas content, s'il n'avait le plaiſir de faire, de ſa propre main, une couronne au Roi. La Ducheſſe de Montpenſier tenait à peu près le même langage. Il était impoſſible qu'une choſe ſi publique ne vînt à la fin aux oreilles du Roi. Il lui reſtait encore quelques ſerviteurs fideles, qui s'étaient préſervés de la contagion. Nicolas Poulain, Lieutenant du Prevôt de l'Iſle de France, va trouver le Monarque, & lui révele cet odieux complot. O aveuglement déplorable ! rien ne peut retirer le

Prince de ſon funeſte aſſoupiſſement : il entend, ſans émotion, le détail circonſtancié de la conjuration formée pour lui ôter ſa Couronne & ſa liberté : il ſe plaint même de ce qu'on vient troubler ſon repos & ſes plaiſirs par des récits ſans vraiſemblance ; &, après avoir congédié Poulain, il ſe replonge dans les plaiſirs, ſans ſonger à prendre la moindre meſure pour prévenir les deſſeins de ſes ennemis.

Tandis que le Duc de Joyeuſe, un des favoris de Henri III, allait chercher le trépas dans les plaines de Courtras, le Duc de Guiſe ſe couvrait de gloire par les avantages qu'il remportait ſur les Allemands : les échecs qu'ils ſouffrirent à Vimory, à Aulneau, les contraignirent de ſortir du Royaume. Quel triomphe pour la Ligue ! Toute la Chrétienté célébrait

célebrait les victoires du Duc. Le Pape lui fit préſent d'une épée magnifique ; le Duc de Parme lui envoya des armes fort riches, en lui prodiguant les éloges les plus flatteurs. Dans Paris & dans les provinces, tout retentiſſait de ſes exploits. Pour les relever, on oppoſait la conduite molle & efféminée du Monarque. C'eſt alors que les Seize, perdant un reſte de reſpect qui les retenait encore, obligerent la Sorbonne à faire cet étrange arrêté : » Que l'on pouvait ôter le » Gouvernement aux Princes que » l'on ne trouvait pas tels qu'il fal» lait, comme l'adminiſtration au » Tuteur que l'on avait pour ſuſpect.

Ces factieux n'attendaient que la préſence du Duc de Guiſe pour arborer l'étendard de la rébellion.

Inſtruit de tout ce qui ſe paſſe, le

Roi ouvre enfin les yeux : il apperçoit, non ſans effroi, la profondeur de l'abyme qui était prêt à l'engloutir : il gronde, il menace, il tonne ; mais le faible Prince n'oſe faire rien de plus : tout ſe réduit à prendre quelques précautions pour la ſureté de ſa perſonne. C'en fut aſſez pour donner l'allarme aux Seize : ils envoyerent courier ſur courier au Duc, pour le preſſer de venir à leur ſecours : il était alors occupé à aſſurer la Picardie au Duc d'Aumale ſon couſin. Le Roi avait donné ce Gouvernement au Duc d'Epernon. Le Duc, qui ſe croyait déja ſur le trône, ne voulut point que ſon couſin ſe déſiſtât de ſes droits : il avait eu ce Gouvernement par proviſion, du vivant du Prince de Condé. Les nouvelles qu'il reçut de Paris, le rappellerent dans cette capitale ;

il y vint, malgré les défenses réitérées du Monarque. L'audace pouvait-elle être pouſſée plus loin? Il alla deſcendre aux Filles Pénitentes, où la Reine mere s'était retirée : elle le conduiſit tout de ſuite au Louvre, aux acclamations d'une foule innombrable de peuple qui ſe trouva ſur ſon paſſage.

Le Roi était alors dans l'appartement le plus retiré de ſon palais avec quelques-uns de ſes favoris. On lui apprend l'attentat du Duc ; il en frémit. Dans ce premier moment, il prend la réſolution de faire mourir un Sujet audacieux, dont la puiſſance formidable, ſoutenue de l'ambition la plus effrénée, paraiſſait devoir tout engloutir.

Le Duc, qui ne connut jamais de danger, & qui mépriſait trop le Roi, pour le croire capable d'une

réſolution vigoureuſe, entre avec cet air de confiance qui ne l'abandonnait jamais. L'accueil froid du Roi, le murmure des Courtiſans, lui donnerent d'abord quelque appréhenſion : mais, bientôt raſſuré, il fait voir, par ſa contenance & par ſes regards pleins de feu, que ce ne ſera pas impunément qu'on attentera à ſes jours. Le faible Monarque, incertain, irréſolu, n'a ni le courage de s'en défaire, ni celui de s'aſſurer de ſa perſonne : le Duc ſort du Louvre auſſi tranquillement qu'il y était entré.

Paris était rempli d'étrangers ; on ne voyait de tous côtés qu'attroupemens myſtérieux, que gens affairés, que rumeur & que tumulte ; tout ſemblait préſager une tempête prochaine. Le Duc ſçavait qu'on avait juré ſa perte, & qu'il n'avait

dû ſon ſalut qu'au peu de fermeté du Prince. Le Roi était inſtruit du ſort qu'on lui préparait. Les Seize diſpoſaient tout pour l'exécution de leur deſſein. Enfin, diſaient-ils hautement, voici le jour qui va rendre la France à ſes premiers maîtres : voici le jour où nous allons être délivrés du joug ſous lequel nous gémiſſons depuis ſi long-tems. Leurs partiſans, en armes, n'attendaient que le ſignal pour mettre le ſceau à leur rébellion.

Henri, inſtruit du danger qui le menace, fait entrer dans la ville ſix mille hommes de troupes réglées, partie Suiſſes, partie Français. Les Seize en prennent occaſion de repréſenter au peuple le danger qui le menace. Vous êtes perdus, s'écrie Buſſi, ſi vous ne prévenez les deſſeins du Tyran : vos biens, vos

femmes, vos enfans, votre vie-même vont devenir la proie du ſoldat effréné.

Animé par ce diſcours, le peuple prend les armes. Furieux, il jure d'immoler à ſon reſſentiment le Tyran & la tyrannie : les Suiſſes ſont repouſſés avec perte : mille barricades ſont dreſſées ; on les pouſſe de rue en rue juſqu'au Louvre. L'hiſtoire de la vie des plus grands hommes, eſt ſouvent le récit de leurs fautes. Si le Duc eût ſçu profiter de la diſpoſition des eſprits, il ſe ſerait rendu maître de la perſonne du Roi. Mais, cet homme ſi actif, ſi audacieux, ſi entreprenant, ne ſe trouve plus lui-même. Par une permiſſion Divine, il manque de réſolution ; le courage l'abandonne ; & il remet à un autre tems l'exécution d'un projet qui ne demandait plus de dé-

lui : il compte, mal-à-propos, sur les faveurs de la fortune. Peut-il ignorer à combien de revers sont exposés ses favoris ? Il présume trop de ses forces : plein de mépris pour le faible Monarque, il croit pouvoir, quand il le voudra, disposer de son sort. L'insensé ! ne sçait-il pas que la vûe d'un danger prochain réveille les esprits les plus engourdis, & leur fait prendre quelquefois les résolutions les plus vigoureuses ? Il ménage son Souverain, après l'avoir poussé à bout : il se pique, à contre-tems, d'une générosité déplacée, qui ne fait que redoubler l'animosité du Monarque, & indisposer ses partisans. Malgré les remontrances & les prieres de Bussi, il alla dégager les troupes Royales, enveloppées par la multitude, & les renvoya, désarmées, au Louvre. Le Roi, qui

croyait toucher à ſon dernier moment, profita du relâche que lui donnait ſon ennemi : il ſe retira dans le Monaſtere des Feuillans, d'où il ſe rendit à Chartres, ne ſe croyant pas en ſûreté à Paris. Par ſon départ, le Duc reſta ſeul maître de la capitale : tout fléchit, tout trembla devant lui.

Il ſe trouvait cependant encore quelques ames privilégiées qui s'étaient préſervées de la corruption générale, & qui, dans plus d'une occaſion, oſaient tenir tête au Tyran. Tout le monde ſçait la généreuſe réponſe de Robert le Sénéchal. Peu de jours après la journée des Barricades, il ſe promenait avec le Duc de Guiſe dans une gallerie où étaient repréſentées toutes les actions de Bertrand du Gueſclin. J'aime bien ce du Gueſclin, dit le Duc ; il

était le fléau des Tyrans. Oui, répondit le Sénéchal; mais ces Tyrans n'étaient pas ſes Rois. Ce Sénéchal était petit-fils de celui qui, à la bataille de Pavie, ſe mit au-devant de François I. & reçut un coup d'arquebuſe qu'on tirait au Roi.

Le premier ſoin du Duc fut de s'emparer de la Baſtille & de l'Arſenal: il en donna le gouvernement à Buſſi. Ce Prince s'apperçut alors, mais trop tard, de la faute qu'il avait faite en laiſſant échapper le Monarque: il ne ſongea qu'à la réparer. Le Prevôt des Marchands & les Echevins, trop zèlés pour l'Etat, furent deſtitués; le Duc donna leurs charges à ſes créatures. Il fit répandre dans le Royaume une relation de la journée des Barricades. La faibleſſe du Monarque & le courage

des Ligueurs y étaient mis dans le plus grand jour, & peints avec les traits les plus forts : on y invitait les villes qui, juſqu'alors, avaient paru attachées au Roi, à embraſſer le parti de la Ligue. Le Duc d'Aumale fut envoyé en Picardie ; toute cette province, à la réſerve de Boulogne, ſubit le joug. Le Cardinal de Guiſe s'empara de Reims & de Châlons ; &, ſans le Duc d'Epernon, il ſe ſerait rendu maître de toute la Normandie. L'embrâſement menaçait tout le Royaume. Le Roi crut devoir travailler ſérieuſement à l'éteindre. Ce Prince, depuis la journée des Barricades, avait fixé ſon ſéjour à Chartres, où ſon eſprit agité formait mille projets de vengeance contre ſon ennemi. La plus grande partie du Royaume obéiſſait à ce Sujet audacieux : vouloir lui

faire ouvertement la guerre, aurait été s'exposer à un danger évident de perdre la Couronne & la liberté ; les forces étaient trop inégales : encore moins devait-on penser à lui faire son procès. Il ne restait au Roi d'autre parti, que celui de s'en défaire secrettement ; il s'y détermina.

Catherine de Médicis, entierement dévouée au Duc de Guise, lui avait ménagé une paix qui fut tout à la fois la honte du Roi & de la Royauté. Par ce traité, Henri avait accordé aux Ligueurs plusieurs villes, confirmé l'élection du Prevôt des Marchands & des Echevins, juré de faire au Calvinisme une guerre mortelle, qui ne finirait que par son extinction : il avait, de plus, ordonné à ses Sujets de ne jamais reconnaître pour Roi un Prince suspect d'hérésie : il avait approuvé la jour-

dépouillaient d'une autorité réelle & légitime, pour en revétir leur idole, il entrait dans des accès de fureur qu'il avait bien de la peine à ne pas laiſſer éclater.

Outre ſa garde ordinaire, le Roi avait toujours auprès de ſa perſonne cette fameuſe bande ſi connue dans l'hiſtoire ſous le nom des *Quarante-cinq*. C'étaient des gens d'une intrépidité à toute épreuve, ſans fortune; & , par-là même, capables de tout entreprendre. Lognac, leur Capitaine, en qui le Monarque avait beaucoup de confiance, ne ceſſait de l'aigrir contre le Duc, par les rapports envenimés qu'il lui faiſait.

Pouvez-vous vous flatter, Sire, lui diſait-il, de regner tranquillement pendant la vie du Duc de Guiſe? Le perfide ne penſe qu'à vous détrôner : toutes ſes démarches le

prouvent. Que dis-je ? n'y eſt-il pas déjà parvenu ? ne regne-t-il pas deſpotiquement ? A peine vous a-t-il laiſſé un vain titre qu'il cherche encore à vous enlever. Qu'attendez-vous donc, Sire, pour vous venger d'un rebelle dont les attentats méritent le dernier ſupplice ?

Ces paroles, ſouvent répétées, fixerent les irréſolutions de Henri : il ſe détermina à faire mourir le Duc : l'ordre en fut donné à Lognac, qui prit les meſures les plus juſtes pour l'exécuter. Quelque ſecrette qu'on tînt cette réſolution, elle tranſpira. Le Duc en reçut pluſieurs avis circonſtanciés : ſon intrépidité naturelle les lui fit négliger : il ne croyait pas au Roi aſſez de fermeté pour un aſſaſſinat ; une aveugle préſomption occaſionna ſa perte. Ainſi avait péri, quelques années auparavant, l'Ami

ral de Coligny, pour n'avoir pas voulu suivre le conseil de ses amis. Ainsi périt autrefois le fameux Jules César, pour avoir négligé les précautions qu'un usurpateur doit toujours prendre dans un Etat nouvellement affermi. On doit toujours craindre le ressentiment d'un ennemi qu'on a mortellement offensé.

Le Duc s'était rendu de très-grand matin dans la salle du château, pour assister à un Conseil extraordinaire qu'on devait tenir ce jour-là. Le Roi l'envoya chercher peu de momens après. Il avait fait bâtir, à côté de sa chambre, des manieres de petites cellules où les assassins s'étaient cachés. A peine le Duc eut-il enfilé une allée étroite, qui conduisait à l'appartement du Prince, que neuf des Quarante-cinq se jetterent dessus lui, &, malgré sa résistance, le per-

cerent de pluſieurs coups de poignard. Il expira en proférant ces paroles : Ah ! le traître ! Le Cardinal de Guiſe ſon frere, arrêté par le Maréchal d'Aumont, ſubit le même ſort.

Ainſi fut étouffée, dans le ſang de ſes auteurs, une conjuration dont le ſuccès aurait infailliblement entraîné la ruine de l'Etat.

Si l'on doit condamner l'extrémité à laquelle ſe porta Henri III ; s'il eût mieux fait de procéder par les voies ordinaires de la Juſtice contre des Sujets rebelles : c'eſt ce que je n'entreprendrai point d'examiner. Il ſuffit de dire que la mort du Duc était devenue néceſſaire, & que le Roi n'avait pas le choix des moyens.

MARIUS,

*TRADUIT DU LATIN**.

C'ÉTAIT dans une maiſon de plaiſance, ſituée ſur le bord de la mer, que la jeune Lesbie paſſait ordinairement la plus belle ſaiſon de l'année. Son amour pour la ſolitude avait redoublé, depuis qu'elle était obligée de vivre avec un Prince qu'elle n'aimait pas.

* J'avais été paſſer quelques jours chez M. le Comte de C***. Commandant ſur les côtes du Poitou, qui, depuis long-tems, m'honore de ſes bontés. Ses talens & ſon goût pour les Lettres, ſont connus. Parmi pluſieurs Manuſcrits précieux dont il eſt poſſeſſeur, celui dont je haſarde aujourd'hui la traduction, me tomba entre les mains. Je ſouhaite qu'elle plaiſe autant que m'a plu l'original: la Latinité en eſt ſi belle, que je ne doute point qu'il ne ſoit du ſiècle d'Auguſte.

La chaſſe, la pêche, la promenade, la lecture partagaient agréablement ſon tems, dans un lieu que l'art & la nature avaient concouru à rendre charmant.

Elle y était déja depuis quelque tems, lorſqu'un jour, étant allée ſe promener au bord de la mer, elle apperçut ſur le rivage les débris d'un vaiſſeau, qu'une violente tempête avait briſé ſur les côtes d'Afrique. Naturellement compatiſſante, Lesbie ſe ſentit toute émûe à un pareil ſpectacle; elle ne put même s'empêcher de donner quelques larmes au ſort des malheureux que la mer venait d'engloutir. Elle promenait ſes regards de tous côtés, dans l'eſpoir de découvrir quelqu'un de ces infortunés à qui ſon ſecours pourrait être utile, lorſque la mer jetta à ſes pieds un homme vêtu

à la Romaine : ſa robe de pourpre, un poignard, enrichi de pierres précieuſes, qui pendait à ſon côté, faiſaient voir qu'il était de la premiere qualité. Les horreurs de la mort n'avaient pu effacer entierement les graces naturelles de ſa figure ; il était aiſé de remarquer qu'à peine âgé de vingt-ans, ſa phyſionomie devait être charmante.

Quoiqu'il ne donnât aucun ſigne de vie, Lesbie le fit tranſporter au Palais, où on s'apperçut, à un mouvement de cœur preſque imperceptible, qu'il vivait encore. Les prompts ſecours qu'on lui donna furent ſi efficaces, qu'il eut bientôt recouvré l'uſage de ſes ſens ; &, dès le lendemain, il fut en état d'aller témoigner ſa reconnaiſſance à la jeune Lesbie. Cette aimable perſonne, qui ne voyait que des hommes hideux,

& qui était accoutumée aux manieres féroces d'Hyempſal, fut ſaiſie d'admiration à la vûe du jeune Romain, dont les manieres douces, polies, inſinuantes, prévenaient autant que la figure. Celui-ci de ſon côté fut étonné de trouver, dans le fond de l'Afrique, une perſonne qui ne le cedait, ni en beauté ni en graces, à tout ce que Rome avait de plus parfait. Après quelques complimens réciproques, il ſatisfit la curioſité de Lesbie en ces termes :

Hiſtoire du jeune Marius.

Vous avez ſans doute oüi parler, Madame, du grand Marius mon pere : ſes différends avec Sylla ne vous ſont pas inconnus, non plus que la maniere odieuſe dont les Romains, ſans égard aux ſervices qu'il leur avait rendus, l'ont traité,

Lorſque Sylla, à la tête d'une armée formidable, eut obligé Rome de plier ſous ſon joug impérieux, mon pere, ſes amis, ſes parens, tous ſes partiſans furent obligés de fuir, ou de ſe cacher, pour éviter la mort qui leur était préparée. Dans ce déſaſtre général, je pris, avec quelques-uns de mes amis, la route de Brindes, où je m'embarquai dans le deſſein de chercher un aſyle chez quelque Prince Africain. Les premiers jours de notre navigation furent aſſez heureux; mais, ſur la fin du quatrieme, dans le tems que nous commencions à découvrir les côtes d'Afrique, l'air s'obſcurcit tout d'un coup; mille nuages épais nous préſagerent une tempête prochaine. Un vent furieux ſe leva, les vagues écumantes devinrent ſemblables aux plus hautes mon-

tagnes; le Pilote n'eſt plus le maître du gouvernail; nos voiles ſont bien-tôt miſes en pieces, nos mâts briſés. Jouet infortuné de l'onde, notre vaiſſeau tantôt eſt élevé dans les airs, & tantôt précipité dans les abîmes immenſes de la mer. Les ténebres épaiſſes dont nous étions environnés, la ſombre lueur des éclairs, le bruit épouvantable du tonnere, le ſifflement horrible des vents, le mugiſſement de l'onde, les cris des matelots; tout cela formait l'enſemble le plus effrayant. Dans cette extrémité, nous faiſons tous nos efforts pour défendre nos vies contre la fureur des flots: tout ce que nous avions de plus précieux eſt jetté dans la mer; chacun pompe avec ardeur. Mais, vains efforts; inutiles précautions! Le vaiſſeau, pouſſé avec violence ſur la pointe

d'un rocher, s'entrouve ; l'eau y entre en ſi grande abondance, qu'il ne nous reſte plus d'eſpoir.

Dans ce danger preſſant, je m'élance avec quelques-uns des miens, dans un eſquif ; &, ayant coupé le cable qui l'attachait au vaiſſeau, nous voguons au gré des flots. Un inſtant après, nous vîmes périr notre vaiſſeau ; &, comme ſi la colere de Neptune eût été appaiſée par ce naufrage, le vent tombe dans le moment ; la mer ſe calme ; le ſoleil reparaît, & ramene dans nos cœurs la douce eſpérance : nous appercevons la terre. Animés par cette vûe, nous redoublons nos efforts ; & ce fut ſi heureuſement, que bientôt après nous abordâmes.

Mais, quel fut notre déſeſpoir, lorſque cette terre, dont la vûe nous avait fait tant de plaiſir, n'offrit

TAYLOR INST. OXFORD

frit à nos yeux qu'un immenſe déſert où il ne paraiſſait nul veſtige d'habitation humaine ! Quelques-uns de mes gens voulurent, par une prompte mort, terminer leurs miſeres, & éviter l'affreux ſupplice qu'ils regardaient comme inévitable. Je m'oppoſai à leur réſolution, en leur repréſentant que les choſes n'étaient pas auſſi déſeſpérées qu'elles le paraiſſaient, & que, ſans compter les reſſources que la mer & les airs nous fourniraient toujours, nous pourrions peut-être trouver, en pénétrant plus avant, un pays habité. Ces raiſons firent leur effet. Dès le ſoir-même, nous conſtruiſîmes, avec des branches d'arbre, une petite cabane. C'eſt dans ce lieu ſauvage que j'ai demeuré pluſieurs mois avec les compagnons de mes miſeres. Du poiſſon,

quelques volatiles, des fruits admirables dont ſont couverts les arbres de ce déſert, nous ont ſervi de nourriture. Nous avions heureuſement trouvé, à quelques pas de notre domicile, une ſource d'eau douce. Dépouillé de tout deſir de vaine gloire & de folle ambition, à l'abri des injuſtices des hommes, à couvert du reſſentiment du féroce Sylla, je ne laiſſais pas de trouver des charmes à mon déſert; j'y ſerais vraiſemblablement encore, ſans une aventure qui, en m'arrachant à ma ſolitude, m'a livré de nouveau à la plus capricieuſe des Déeſſes; &, pour comble de malheur, a donné naiſſance à une paſſion chimérique qui diſtille ſur mes jours le fiel le plus amer.

Etant un jour allé à la chaſſe, avec une partie des miens, je m'écartai

du gros de la troupe. Insensiblement, ma rêverie me conduisit au haut d'un rocher dont la mer venait battre le pied. La vûe de cet élément, qu'on ne regarde jamais sans être saisi d'une morne admiration, réveilla en moi mille idées tristes sur l'horreur de ma situation, sur la cruauté des ennemis de mon pere, & sur l'inconstance de la fortune. J'étais en proie aux réflexions les plus accablantes, lorsque, tout à coup, j'apperçus, à quelque distance de moi, un vaisseau qui, venant à toutes voiles, & favorisé du vent, devait nécessairement aborder dans peu de momens. Enfin, ô Fortune, m'écriai-je dans un transport dont je ne fus pas le maître; tu veux donc te réconcilier avec le fils du plus grand des Romains! Que de graces n'ai-je point à te rendre!

Insensé que j'étais ! que je connaissais peu alors cette Déesse, qui ne flatte que pour mieux trahir, & qui n'est jamais plus proche de nous accabler, que lorsqu'elle nous rit le plus !

Cependant le vaisseau entre dans une petite baye que formait la mer, auprès du rocher où j'étais. J'en vis sortir deux hommes magnifiquement vêtus. L'un d'eux traînait, avec violence, une femme voilée, qui n'opposait que des larmes & des sanglots à la brutalité de cet homme. Dieux ! qu'elle avait d'attraits ! Un port noble, une taille fine, & admirablement bien proportionnée ; de grands cheveux noirs de jais, qui naturellement bouclés, flottaient sur ses épaules ; le son de voix le plus touchant ; des graces infinies dans le moindre de ses mou-

vemens : telle était l'aimable perſonne, dont un voile jaloux me déroba le viſage, qui ſans doute eſt auſſi beau que tout ce que je vis.

Agité de mille ſentimens inconnus qui s'éleverent dans mon ame à cette vûe, je ſuivis ces deux hommes, bien réſolu de périr, plutôt que de leur laiſſer achever le crime qu'ils paraiſſaient méditer. Ils s'arrêterent dans un petit bois ſitué au pied du rocher dont je viens de vous parler; & là, ſans égard pour les cris & les pleurs de cette infortunée, ils allaient exercer ſur elle la violence la plus affreuſe.

Ne conſultant plus que ma fureur, à cet aſpect, je fonds, l'épée à la main, ſur ces deux ſcélérats : du premier coup, j'en renverſe un à mes pieds. L'autre, étonné, ſans ſe déconcerter, ſe défend avec un

courage que je n'avais pas lieu d'attendre d'un malheureux tel que lui. Sa vigoureuſe réſiſtance donne aux ſiens, qui, du bord de leur vaiſſeau, voyaient tout ce qui ſe paſſait, le tems de venir à ſon ſecours. Environné de vingt ſcélérats, il ne me reſte plus de reſſource ; & je ne ſonge qu'à vendre cherement une vie que je ne regrette que parce que j'entrevois le ſort affreux qui menace cette aimable perſonne. Appuyé à un gros arbre, je me défends avec une vigueur qui déconcerte mes ennemis ; j'ai même l'avantage de faire mordre la pouſſiere à trois d'entr'eux. Mais, à quoi pouvait ſervir ma réſiſtance ? Accablé par le nombre, j'allais ſuccomber : déja mes forces, épuiſées par les efforts que j'avais faits, & par deux profondes bleſſures que j'avais

reçues, étaient sur le point de m'abandonner ; déja mes genoux tremblans se dérobaient sous moi ; déja un nuage épais couvrait mes paupieres ; déja enfin, j'entrevoyais la sombre demeure de Pluton, lorsque les miens qui, étonnés de ne point me voir, me cherchaient de tous côtés, apperçurent le danger qui me menaçait : ils volent à mon secours. Mes ennemis, surpris, ne se défendent que faiblement, & sont tous, sans exception, immolés à leur fureur. Cette petite victoire nous rendit maîtres du vaisseau de ces scélérats, que nous trouvâmes plein de toutes sortes de provisions.

A peine me vis-je délivré de mes ennemis, que je fis chercher par tout l'aimable inconnue, que j'avais eu le bonheur de soustraire à la rage de ses ravisseurs. Mais jugez de ma

douleur, Madame, lorſqu'après les perquiſitions les plus exactes, on me vint dire qu'on n'avait pu la trouver.

Je paſſai encore deux mois dans cette terre déſerte. Ayant enfin perdu tout eſpoir de retrouver cet objet charmant, nous nous embarquâmes ſur le vaiſſeau dont nous nous étions rendus maîtres. Mais la Fortune, toujours contraire à mes deſirs, ſuſcita une tempête ſi violente, que notre vaiſſeau, après avoir été quelque tems le jouet des ondes, s'entrouvrit. Je ne m'arrêterai pas ici à vous retracer l'effroi, la conſternation, les cris, les larmes, le déſeſpoir de la plupart de nous dans ces inſtans d'horreur. Je perdais ſi peu, en perdant la vie, que le dernier moment ne me parut point redoutable. Cependant, comme on ne ſe

défait jamais bien de cet amour pour la vie, ſi naturel à l'homme, je me ſaiſis d'une planche qui m'était d'un grand ſecours, lorſque mes forces épuiſées ne me permettaient plus de nager. Après avoir été près de deux jours ſur l'eau, la mer m'a enfin jetté ſur ce rivage, où vos bontés m'ont rappellé à la vie.

Mais, vous vous troublez! vos yeux perdent inſenſiblement de leur éclat! vous pâliſſez! Ah! tirez-moi vîte d'inquiétude; je prends un intérêt ſi vif à ce qui vous regarde.... Ce n'eſt rien, lui dit Lesbie: votre récit a fait ſur moi une telle impreſſion; il s'éleve dans mon cœur tant de mouvemens divers: parlerai-je, Marius?... Votre inconnue.... Eh bien!... Votre inconnue?... Ah! c'eſt vous, charmante Lesbie; je n'en doute pas!... Je te par-

donne tous les maux que tu m'as faits, ô Fortune; tu les répares tous en ce jour. Comment vous peindre tout ce que je sens, adorable Lesbie? Mon cœur ne m'a point trompé. Quelle autre que vous eût pu m'inspirer une passion aussi vive? Votre air, vos graces, cette taille divine; ce qu'on éprouve en vous voyant: tout me disait que vous étiez mon aimable inconnue: en vain la raison voulait combattre le témoignage de mes yeux & de mon cœur; elle ne pouvait me persuader. Mais, ne m'apprendrez-vous pas par quel étrange coup du hasard vous courûtes un si grand risque dans l'isle où je fus assez heureux pour vous soustraire à la brutalité de vos ravisseurs? Je vais vous satisfaire, Seigneur, interrompit Lesbie, en vous faisant un fidele récit de tout ce qui m'est arrivé depuis ma naissance.

Hiſtoire de Lesbie.

JE ſuis née, dans la Numidie, de parens auſſi illuſtres par leurs richeſſes que par le rang qu'ils tenaient dans leur province. Mon pere, me trouvant de la figure, ne négligea rien pour me donner une éducation qui répondît à ſes vûes ambitieuſes. Vieux courtiſan, il s'était, toute ſa vie, étudié à encenſer les vices des Rois; & c'eſt à ce talent, que peu de gens ont poſſedé comme lui, qu'il était redevable d'une fortune beaucoup au-deſſus de ſes eſpérances. Il aurait dû être ſatisfait; mais le propre de l'ambition, eſt d'être inſatiable. Il connaiſſait le penchant d'Hyempſal pour les plaiſirs de l'amour; ce fut ſur ce penchant qu'il fonda les chimeres les plus brillantes: il crut pouvoir gouverner l'Etat

ſous le nom de ſon Prince, s'il pouvait parvenir à lui inſpirer une tendreſſe dont il croyait que ma beauté & l'art de la faire valoir me rendraient digne. Il ne conſulta point mon goût ; il ne conſulta point mes intérêts ; il ne jetta point les yeux ſur les précipices affreux dont était environnée la place qu'il voulait me faire occuper.

A peine eus-je atteint ma quinzieme année, qu'il réſolut d'exécuter le projet qu'il avait formé depuis ſi long-tems. Il me tint un jour le diſcours ſuivant :

» Je paſſerai rapidement, ma fille, » ſur les obligations générales & » particulières que vous m'avez : » vous n'ignorez point la tendreſſe » que j'ai toujours eue pour vous. » Les ſoins que j'ai pris de votre en- » fance ; l'éducation que je vous ai

» donnée vous le difent tous les
» jours. Le moment de reconnaître
» ce que vous devez, eſt arrivé.
» Vous êtes jeune ; vous avez de la
» beauté, de l'eſprit ; il faut s'en
» ſervir pour aſſujettir votre Roi :
» en regnant ſur ſon cœur, vous
» regnerez ſur ſes Sujets. A quel
» uſage plus glorieux pouvez-vous
» employer ces attraits que je vois
» briller en vous avec tant d'éclat ?
» Quoi de plus flatteur ! quoi de
» plus agréable que le titre & l'au-
» torité de Reine ! Les plaiſirs ne
» marchent-ils pas ſur les traces de
» ceux qui ſont élevés au faîte des
» grandeurs ? ne préviennent-ils pas
» leurs deſirs ? Si le timon de l'Etat
» vous paraît trop peſant, vous
» pourrez le remettre entre mes
» mains, & vous repoſer ſur moi
» d'un ſoin qui troublerait vos plai-

» firs. Je ſuis donc perſuadé que
» vous vous prêterez à l'exécution
» d'un deſſein dont toutes ſortes de
» raiſons me font ſouhaitter la réuſ-
» ſite. Je vous préſenterai au Roi au
» premier jour. Naturellement porté
» à l'amour, ce Prince ne pourra
» s'en garantir à votre vûe. Ce ſera
» enſuite à vous à mettre tout en
» œuvre pour lui inſpirer une paſ-
» ſion ſi violente, qu'elle le rende
» l'eſclave de vos volontés : c'eſt ce
» qui ne vous ſera point difficile.
» Eh! que ne peut point, ſur un
» Prince faible, une femme qui réu-
» nit à une figure ſéduiſante, toutes
» les graces de l'eſprit ? Tel fut le
diſcours que me tint mon pere.

Je n'avais nulle expérience, point de paſſions dans le cœur. Faut-il donc s'étonner ſi les idées de grandeur, de richeſſes, de volupté qu'il

fit briller à mon imagination, & qu'il assaisonna de tout ce que la flatterie a de plus délicat, firent sur moi l'effet qu'il s'en était promis. Je l'assurai d'une entiere déférence à ses volontés. Dès le lendemain, je fus présentée au Prince, parée de tout ce que l'art avait pu ajouter à la nature. Ma vûe ne parut pas le toucher autant que l'avait cru mon pere ; il se contenta de me donner quelques louanges vagues ; & , après avoir donné des ordres, pour qu'on me conduisît dans un des appartemens du Serrail, il passa dans celui d'une belle Georgienne qui, depuis plusieurs années, était en possession de le gouverner. Comme son histoire a beaucoup de liaison avec la mienne, il est nécessaire, Seigneur, de vous la faire connaître.

Sapho était d'une taille avantageuse, & admirablement bien proportionnée. Rien de plus délicat, rien de plus régulier que ſes traits. Ses yeux ne reſpiraient que le plaiſir, quand ils étaient animés par l'envie de plaire : ſes regards étaient ſi attrayans ; ils avaient des charmes ſi ſéducteurs, qu'il était impoſſible de leur réſiſter. Que de graces dans toute ſa perſonne ! que de douceur dans ſa phyſionomie ! mais que cette douceur était dangéreuſe ! Elle cachait ſous ces beaux dehors l'ame la plus noire, le cœur le plus pervers, l'eſprit le plus méchant ; implacable dans ſes reſſentimens, cruelle juſqu'à la barbarie : malheur à ceux qui oſaient l'offenſer, ou qui n'avaient pas le bonheur de lui plaire ! Ses charmes, ſoutenus par un eſprit fin & délié, avaient entierement

faſciné les yeux du Roi : eſclave de ſes volontés, il avait pouſſé l'aveuglement à un point difficile à imaginer. Elle en avait profité pour ſe livrer ſans ménagement à toutes ſes paſſions. A quels excès dans tous les genres ne s'était-elle point portée ? Un homme lui plaiſait-il : elle lui prodiguait ſes faveurs : mais, bientôt après, craignant ſon indiſcrétion, elle lui faiſait arracher la vie. Combien d'infortunés qui, du ſein des plaiſirs, ont paſſé dans la nuit obſcure du tombeau ! Toutes les femmes pour qui le Prince témoignait une attention trop marquée étaient auſſi-tôt immolées à ſon ambition : elles expiaient dans leur ſang le crime de la Nature qui les avait aſſez bien partagées pour lui donner de l'ombrage. Tel était, Seigneur, cette Sapho dont j'aurai ſou-

vent occaſion de vous parler dans la ſuite. Reprenons le fil de mon hiſtoire.

L'eſpece de mépris que le Roi avait témoigné pour mes charmes, ne fit ſur moi qu'une bien légere impreſſion. L'air, les manieres, la figure de ce Prince m'avaient ſi fort déplû que je fus bien-tôt conſolée de n'avoir pu lui plaire. Mon pere y fut plus ſenſible. Ses vûes de gouvernement, ſes projets d'ambition détruits, toutes ſes eſpérances évanouies lui cauſerent un chagrin ſi violent, qu'il en mourut peu de tems après.

La mort de mon pere me laiſſa en liberté de ſuivre mon goût pour les Lettres, & l'étude de la Philoſophie. Négligeant donc toutes les frivoles occupations des perſonnes de mon ſexe, je me renfermai dans

mon appartement, & je m'y livrai toute entiere à l'étude. Les beautés solides de la Philosophie me dédommagerent bien du léger chagrin que la conduite du Roi m'avait d'abord donnée. Que de réflexions ne fis-je point sur les passions & sur leurs effets ! que je me trouvais heureuse d'avoir pu me soustraire à leur empire tyranique ! avec quel plaisir, du fond de ma solitude, ne promenais-je pas mes regards sur cette mer orageuse qui renferme tant d'écueils dans son sein ! Que je plaignais les misérables humains sans cesse exposés à y faire naufrage ! & que je rendais de graces au Destin qui m'a garanti d'un semblable malheur ! Mais il fallait que j'éprouvasse sa malignité. Jaloux de mon bonheur, il chercha à le troubler, & à me prouver que le sage

qui court après la vraie félicité, court après une chimere ; & que le ſeul fruit qu'il tire de ſes études, eſt de ſe convaincre que les ſoucis dévorans, les inquiétudes mortelles, les peines de toute eſpece ſont & ſeront toujours le partage de l'Humanité.

Il y avait près d'un an que j'étais renfermée dans le Serrail, lorſqu'un jour, le Roi, que je n'avais pas encore vu depuis le moment où je lui fus préſentée, eut envie de voir toutes ſes femmes. On vint me l'annoncer, en m'ordonnant, de ſa part, de me parer de tout ce que j'aurais de plus précieux. Je n'obéis qu'avec une peine extrême. Autant autrefois j'avais ſouhaité de lui plaire, autant je le redoutais alors ; j'avais un noir preſſentiment des malheurs qui me ſont arrivés dans

la ſuite : il fallut pourtant obéir. Je parus donc devant le Roi avec mes compagnes. Il nous examina toutes d'abord avec des regards curieux. Mais lorſqu'il m'eut conſiderée plus particulierement, il s'écria avec tranſport ; Comment une telle Beauté peut-elle avoir été pendant un an dans mon Sérail, ſans que je l'aie ſçu ? comment tant de charmes ne m'ont-ils point touché la premiere fois que je les ai vus ? Il fallait que je fuſſe bien aveuglé ! Mais, Madame, ajouta-t-il en me regardant tendrement, je réparerai mes injuſtices ; dès ce moment, vous occupez dans mon cœur une place qu'une autre y avait uſurpée ; je vous déclare Sultane favorite ; & je veux que vous jouiſſiez des prérogatives attachées à ce titre éminent. Vous dirai-je, Seigneur, que

ces paroles flatteuſes, qui auraient dû naturellement me tranſporter, me cauſerent une peine inexprimable ? Rien n'eſt pourtant plus vrai. Ce ne fut qu'avec douleur que je me vis arracher aux délices de ma ſolitude. Et, tandis que tous les courtiſans, mes compagnes même, qui redoutaient la cruauté de Sapho, me témoignaient le plaiſir que leur cauſaient les ſentimens du Roi, j'étais dévorée de chagrin.

Cependant Sapho fut renfermée. Qu'on s'imagine la douleur, la rage, le déſeſpoir de cette infortunée, qui ſe voyait tout à coup déchue de ſes eſpérances, & qui perdait, dans un inſtant, le fruit de dix années de crimes. La découverte d'une conſpiration qu'elle avait tramée contre le Roi, à qui elle voulait ôter la couronne, pour la mettre ſur la tête

d'un de ſes favoris, occaſionna ſa diſgrace.

Accoutumée à regner, elle n'y aurait pas ſurvécu, ſi elle ne s'était flattée de reprendre, quelque jour, ſur le cœur du Prince, l'empire qu'elle y avait exercé pendant ſi long-tems : cet eſpoir adouciſſait ſes maux, en flattant la plus chere de ſes paſſions. Elle formait les projets les plus barbares : &, ſi elle déſirait le ſuprême pouvoir, ce n'était que pour tirer une vengeance éclatante de ſes ennemis : je devais être la premiere victime de ſes fureurs. Quel plaiſir pour elle, lorſque ſon imagination ſanguinaire lui repréſentait ſon infortunée rivale expirante ſous les coups qu'elle lui portait ! Vous verrez, dans la ſuite de mon hiſtoire, à quels excès furieux elle ſe porta contre moi.

Cependant l'amour du Roi augmentait de jour en jour ; il ne pouvait ſe paſſer un moment de moi : & j'aurais été heureuſe, ſi je l'avais aimé. Mais, quoique d'une complexion tendre, ſes ſoins, ſes attentions, ſes manieres empreſſées ne m'avaient inſpiré qu'une froide reconnaiſſance ; je ne pouvais pas ſurmonter l'impreſſion que ſa figure avait faite ſur moi : ſes manieres, d'ailleurs, conſervaient, au milieu des épanchemens de cœur les plus doux, un air de férocité avec lequel je n'ai jamais pu me familiariſer. A cela près, je n'avais rien à déſirer : jamais Reine n'eut un pouvoir plus étendu. Diſpenſatrice des graces, j'étais ſans ceſſe environnée d'une foule de courtiſans, dont l'art flatteur ne s'étudiait qu'à prévenir mes deſirs : leurs diſcours, leurs manieres,

manieres, leur manége étaient pour moi une ſource inépuiſable de réflexions. Que d'occaſions de connaître les replis tortueux du cœur de l'homme n'eus-je pas alors ? Je ne voyais que des vices parés du manteau reſpectable de la vertu ; feintes amitiés ; fauſſes généroſités ; fourberies déteſtables ; calomnies atroces ; foi trahie ; ſermens violés ; voilà ce qui s'offrait tous les jours à mes yeux.

Il y avait déja quelque tems que je regnais deſpotiquement, lorſque mes ennemis, à la tête deſquels était Sapho, qui, du fond de ſa priſon, cherchait continuellement les moyens de me perdre, eurent recours au ſtratagême le plus abominable. Le Roi avait eu, pendant ſa jeuneſſe, d'une belle Circaſſienne, pluſieurs enfans, dont le Prince Ad-

herbal était l'aîné. Ce Prince entrait dans ſa vingt-cinquieme année, lorſque je parus à la Cour. Il joignait à une taille majeſtueuſe, tous les charmes d'une figure ſéduiſante : ſa converſation, ſes manieres, les graces de ſon eſprit, la douceur de ſon caractere avaient gagné tous les cœurs ; & ce n'était qu'avec peine que le Roi voyait, dans ſon fils, tant de belles qualités, qui ſemblaient lui reprocher tacitement ſes défauts. Il craignait qu'il n'abuſât de ſes talens ; & que, maître de tous les cœurs, il n'uſurpât le ſuprême pouvoir. Qu'il connaiſſait mal le Prince, dont toutes les actions n'avaient pour objet que la vertu ! Le caractere ombrageux de ſon pere lui avait fait renfermer ſes talens dans la nuit la plus obſcure. Mais, le propre du mérite étant de

ſe faire jour à travers les ténebres les plus épaiſſes, ſa conduite modeſte & réſervée, qui mettait ſes vertus dans un plus grand jour, avait augmenté la jalouſie de ſon pere, & lui avait attiré les traitemens les plus durs. Le Prince n'y avait oppoſé que la douceur & la modération. Sapho s'étant rendue, à peu près dans ce tems, la maitreſſe du gouvernement, n'avait pu voir le mérite du Prince ſans en être touchée : &, comme elle était peu délicate ſur les moyens de ſe ſatisfaire, elle n'avait pas tardé de le lui faire connaître. Adherbal, trop vertueux pour ne pas frémir à la ſeule idée d'un inceſte, prévenu d'ailleurs contre une femme dont il connaiſſait toute la méchanceté, avait payé ſa paſſion du mépris le plus offenſant. Ces ſortes d'affronts ſe pardonnent

rarement. Sapho, outragée, ne ſongea qu'à ſe venger. Adherbal, devenu l'objet de la haine & des perſécutions de cette Furie, fut obligé de s'exiler de la Cour de ſon pere, où il ne revint que lorſqu'il apprit la diſgrace de Sapho. Il trouva en moi des ſentimens bien différens de ceux de ma rivale. Sa vertu, ſes malheurs m'intéreſſerent; je me ſervais de tout le pouvoir que j'avais ſur l'eſprit du Roi, pour lui procurer tous les agrémens que l'héritier préſomptif de la Couronne devait avoir à la Cour. La reconnaiſſance était ſa vertu favorite: il fut extrêmement ſenſible au peu que j'avais fait pour lui; il chercha à me le témoigner dans toutes les occaſions. Il ſe forma bientôt entre nous un commerce d'amitié dont les liens furent encore reſſerrés par un même

penchant pour l'étude de la Philoſophie, par les mêmes goûts, les mêmes inclinations. Sapho, inſtruite de tout, ſe ſervit des armes que, ſans y penſer, nous lui fourniſſions nous-mêmes. Ses émiſſaires firent d'abord remarquer au Roi notre étroite liaiſon, & jetterent par-là dans ſon eſprit, naturellement ombrageux, quelques ſoupçons qu'on eut ſoin de fortifier par de fines ironies, des propos équivoques, des diſcours pleins d'une calomnie d'autant plus dangereuſe, qu'elle était déguiſée ſous le voile trompeur du zèle le plus ardent, & de l'affection la plus intéreſſée. Nous contribuïons encore, par notre imprudence, à donner du poids aux accuſations de nos ennemis. Quand on a rien à ſe reprocher, on vit ſans défiance; & le peu de ſoin qu'on

prend pour cachet un commerce ; eſt, d'ordinaire, la meilleure preuve de ſon innocence. Nous ne gardions point de ménagemens dans les témoignages d'eſtime & d'affection que nous nous donnions mutuellement. Quand nos ennemis virent les ſoupçons d'Hyempſal preſque tournés en certitudes, ils prirent les meſures les plus juſtes pour achever de nous perdre. Sapho connaiſſait une vieille femme très-habile à contrefaire toute eſpece d'écriture. Elle l'engagea, ſous l'eſpoir d'une forte récompenſe, à écrire une lettre dont le caractere imitait parfaitement le mien. Cette lettre, adreſſée au Prince, & conçue dans les termes les plus paſſionnés, finiſſait par une tendre invitation de venir paſſer avec moi une partie de la nuit. Le Roi, à qui on fit lire ce

fatal écrit, jura de laver dans notre sang l'injure que nous lui faisions. Celui qui s'était chargé de le lui présenter, ajouta, en le voyant si ému, qu'il ne tenait qu'à lui de se convaincre, par ses propres yeux, de la vérité de ce qu'il avait lu. En effet, peu d'heures après que je me fus retirée dans mon appartement, il y mena le Roi, qui, prévenu comme il l'était, ne pouvait manquer de donner dans le piége qu'on lui avait tendu. On avait furtivement enlevé à Adherbal ses habits, qu'on avait eu soin de placer auprès de mon lit. Par les soins d'une de mes femmes, que mes ennemis avaient gagnée, la porte de ma garde-robe se trouva ouverte, pour laisser un libre passage à un esclave de la taille du Prince, qui s'était caché dans ma chambre, & qui

sortit avec précipitation, dès que le Roi entra. Hyempsal, qui reconnut les habits de son fils, ne douta point que ce ne fût lui : la faible & sombre lueur d'une bougie aida encore à le tromper. Dans ce premier moment, transporté de fureur, il s'approche, à pas précipités, de mon lit. J'étais alors dans ces momens de repos qui suspendent le cours de nos peines ; mes sens étaient plongés dans une yvresse délicieuse. Jugez, Seigneur, de mon étonnement, lorsque, réveillée en sursaut, j'apperçois, à la lueur de quelques flambeaux, le Roi, dont les yeux, le visage, le geste & le port étincelaient de rage. Ses mains étaient armées d'un poignard : ma mort était écrite dans les regards furieux qu'il laissait tomber de tems en tems sur moi. Malheureuse ! me

dit-il après un moment de silence ; c'est donc ainsi que tu gardes la fidélité que tu m'avais jurée ! Est-ce la Philosophie qui t'a appris à commettre les crimes les plus énormes ? L'inceste & le parricide sont les fruits que tu as recueillis de l'étude de la sagesse. Peu contente de me deshonorer, tu veux m'enlever & la vie & le trône. Les Dieux n'ont pas permis qu'un attentat aussi noir eût son effet, & demeurât impuni. Meurs, infâme ; que ton crime soit lavé dans ton sang ; & emporte aux enfers le regret d'y avoir entraîné ton complice le lâche, l'incestueux Adherbal. Ces mots furent suivis de deux coups de poignard : je perdis connaissance : il me crut morte.

Ici, le jeune Marius interrompit Lesbie : Comment se peut-il, Madame, lui dit-il, que le barbare ait

pouſſé la cruauté juſqu'à tremper ſes mains dans le ſang de tout ce que le ciel a formé de plus beau ? comment ne fut-il pas attendri à la vûe de tant de charmes ? comment l'Amour permit-il que ce beau ſein, qui n'eſt fait que pour être percé de ſes traits, devînt la victime d'un poignard inhumain ? Mais je ne m'apperçois pas, qu'emporté par une paſſion dont je ne ſuis plus le maître, je vous ai interrompu dans l'endroit le plus intéreſſant de votre hiſtoire ; daignez en reprendre le fil. Lesbie ayant répondu, par un doux ſourire, aux propos flatteurs de Marius, reprit la parole en ces termes :

Seule, & noyée dans des ruiſſeaux de ſang, je touchais à mon dernier moment, lorſque le ciel, voulant me rappeller à la vie, ou plutôt aux peines, aux tourmens & aux miſe-

res qui en ſont inſéparables, envoya à mon ſecours une de mes femmes qui m'était fort attachée. S'étant apperçue que je reſpirais encore, elle tâcha d'abord d'arrêter le ſang qui coulait abondamment de mes plaies. Peu contente de ce premier ſervice, & voyant bien que ſes ſoins ſeraient inutiles ſi je reſtais au Palais, elle me fit tranſporter, avec toutes les précautions qu'exigeait la prudence, chez ſa mere, où les ſoins qu'elles me donnerent l'une & l'autre, m'eurent bientôt rendue à la vie.

Cependant le malheureux Adherbal avait été arrêté, & forcé, peu de tems après, par les ordres inhumains de ſon pere, à ſe faire ouvrir les quatre veines. Sa mort me pénétra de la plus vive douleur. J'étais attachée à ce Prince infortuné par

les liens de l'eſtime la plus forte, & de l'amitié la plus tendre. Sapho reprit ſa place dans le cœur d'Hyempſal, & gouverna avec plus d'autorité que jamais. Maitreſſe deſpotique de l'Etat & du Roi ; en liberté de ſatisfaire tous ſes penchans effrénés ; n'ayant plus à redouter un Prince dont la vertu l'offuſquait, ſa joie aurait été parfaite, ſi l'incertitude de mon ſort n'y eût mêlé un peu d'amertume : elle craignait toujours que je ne reparuſſe ſur la ſcène ; & que le Roi, touché de mes charmes, ne la fît de nouveau renfermer dans le Sérail, pour me faire occuper ſa place. Ne voyant rien au-deſſus du trône, elle était perſuadée qu'il n'y avait point de crime dont on ne fût capable, quand on en avait une fois connu les douceurs. Imbue de cette maxime, & convaincue que j'avais

échappé au glaive meurtrier d'Hyempsal, il était des momens où elle appréhendait que je n'eusse recours à un lâche assassinat pour me venger de tous les outrages que j'en avais reçus.

Dans le tems qu'elle se donnait tous les mouvemens imaginables pour découvrir le lieu de ma retraite ; ignorée du monde entier, je coulais, dans un petit réduit champêtre, des jours que la Philosophie me faisait paraître délicieux. Peu occupée de ce qui se passait à la Cour, je ne songeais qu'à cultiver mon esprit par l'étude des Belles-Lettres. La jeune personne dont je vous ai déja parlé, & à qui j'avais tant d'obligations, venait quelquefois me voir ; c'est d'elle que j'apprenais toutes les inquiétudes de Sapho.

Je me promenais un jour dans une allée qui formait l'avenue de mon petit domicile, lorſque je vis arriver mon amie. Les tranſports de la joie la plus vive étaient peints ſur ſon viſage : elle vint à moi, les bras ouverts, & en faiſant mille exclamations. Enfin, me dit-elle, Madame, le ciel vient de ſe juſtifier à nos yeux ; votre innocence eſt reconnue ; la fourberie déteſtable de Sapho eſt découverte ; le Roi en eſt inſtruit ; il brûle de réparer, par la conduite la plus tendre & la plus reſpectueuſe, les mauvais traitemens qu'il vous a fait eſſuyer : s'il était inſtruit de votre demeure, vous le verriez, dans le moment, à vos genoux. Pénetré du repentir le plus ſincere & le plus vif, il vous demanderait un cœur dont la privation fait ſon ſupplice. Refu ſeriez

vous de monter sur un trône que vous êtes si digne d'occuper ? Que ce que vous me dites, lui répondis-je, a lieu de m'étonner ! Le Roi a reconnu mon innocence ; & il veut, par les témoignages de l'amour le plus tendre, réparer ses crimes : puis-je bien me fier à un Monarque qui a pu plonger le poignard dans le sein de sa femme, & arracher la vie à son propre fils ? Ce trône, que vous faites briller à mes yeux, peut-il avoir des attraits pour moi ? n'ai-je pas reconnu la fragilité de ses fondemens ? ne sçais-je pas bien que l'éclat du diadême est un éclair que le même instant voit naître & mourir ? Que le Roi ignore donc toujours le lieu de mon domicile ; qu'il me laisse tranquille dans le port : je ne veux plus m'embarquer sur le perfide élément dont

j'ai déja éprouvé l'inconſtance : mon deſſein eſt de donner le reſte de ma vie à l'étude d'une ſcience qui apprend à l'homme à faire uſage de ſa raiſon, & à regler les mouvemens de ſon cœur. Je finiſſais à peine ces mots, que nous vîmes paraître, au bout de l'allée, pluſieurs hommes armés, dont l'air & la contenance avaient je ne ſçais quoi de féroce. Saiſies d'effroi à cet aſpect, nous voulûmes fuir ; mais on ne nous en donna pas le tems : on renferma mon amie, & je fus traînée, avec violence, à bord d'un bâtiment prêt à mettre à la voile, à quelques milles de-là.

Jugez, Seigneur, de mon étonnement, lorſque, revenue du profond évanouiſſement où m'avait jetté la frayeur ; je me trouvai environnée d'une troupe d'hommes barbares,

dont la physionomie sombre & féroce me donnait tout à appréhender. L'un d'entr'eux, que je jugeai, à la magnificence de ses habits & aux déférences que les autres avaient pour lui, devoir être leur chef, m'aborda assez civilement : &, après quelques légères justifications sur la violence de ses procédés, il m'apprit que Sapho, instruite du lieu de ma demeure, l'avait chargé de m'enlever, le laissant le maître de mon sort, à condition toutefois, qu'il me menât si loin, que le Roi n'entendît plus parler de moi. Il ajoûta, que se sentant pour moi l'amour le plus tendre, il voulait me rendre maîtresse d'une fortune assez brillante ; & que dès l'instant, si je le jugeais à propos, nous serions unis par des liens indissolubles. Je lui répondis, que le croyant honnête

homme, j'étais persuadée qu'il n'abuserait pas du pouvoir que la fortune lui avait donné sur moi ; que, ne me sentant point de goût pour les liens dont il venait de me parler, je le suppliais de vouloir me ramener dans les lieux où il m'avait enlevée ; que je lui promettais d'y mener une vie si retirée, qu'Hyempsal ne découvrirait jamais ma retraite ; & que, quand même cela arriverait, je ne me servirais du pouvoir que j'aurais sur son esprit, que pour le combler de richesses & d'honneurs. Ces paroles ne firent point, sur mon ravisseur, l'effet que j'en avais attendu ; il me dit qu'il était déterminé à satisfaire la passion qu'il avait pour moi ; & que, puisqu'il était maître de ma personne, rien au monde ne sçaurait l'empêcher d'user de ses droits, si je ne voulais pas me mettre

à la raiſon. C'eſt alors que j'enviſageai, dans toute ſon étendue, l'horreur de ma ſituation. Condamnée par l'impitoyable Sapho à être la victime des brutalités d'un ſcélérat; ne voyant aucun moyen d'éviter ce ſupplice, la mort ne devait-elle pas me paraître un bien déſirable? C'eſt en vain que je l'appellai à mon ſecours; c'eſt en vain que je mis tout en uſage pour toucher le barbare exécuteur des ordres de mon ennemie; mes larmes ne firent pas plus d'impreſſion ſur lui que mes diſcours; il me quitta en m'ordonnant, avec un ſouris amer, de me déterminer bien vîte. Si dans huit jours, ajoûta-t-il, vous n'êtes pas changée, je prendrai les meſures les plus juſtes pour m'aſſurer la poſſeſſion de votre perſonne.

Dans quel état terrible ces fou-

droyantes paroles ne me laiſſerent-elles pas ! Eſt-ce donc là, ô ciel ! m'écriai-je en verſant un torrent de larmes, les récompenſes que tu donnes à ceux qui aiment la vertu ? Par où ai-je mérité les traitemens dont tu m'accables ? Aſſaſſinée par mon époux ; diffamée dans l'eſprit de tous les honnêtes gens, il fallait encore, pour comble d'ignominie, que je fuſſe réſervée à aſſouvir les infâmes deſirs d'un ſcélérat. Verrons-nous donc toujours la vertu opprimée par le vice ? .... Quand ces premiers tranſports furent un peu calmés, la Philoſophie & la raiſon me fournirent des armes contre le déſeſpoir ; je mis toute ma confiance en l'Etre ſuprême, à qui je venais de reprocher, un moment auparavant, ſon injuſtice ; perſuadée qu'il me garantirait des outrages

dont j'étais menacée ; & bien réſolue, s'il ne le faiſait pas, à m'y ſouſtraire par les moyens dont le ſage ſe ſert en pareille occaſion. Cette réſolution priſe, j'attendis, avec aſſez de tranquillité, l'effet des menaces qu'on m'avait faites. A peine les huit jours étaient-ils expirés, que le chef de ces ſcélérats vint me trouver pour ſçavoir le réſultat de mes réflexions. Inutilement je lui demandai encore quelques jours de délai ; il ne me répondit qu'en ſaiſiſſant ma main avec force, & en me traînant, avec l'aide d'un de ſes gens, à la proue, d'où il me fit deſcendre dans l'iſle où votre valeur me ſauva la vie. Car mon parti était pris ; &, dans l'inſtant où vous fondîtes ſur mes raviſſeurs, j'allais me ſaiſir d'un de leurs poignards, pour éviter, par une mort glo-

rieuſe, l'infamie qu'on me préparait.

Dès que je vis le combat engagé, je ne ſongeai qu'à chercher mon ſalut dans une prompte fuite. Je m'enfonçai donc dans le plus épais du bois. Un ſentier que le haſard m'offrit, & que je ſuivis pendant quelque tems, me conduiſit au bord de la mer, où la même fortune, dont j'avais éprouvé de ſi cruelles viciſſitudes, avait fait aborder, quelques inſtans auparavant, un vaiſſeau Africain, qui ramenait en Numidie une des ſœurs d'Hyempſal. Cette Princeſſe me reçut à bord de ſon bâtiment; &, après une navigation de quelques jours, nous arrivâmes heureuſement ici. J'ay appris la mort violente de Sapho, que ſes débordemens, ſes injuſtices, ſes cruautés, ſes conſpirations continuelles avaient enfin conduite ſur un échaffaud. Le

Roi, instruit de mon arrivée, témoigna, par les transports les plus expressifs, la joie qu'il en ressentait. Il voulut, malgré moi, que je remontasse sur le trône. Depuis ce tems-là, il n'a rien omis pour me faire oublier les crimes dont il s'était noirci. Mais il n'a pu y réussir; rien au monde ne sçaurait effacer la profonde impression que la mort de son fils a faite sur moi. Pourrais-je jamais aimer un Prince qui a été capable de se porter à un pareil excès? Le devoir & la raison me l'ordonnent en vain; mon cœur ne peut supporter le joug qu'ils veulent lui imposer; ses manieres, d'ailleurs, conservent toujours, au milieu des emportemens de la plus vive passion, une férocité dont il ne se dépouillera jamais, parce qu'elle lui est naturelle. Je viens souvent dans

ce ſéjour chercher, dans l'étude de la ſageſſe, un remede aux maux dont je ſuis accablée. Voilà, Seigneur, ajoûta Lesbie en finiſſant, le récit des aventures d'une infortunée qui n'oubliera jamais les obligations eſſentielles qu'elle vous a, & qui ne déſire rien tant que de vous en témoigner ſa reconnaiſſance.

Marius, pénétré de tout ce qu'il venait d'entendre, le témoigna à Lesbie dans les termes les plus vifs, & ſçut ſi bien lui perſuader la ſincérité de ſa paſſion, qu'il en obtint les aveux les plus touchans & les plus flatteurs. Depuis ce jour-là, ces deux tendres amans chercherent continuellement les occaſions de ſe donner des preuves de leur tendreſſe. La fortune ſembla les favoriſer pendant quelque tems. Il ſe paſſait

passait peu de jours qu'ils n'eussent des entretiens charmans, où l'Amour prodiguait ces plaisirs vifs & délicats, qui sont le partage des ames sensibles, & la vraie image de ceux que les immortels goûtent dans l'Olympe. Ils avaient trouvé le secret d'endormir les soupçons du vieux Hyempsal ; & la prudence, qui s'allie rarement avec l'amour, couvrait leur intrigue du voile épais du mystere. Pendant quelques mois, leur vie ne fut plus qu'un tissu de plaisirs. Mais, comme il est impossible que tôt ou tard une violente passion ne se trahisse elle-même, & que trop de confiance, suite ordinaire d'un amour heureux, ne fasse naître l'imprudence, quelques courtisans éclairés s'apperçurent bientôt d'un amour qu'il n'était plus en leur pouvoir de cacher : ils n'eurent rien

de plus preſſé que d'en informer le Roi. Ce Prince chercha à s'éclaircir ; il en eut bientôt trouvé l'occaſion.

A l'extrémité d'une allée en forme de terraſſe, dont la mer venait baigner le pied, était un cabinet de verdure ; prodige de l'art, qui avait ſurpaſſé la nature. Ce lieu charmant était ſouvent le témoin de leur bonheur. Ils y étaient allés, un jour, ſelon leur coutume : ils commencerent une de ces converſations délicieuſes, dont l'amour ſeul connaît tout le prix. Que je ſuis heureux ! dit Marius à Lesbie : aimé de tout ce que le ciel a formé de plus parfait, ai-je rien à déſirer ? L'éclat de la plus brillante fortune, les dignités, les honneurs, Rome même n'ont plus d'attraits pour moi depuis que je vous connais. Oui, ma

chere Lesbie, vous seule me tenez lieu de richesses, de charges, de parens, de patrie, de tout en un mot ; sans vous, la couronne de l'univers me paraîtrait mépriſable. Qu'il m'eſt doux, Seigneur ! répondit Lesbie, de vous voir des ſentimens qui flattent ſi agréablement les miens ! Mon bonheur ſerait parfait, ſi la crainte que notre amour ne vienne à la connaiſſance du Roi, n'y mêlait un peu d'amertume ; cette fatale idée empoiſonne les plus doux momens de ma vie : nos jours ne ſeraient pas en ſûreté, ſi ce Prince barbare pouvait percer le myſtere de nos amours. Pourquoi ne pas chaſſer de pareilles idées ? répliqua Marius. Ecartons tous ces nuages ; rempliſſons-nous tout entiers du plaiſir d'aimer & d'être aimé..... Après quelques momens de ſilence :

regrettez-vous encore Rome, dit Lesbie à ſon amant? Le ſon de ſa voix était ſi touchant, ſes regards ſi tendres, ſes yeux remplis d'une volupté ſi fine & ſi piquante, que l'heureux Marius ne lui répondit que par quelques mots entrecoupés qui rendaient bien mieux l'état de ſon cœur que les diſcours les plus éloquens. Enyvrés de leur bonheur, nos deux amans n'avaient garde de croire qu'ils touchaient au moment le plus cruel de leur vie.

Hyempſal, caché dans le cabinet, n'avait pas perdu un mot de leur converſation. Qu'on ſe forme, ſi l'on peut, une image des différens mouvemens qui s'éleverent dans ſon cœur. Au milieu des cruels déchiremens qu'il éprouva, il ne laiſſa pas d'avoir un plaiſir bien vif, lorſqu'il fit réflexion que les deux per-

ſonnes qui l'offenſaient ſi cruellement étaient en ſon pouvoir. Agité par les paſſions les plus furieuſes, il fut pluſieurs fois au moment de s'élancer ſur elles pour les percer de mille coups : la ſeule appréhenſion de faire un éclat infructueux le retint ; il ne différa ſa vengeance que pour la mieux aſſurer.

Marius & Lesbie furent à peine retirés dans leur appartement, que le Roi donna des ordres pour les arrêter. Lesbie, inſtruite par une de ſes femmes (celle-là même qui lui avait déja ſauvé la vie) eut le tems de ſe réfugier dans cette ſolitude qui l'avait dérobée pendant long-tems aux fureurs de Sapho, & qui lui offrit encore un aſyle où elle ne trouva pas les mêmes agrémens que la premiere fois. Etait-elle aſſez tranquille pour goûter les plaiſirs

purs & délicats de l'aimable Philosophie ! Triſte jouet d'une violente paſſion, ſon cœur voguait depuis long-tems ſur une mer orageuſe & ſemée d'écueils ; les orages qu'il avait eſſuyés l'avaient trop écarté du port pour y rentrer ſi vîte.

Marius ne fut pas auſſi heureux. Il n'y avait que quelques momens qu'il était rentré chez lui, lorſque le Capitaine des Gardes d'Hyempſal vint lui demander ſon épée. La réſiſtance eût été inutile ; il la donna, en ſe récriant contre la tyrannie du Monarque, qui violait les droits les plus ſacrés de l'hoſpitalité, & qui pouſſait l'audace juſqu'à faire arrêter un Romain, & un Romain tel que lui. Qu'il ne penſe pas, ajoûta-t-il, que ſon attentat demeure impuni : la République, mon pere, Sylla même ſçauront bien lui ap-

prendre à reſpecter le nom Romain... On n'eut aucun égard aux plaintes de Marius ; il fut reſſerré très-étroitement dans une tour ſituée ſur le bord de la mer.

Quand la réflexion eut émouſſé la colere d'Hyempſal, il délibéra, de ſang froid, ſur le traitement qu'il ferait à ſon priſonnier. La crainte d'irriter une Puiſſance auſſi formidable que l'était alors celle de Rome, retint ſon courroux, & l'empêcha de ſe ſouiller du meurtre de Marius : il voulut attendre, avant de prendre un parti, que le ſort eût décidé la querelle du grand Marius & de Sylla, perſuadé que s'il ſe déclarait en faveur du dernier, il pourrait ſatisfaire ſon reſſentiment par la mort de celui qui l'avait ſi ſenſiblement outragé. En attendant, il donna les ordres les plus précis,

& il prit les meſures les plus juſtes pour l'empêcher de recouvrer ſa liberté.

Renfermé dans un cachot ténébreux, cet infortuné mettait en uſage la fermeté naturelle de ſon eſprit pour ſupporter l'affreux revers que la Fortune venait de lui faire eſſuyer. L'incertitude du ſort de ſon amante était, ſans contredit, ce qui l'affligeait le plus. Epris d'une paſſion qui lui avait fait oublier ce qu'il devait à ſa gloire, à ſa patrie, à ſon pere, pouvait-il n'être pas pénétré de la plus vive douleur, en ſe voyant enlever l'idole à laquelle il avait tout ſacrifié ? Il ne fut d'abord ſenſible qu'à cette perte. Mais, lorſque ſon imagination, refroidie, lui eut laiſſé enviſager le tort qu'il avait fait à ſa réputation; lorſque la raiſon lui eut fait entendre

ſon langage ; lorſqu'il eut réfléchi ſur les ſuites d'une paſſion qui pouvait entraîner la chûte de la République, & la mort d'un pere, le plus grand des mortels, que ſon courage aurait pû ſauver ; peu s'en fallut que, ſuccombant ſous l'excès d'un horrible déſeſpoir, il ne terminât ſes maux, en s'arrachant une vie qui n'était plus pour lui qu'un fardeau inſupportable : il ne fut retenu que par le faible eſpoir de pouvoir encore être utile à ſa patrie, & d'effacer, par les exploits les plus éclatans, la tache qu'une honteuſe paſſion avait imprimée à ſon nom.

Il y avait déja quelques jours que Marius languiſſait dans les fers, lorſqu'un de ſes gardes lui rendit une lettre de ſon amante. La voici.

» J'ai trouvé le moyen, cher » amant, de me dérober aux cruau-

» tés du plus inique des Tyrans. Peu
» contente d'avoir mis mes jours en
» ſûreté, je tremblais ſans ceſſe
» pour les vôtres. Mais, depuis
» quelques jours, je ſuis plus tran-
» quille : Hyempſal craint les Ro-
» mains ; il ne veut rien entreprendre
» contre vous, qu'il ne ſoit aſſuré
» du triomphe de Sylla. Je me flatte
» qu'il n'aura pas le tems d'exécuter
» ſon lâche deſſein ; j'ai pris les me-
» ſures les plus juſtes pour votre
» évaſion : & ſi le ſuccès ne trompe
» point mes eſpérances, nous bra-
» verons dans peu le courroux du
» Tyran, & nous nous rirons de ſes
» vaines fureurs dans les bras de
» l'Amour ».

Où trouver des expreſſions qui puiſſent rendre le plaiſir que cette Lettre fit à Marius ? Il retrouvait une amante chérie qu'il croyait

avoir été immolée aux fureurs d'un barbare ; & on le flattait de l'eſpoir de recouvrer ſa liberté. Il aſſura le garde de ſa reconnaiſſance, & le chargea, pour Lesbie, d'une réponſe dictée par l'amour le plus tendre.

Depuis le moment où Marius avait été arrêté, cette aimable perſonne n'avait penſé qu'aux moyens de faciliter ſon évaſion. Une ſomme conſidérable, qu'elle avait remiſe, à tout évenement, à ſon amie, dans le tems qu'elle était toute-puiſſante, avait ſervi à gagner pluſieurs ſoldats déterminés, & le maître d'un petit bâtiment, qui lui en laiſſa la diſpoſition. Quand elle eut le nombre de gens néceſſaires à ſon deſſein, elle prit les dernieres meſures pour en aſſurer l'exécution. Tout réuſſit au gré de ſes deſirs. La garde de Marius fut forcée ; les portes de ſa priſon

furent ouvertes : on le conduiſit au navire Africain, où Lesbie l'attendait avec les tranſports de la plus vive impatience. On profita d'un vent favorable pour mettre à la voile.

Quelles couleurs aſſez fortes pour peindre les vives émotions, les tendres extaſes, les doux raviſſemens de ces deux amans, lorſqu'ils ſe virent en liberté de ſe livrer, ſans ménagement, à l'ardeur de leur paſſion ? Je vous revois enfin, belle Lesbie, dit Marius à ſon amante : tous les efforts du Tyran ont été inutiles ; il n'a pu ſéparer deux cœurs que l'Amour a faits l'un pour l'autre. Mais, cher & charmant objet, partagez-vous bien tout ce que ma ſituation a de délicieux ? votre cœur s'ouvre-t-il, comme le mien, à ces tranſports qui ne ſont connus que

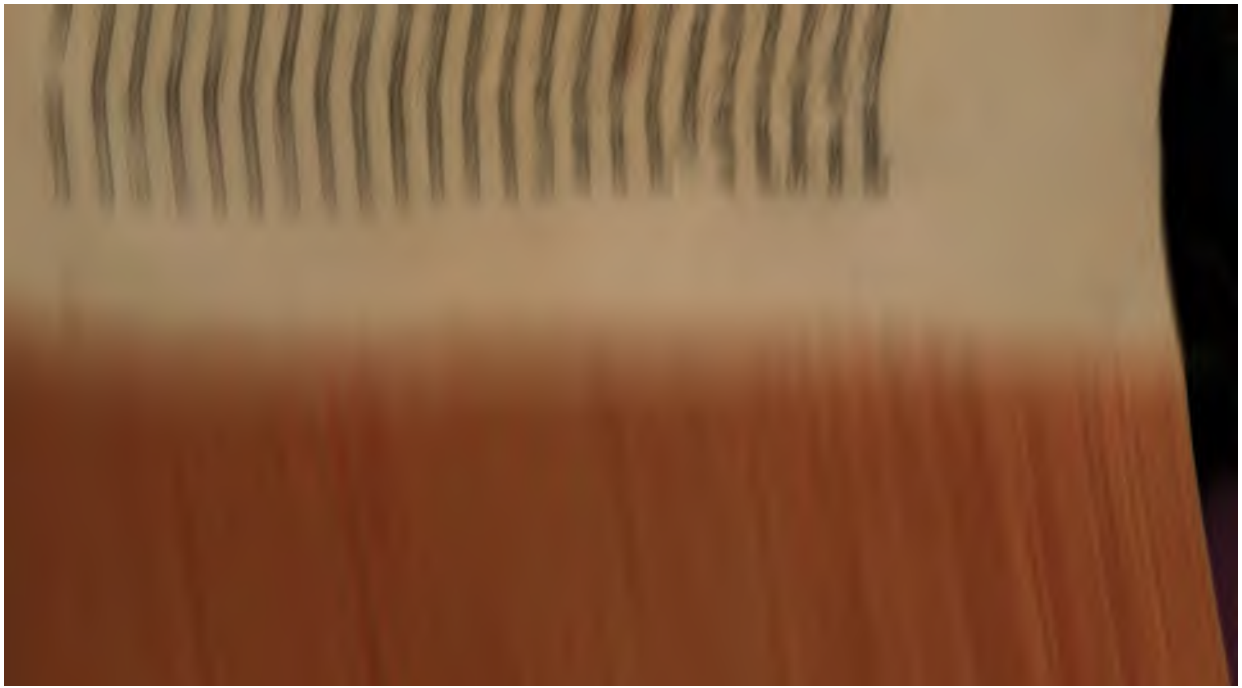
des ames ſenſibles ? Oui, Seigneur, répondit Lesbie ; l'amour eſt le ſeul ſentiment qui rempliſſe mon cœur ; je borne toute mon ambition, tous mes deſirs à plaire au jeune héros que j'adore. Que nos deux amans étaient heureux ! Uniquement occupés de leur amour, ils oubliaient tout l'univers dans ces doux momens.

Tandis qu'ils ne ſongeaient qu'à ſe donner mutuellement des preuves de leur paſſion, Hyempſal, au déſeſpoir que ſa proie lui eût échappé, ſe préparait à pourſuivre nos deux fugitifs. A peine avait-il été informé de l'évaſion de Marius, qu'il avait promptement fait appareiller deux vaiſſeaux qui ſe trouverent dans le port ; &, profitant du même vent qui portait Lesbie & ſon amant ſur les côtes de Sicile, il les eut bientôt

joints. Enyvrés d'amour & de plaiſir, ils étaient bien éloignés de prévoir le danger qui les menaçait.

Marius ne fut pas plutôt inſtruit de l'approche d'Hyempſal, qu'il donna des preuves de ce courage & de cette préſence d'eſprit qui ſont le partage des héros, & qui ne brillent jamais tant que dans les occaſions les plus périlleuſes. Tout autre eût été ſurpris, effrayé : mais lui, ſans donner la moindre marque d'étonnement, prend les meſures les plus juſtes pour triompher d'un ennemi qui avait ſur lui l'avantage du nombre : tout autre, abattu, conſterné à la vûe de la ſupériorité d'Hyempſal, n'aurait ſongé qu'à mériter, par une prompte ſoumiſſion, une grace que Marius ne veut devoir qu'à ſon épée. La diſproportion des forces ne l'étonne point ;

du sein de l'Amour, on le voit marcher au combat avec cette sérénité qui caractérise si bien les vrais héros, & qui est le gage assuré d'une victoire prochaine. Il range, avec habileté, ses soldats; il leur met devant les yeux les différens motifs qui doivent les porter à combattre & à vaincre. Je ne vous parlerai pas, mes amis, leur dit-il, de la jeune & aimable Lesbie, à qui vous avez tant d'obligations; je ne vous dirai point que sa vie est entre vos mains; & que, si elle tombe au pouvoir du féroce Hyempsal, elle ne peut éviter de périr dans les supplices les plus affreux; je ne vous parlerai que de vos propres intérêts; vous connaissez, aussi bien que moi, la cruauté du Tyran. Que n'avez-vous donc pas à craindre, si la victoire se déclare pour lui? Atten-



pétuosité sur Marius. Celui-ci, quoique sans expérience dans les combats de mer, fait mouvoir son navire avec toute l'habileté possible : il cherche à prendre le vent ; il y réussit : &, voyant que les deux vaisseaux d'Hyempsal s'étaient séparés, afin de le mettre au milieu d'eux, il tâche d'aborder le plus faible, espérant de s'en rendre maître avant que l'autre pût venir à son secours. Marius le joint, l'aborde malgré tous ses efforts, & s'élance dedans avec une partie de ses soldats. C'est alors que le combat devient furieux. Le jeune Romain frappe, écarte, dissipe, tue tout ce qui s'oppose à son passage ; il vole, dans un instant, de la proue à la pouppe : le foudre est moins terrible, moins prompt dans ses effets. Des ruisseaux de sang coulent au-

tour de lui. Ses ſoldats, animés par les exemples qu'il leur donne, font des efforts qui tiennent du prodige. On n'entend, de tous côtés, que les plaintes des mourans, les cris des bleſſés, le choc impétueux des armes. Les Numides, ſurpris & effrayés, n'oppoſent, à tant de valeur, qu'une faible réſiſtance. Hyempſal, qui voit le danger des ſiens, envoie à leur ſecours Narbal, un de ſes fils. Ce jeune Prince, né avec toutes les qualités qui forment les héros, ſaiſit, avec plaiſir, l'occaſion de ſe ſignaler. Il s'élance dans une chaloupe, ſuivi des plus braves des ſiens, & il arrive, dans le moment où les Numides, épuiſés, allaient mettre bas les armes. Sa préſence leur donne de nouvelles forces; le combat recommence avec furie; chacun ſonge bien moins à

ſe défendre qu'à attaquer ; Narbal, ſurtout, fait des prodiges. Soldat & Capitaine, il a l'œil à tout ; &, dans le même inſtant où, d'une main foudroyante, il abbat ceux des ennemis qui ont l'audace de l'attaquer, il donne ſes ordres avec une préſence d'eſprit & une tranquillité admirables. Trois fois il pouſſe l'ennemi juſqu'à la proue ; autant de fois il eſt repouſſé par Marius, qui montre aſſez, par la maniere dont il combat, qu'il veut vaincre ou mourir. Narbal, qui le reconnaît, veut ſe couvrir de gloire, en le combattant. Il fait donc ſes efforts pour le joindre : c'eſt en vain qu'une foule d'ennemis s'oppoſe à ſon deſſein ; dans le tranſport qui l'anime, rien ne peut lui réſiſter. Le Romain, preſſé du même deſir, lui épargne la moitié du chemin ; & ces deux fiers ad-

verſaires ſont bientôt à portée de meſurer leurs forces : tous les combattans s'arrêtent, & attendent, en ſilence, l'évenement d'un combat qui doit décider de la victoire.

Narbal, en joignant ſon ennemi, lui porte un coup terrible, que celui-ci eut bien de la peine à parer. Ce premier eſt ſuivi d'une infinité d'autres auxquels Marius n'oppoſe que de l'agilité & de l'adreſſe ; il attend, pour attaquer ſon ennemi, que ſes forces ſoient épuiſées. Narbal, imaginant qu'on le craint, redouble ſes efforts ; les éclairs ſont moins prompts que les coups qui partent de ſes mains ; il ne lui donne pas un inſtant de relâche ; il le prend tantôt dans une ſituation, tantôt dans une autre : enfin, il lui fait, au côté, une légere bleſſure. Jamais le farouche ſanglier n'entra dans une fureur auſſi

grande que Marius, en voyant couler ſon ſang : il ne ſe poſſede plus ; la valeur, prudente & ſage, n'eſt plus écoutée ; il ſe livre, ſans ménagement, aux tranſports qui l'animent. Narbal, craignant de ne pouvoir éviter le coup mortel dont il eſt menacé, veut changer le genre de combat, & ſaiſir au corps ſon adverſaire. Sa taille avantageuſe, ſa force extraordinaire lui font eſpérer la victoire ; il pare un coup épouvantable que lui porte Marius ; &, prenant le moment où il allait redoubler, il s'élance ſur lui avec la rapidité d'un aigle qui fend les airs. Marius, quoique ſurpris, ne ſe déconcerte pas : auſſi fort, & beaucoup plus adroit que ſon ennemi, il le renverſe, & lui préſente la pointe de ſon poignard.

N'exigez pas de moi, lui dit Narbal,

une choſe qui me deshonoreroit : le ſort vous a rendu le maître de ma vie ; vous pouvez me l'arracher : mais, vous n'obtiendrez pas de moi que je la rachete par une infamie. J'admire ces ſentimens, répondit Marius en ſe relevant : vivez, Narbal ; les Romains ne ſont point faits pour prendre des leçons de généroſité, mais pour en donner : allez rejoindre votre pere ; votre amitié eſt la ſeule choſe que je vous demande. Ah ! Seigneur, répliqua Narbal ; que vos procédés me touchent ! Par où pourrai-je reconnaître tant de bienfaits ? Je vais, dès cet inſtant, faire un fidele rapport à mon pere de votre généroſité : il y ſera ſenſible ; & vous pouvez ; à l'avenir, diſpoſer de tout ce qui eſt en notre pouvoir. En finiſſant ces mots, Narbal, après avoir fait

mettre bas les armes à ſes gens, alla rejoindre ſon pere, qui, charmé de la généroſité de Marius, reprit la route d'Afrique. Marius continua la ſienne.

Avec quelle ſatisfaction Lesbie ne vit-elle pas ſon amant échappé aux dangers dont ſa rare valeur l'avait préſervé ! Il avait eu bien de la peine à obtenir d'elle qu'elle ne les partageât pas. Dans quelles tranſes, dans quelles agitations n'avait-elle point été pendant tout le tems qu'avait duré le combat ! Combien de fois, oubliant la faibleſſe naturelle de ſon ſexe, n'avait-elle pas été ſur le point de ſe tranſporter ſur le pont pour y combattre à côté de ſon amant ! Illuſtres Amazones ! s'écriait-elle à tout moment, vous, dont l'hiſtoire nous raconte tant de merveilles, que j'envie

votre ſort ! Pourquoi n'ai-je pas été élevée comme vous, dès ma tendre jeuneſſe, au noble exercice des armes ? pourquoi mon corps délicat ne peut-il pas ſupporter le poids d'une cuiraſſe ? pourquoi mes faibles mains ne peuvent-elles pas manier une épée ? Avec quelle ardeur on me verrait courir à côté de Marius ! Là, attentive à la conſervation de ſa vie, je parerais tous les coups que lui porte peut-être, dans ce moment, une main ennemie ; & l'Amour, ſecondant mon deſſein, détournerait le glaive meurtrier qui menace ce héros ; ou, ſi le barbare Deſtin à conjuré notre perte, j'aurais au moins la ſatisfaction de mourir les armes à la main, & de me ſouſtraire aux tourmens que me prépare le barbare Hyempſal. Ses femmes faiſaient en vain tous leurs efforts

efforts pour diminuer ſes appréhenſions, & modérer ſes tranſports Tremblante pour les jours du jeune héros qu'elle adorait, elle ne fut raſſurée que lorſque, le combat fini, il vint lui offrir les prémices de ſa victoire. Semblable à une fleur que la vue du plus beau des aſtres, que le doux ſouffle du zéphire retire de l'état de langueur où l'avait jetté un violent ouragan; ſa tête, courbée par les efforts du vent, ſe releve; ſes couleurs, preſqu'effacées, reprennent leur premier éclat: ſemblable, dis-je, à cette fleur, la jeune Lesbie ſe ſent renaître à la vue de ſon amant; la joie la plus vive prend la place de la triſteſſe la plus ſombre; les pâles violettes dont ſon teint commençait à ſe couvrir diſparaiſſent; les roſes y viennent reprendre leur place naturelle;

les Amours, les Plaiſirs animent ſes regards ; la paſſion qu'elle a pour ſon amant paraît dans le moindre de ſes mouvemens. Marius, qui voit à quel point il eſt aimé, tombe à ſes genoux, en ſe plaignant de ne pas trouver d'expreſſion aſſez forte pour rendre toute ſa ſenſibilité. Elle le releve ; &, après avoir fait mettre un appareil à ſa bleſſure, qui, heureuſement, ſe trouva fort légère, elle voulut ſçavoir, de ſa propre bouche, les particularités du combat. Quand il l'eut ſatisfaite, il ſe retira pour prendre quelques momens de repos.

On commençait à découvrir, après quelques jours de navigation, les côtes de Sicile, lorſqu'on vit tout à coup paraître une barque, qui, quoiqu'avec peine, tâchait de gagner la pleine mer. Marius, à qui

il ſuffiſait d'être malheureux pour avoir des droits ſur ſon cœur, jugeant, aux manœuvres embarraſſées de ces gens-là, qu'ils avaient de fortes raiſons pour quitter les côtes vers leſquelles un vent contraire les repouſſait, ordonna à ſon Pilote de s'en approcher. Qu'on juge de ſa ſurpriſe, lorſqu'il reconnut, dans cette nacelle, ſon pere le grand Marius, qui, aſſis tranquillement au milieu de quelques domeſtiques, attendait les arrêts du Deſtin. Ce grand homme, après avoir évité une infinité de dangers, avait été obligé, pour ſe ſouſtraire à la cruauté de ſes ennemis, de braver, dans la barque d'un miſérable Pêcheur, la fureur des flots: les vents contraires ne l'avaient point arrêté. Il n'y avait plus de ſûreté pour lui ſur la terre: de

gros partis le cherchaient de tous côtés ; &, pour peu qu'il eût tardé, il n'eût pu éviter de tomber au pouvoir de ceux qui avaient conjuré ſa perte. Qu'on juge de l'impreſſion que la vue de ce héros fit ſur ſon fils ! Dans quel état eſt-ce que je revois le plus grand des Romains, s'écria-t-il en l'embraſſant les larmes aux yeux ! Ah ! mon pere, le vainqueur des Teutons & des Cimbres devait-il eſſuyer de pareils revers ? Exilé, proſcrit, fugitif, dénué des choſes les plus néceſſaires à la vie, peut-on rien ajoûter à l'horreur de votre ſituation ? Des regards épouvantables, un ſilence farouche furent d'abord la ſeule réponſe de Marius. Enfin, prenant la parole ; J'avoue, dit-il, mon fils, qu'il n'y a point d'exemple, dans l'Hiſtoire, d'une ingratitude pareille

à celle que j'ai éprouvée de la part des Romains ; mais auſſi, on n'y verra pas d'exemple de la vengeance éclatante que je me propoſe d'en tirer : ils ſçauront à quoi l'on s'expoſe quand on outrage un homme tel que moi. Je veux qu'ils tremblent, les cruels ; qu'ils frémiſſent à mon ſeul nom. Que de victimes immolées à mon reſſentiment ! Le fer, la flamme, le carnage, la déſolation précederont mon entrée dans Rome : ſes rues ſeront inondées du plus pur de ſon ſang.

Qu'il me ſoit permis de faire ici une réflexion qui ſe préſente bien naturellement. A quels excès ne nous porte pas le deſir de nous venger ? quels ravages cette paſſion ne fait-elle pas dans une ame, quand elle s'en eſt emparée ? quelles cruautés, dans tous les genres,

ne nous fait-elle pas commettre? Ne ſuſpend-elle pas le cours de toutes les autres paſſions? Inſenſibles à nos propres maux, nous ne repaiſſons notre imagination que des objets qui, ſeuls, peuvent flatter cette paſſion ſi violente & ſi effrénée. Marius, errant, vagabond, livré à la plus affreuſe miſere, menacé à tout moment de perdre la vie, obligé de ſe vautrer dans la boue pour ſe dérober aux perquiſitions de ceux qui le cherchent, contraint de confier ſa vie à un frêle bâtiment, que le moindre vent peut ſubmerger, ne penſe qu'à la vengeance. Il menace, il tonne, il ne reſpire que ſang & carnage dans le tems où il ne devrait être occupé que de ce qu'il ſouffre. Quelle paſſion, que celle qui produit de tels effets!

Après que le jeune Marius eut

inſtruit ſon pere de tout ce qui lui était arrivé depuis leur ſéparation, ils délibererent enſemble ſur le parti qu'il y avait à prendre dans la conjoncture préſente. L'avis de Marius fut que, ſans perdre de tems, on débarquât aux environs de Brindes. Il fallait avoir autant de courage que ce héros, pour prendre un parti ſi périlleux. Tout ce qui était ſous la domination de Rome, c'eſt-à-dire, preſque tout le monde connu, ſuivait alors les étendards de Sylla. Toute la campagne aux environs de Rome, & en Sicile, était couverte de différens partis détachés pour exterminer Marius; &, à tant de forces, on n'avait à oppoſer que deux cents Numides. Mais, ce grand homme était perſuadé que ſa préſence ranimerait le zèle de ſes amis : il ſe flattait de voir bientôt

groſſir ſa troupe par les ſoins qu'ils ſe donneraient. L'éloignement de Sylla, occupé alors contre Mithridate, augmentait encore ſes eſpérances. Le débarquement ſe fit donc: & Marius, ayant aſſis ſon camp ſur une colline très eſcarpée, s'y fortifia de maniere à pouvoir attendre tranquillement le retour d'un courrier qu'il avait dépêché à Cinna. La nouvelle du retour de Marius en Italie, ne fut pas plutôt publique à Rome, que ſes partiſans, retenus juſqu'alors par la crainte des ſupplices, vinrent en foule ſe ranger ſous ſes étendards: il ſe vit bientôt à la tête d'un corps aſſez conſidérable pour entreprendre un coup d'éclat. Il alla joindre Cinna, qui, dépoſé du Conſulat, avait arboré l'étendard de la rébellion, & levé une armée. Ils marcherent droit à Rome, dont ils

ſe rendirent maîtres ; ils y exercerent toutes ſortes de cruautés ; les citoyens les plus vertueux furent immolés à leur reſſentiment ; le plus pur ſang de la République verſé à grands flots ; toutes les loix violées ; chaque jour marqué par de nouveaux meurtres : Rome, juſqu'alors le ſanctuaire de la liberté, livrée à l'eſclavage le plus affreux : il ſemblait que les Dieux vouluſſent la punir de cette ſoif de richeſſes & de grandeurs qui l'avait portée à commettre tant d'injuſtices.

Marius s'étant fait élire Conſul, pour la ſeptieme fois, ne jouit pas long-tems du ſuprême pouvoir : il laiſſa, en mourant, la réputation du plus intrépide des Capitaines, du plus cruel des Tyrans, & du plus ambitieux des hommes.

La République ne ſortit, après ſa

mort, de l'abyme de maux où elle était plongée, que pour tomber dans un autre encore plus grand. Sylla appesantit sur les malheureux Romains un joug insupportable.

Mais, n'anticipons pas l'ordre des évenemens. Tant d'Historiens, d'ailleurs, ont donné un détail circonstancié des cruautés inouies de Sylla, qu'il serait inutile d'en parler ici. Revenons au jeune Marius.

Toujours charmé de Lesbie, il n'avait été sensible aux faveurs de la Fortune, que parce qu'elles l'avaient mis en situation de procurer à son amante tout ce que l'opulence peut répandre d'agrémens sur la vie. Un palais où l'architecture avait étalé tout ce qu'elle a de plus beau, de plus majestueux, lui servait de demeure. Les tableaux les mieux travaillés, les meubles les plus riches

en décoraient l'intérieur ; les glaces, les tapiſſeries, les lambris, tout y était d'une magnificence admirable : il y avait, ſurtout, un cabinet où l'on avait épuiſé tout ce que le goût a de plus fin, de plus délicat, de plus voluptueux ; on n'y voyait, de tous côtés, que des glaces qui, réfléchiſſant des peintures exquiſes dont était orné le plafond, ſemblaient leur donner de l'ame. Rien de plus galant, de plus ingénieux, de plus propre à faire évanouir les réſolutions d'une jeune perſonne que ces peintures ; c'étaient les amours de Pſyché & de Cupidon ; ceux de Vénus avec Adonis ; ceux de Diane avec Endymion : tout y reſpirait la volupté la plus recherchée. Au milieu de ce cabinet, s'élevait un pavillon pourpre & or : on y avait artiſtement arrangé pluſieurs

couches de fleurs ; une ſeule glace formait le fond intérieur du lit. L'air, rafraîchi pendant les chaleurs de l'été par des ſoufflets pratiqués exprès dans l'épaiſſeur du mur, était parfumé par tout ce que l'Arabie produit de parfums précieux.

C'eſt dans ce lieu de délices que Marius paſſait auprès de ſa maitreſſe les momens que lui laiſſaient les grandes affaires dont il était occupé depuis lá mort de ſon pere. Lesbie, dont la paſſion prenait tous les jours de nouvelles forces, lui reprochait quelquefois tendrement une indifférence qu'il n'avait pas. Quoi ! Seigneur, lui diſait-elle, il n'y a plus que des momens pour moi ! l'ambition prévaut ! peut-êfre vous reprochez-vous encore un amour mourant, comme une faibleſſe indigne du héros de Rome. Charmante

Lesbie ! vous me rendriez justice, si vous pouviez lire dans le fond de mon cœur, lui disait Marius ; ce cœur n'est occupé que de vous ; rien ne peut le toucher que la chere idôle dont il porte les chaînes. Combien de fois n'ai-je pas souhaité d'être relegué dans un désert où je pusse tranquillement vous donner des preuves d'une tendresse qui ne finira qu'avec ma vie ? Mais, chere & aimable Lesbie, à la tête d'un parti qui met en moi seul toute son espérance, dois-je abandonner le gouvernail dont je suis chargé ? dois-je trahir mon devoir, mon honneur, ma patrie ? dois-je la laisser opprimer par le plus cruel des Tyrans ? ne dois-je pas, au contraire, faire tous mes efforts pour la soustraire aux maux dont elle est menacée ? puis-je ne m'occuper que de

mes plaiſirs, dans un moment critique où l'orage gronde déja ſur nos têtes ? Mais, lorſque le calme aura ſuccedé aux tempêtes qui agitent, depuis tant de tems, la République ; lorſque Sylla aura ſubi, dans les enfers, le châtiment dû à ſes forfaits ; quitte envers le devoir, quitte envers l'honneur, quitte envers la patrie, je prouverai à l'aimable Lesbie que la paſſion de lui plaire eſt la ſeule qui ait quelque empire ſur mon cœur.

Cependant le peuple, prévenu en faveur de Marius, le nomma au Conſulat, quoiqu'il n'eût pas atteint l'âge preſcrit par les loix. Ce jeune Romain fit voir, par la maniere dont il exerça cette importante charge, qu'il méritait la grace ſignalée qu'on venait de lui faire, & qu'il poſſédait toutes les qualités de

son pere, sans en avoir les défauts. Instruit que Sylla s'avançait vers Rome à la tête d'une armée aussi formidable par le nombre que par la valeur des soldats qui la composaient, il précipite les levées qui se faisaient dans toute l'Italie ; & bientôt, le succès secondant ses desseins, il se trouve assez fort pour aller au-devant d'un homme qui faisait tout trembler au bruit de ses exploits.

Où courez-vous, jeune héros ? où vous emporte l'amour de la gloire ? Connaissez-vous celui que vous allez attaquer avec tant de témérité ? sçavez-vous qu'il réunit aux talens du capitaine toute l'intrépidité du plus brave soldat ? sçavez-vous que, favori de la Victoire, il ne compte ses triomphes que par ses combats ? ignorez-vous qu'il commande à des troupes invincibles,

dont l'audace naturelle eſt encore augmentée par la victoire qu'elles viennent de remporter ſur le plus terrible ennemi du nom Romain? Non ; vous n'ignorez rien de tout cela : mais votre courage vous laiſſe enviſager ſans effroi les dangers qui menacent vos jours. C'eſt en vain que l'Amour met en jeu tout ce qu'il a de plus ſéduiſant : les larmes, les diſcours tendres & touchans d'une amante éplorée, ne peuvent vous ébranler : l'honneur parle ; vous n'écoutez que ſa voix.

Après une marche de quelques jours, Marius ſe trouva en préſence de l'ennemi. Sylla, étonné de cette démarche hardie, ne négligea rien de tout ce qui pouvait aſſûrer une victoire qui devait décider de ſon ſort : il tire du terrein tout le parti qu'en pouvait tirer un grand capi-

taine, & attend, dans un poſte avantageux, qu'on vienne l'attaquer. Son rival, non moins habile, fait admirer, dans la diſpoſition de ſon armée, les grands talens qu'il avait pour la guerre. Les deux armées n'attendent plus que le ſignal du combat. Marius le donne : à l'inſtant ſon armée s'ébranle & franchit, à grands pas, l'eſpace qui la ſéparait de l'ennemi.

Déja l'air eſt obſcurci d'une nuée de traits ; déja le ſang, prémices du carnage, commence à couler ; déja Bellone & Mars, avec des robes dégouttantes de ſang, volent de rang en rang, & ſoufflent, dans tous les cœurs, la rage & la fureur. Les ſoldats de Marius marchent avec une intrépidité que rien ne peut arrêter : ils ſont bientôt à portée de combattre corps à corps. C'eſt alors

que le combat devient furieux : la mêlée s'engage ; la lance & l'épée ſont les ſeules armes dont on ſe ſert : la terre eſt, dans un inſtant, couverte de morts. Le henniſſement des chevaux, le mouvement des combattans, qui, ſemblables aux flots impétueux d'une mer agitée par une violente tempête, ſe pouſſent & ſe repouſſent continuellement ; le choc des armes, les cris des bleſſés, les plaintes des mourans, le ſon des divers inſtrumens de guerre : tout cela forme un mélange de grand, de terrible, de majeſtueux, de cruel, plus aiſé à imaginer qu'à décrire. Les deux Généraux ſe ſurpaſſent : ils ont l'œil à tout ; ils ſont à la fois ſoldats & capitaines. Une aîle plie-t-elle : elle reçoit à l'inſtant un renfort qui la met à portée de reprendre l'avantage. Les rangs ſe trou-

blent-ils : le désordre est réparé sur le champ par le bon ordre qu'ils y mettent. Quelquefois, emportés par l'ardeur de leur courage, ils se précipitent à travers le plus épais des ennemis, & en font un carnage affreux. Un moment après, écoutant la voix de la prudence, ils se retirent de la mêlée, & montent sur des éminences voisines, pour pouvoir juger par eux-mêmes de l'état des choses.

Il y avait plus de trois heures qu'on se battait avec cet acharnement qui tient de la fureur, sans que la victoire parût encore pencher d'aucun côté, lorsque Marius, désespéré de tant de résistance, voulut, par un dernier effort, la fixer de son côté. A la tête d'une troupe d'élite, il fond sur le centre de l'armée de Sylla avec une impétuosité

étonnante. Malheur à ceux qui veulent s'oppoſer à ſa furie ! ils vont recevoir, dans les enfers, le prix dû à leur témérité : il n'eſt trempe de cuiraſſe, quelque bonne qu'elle ſoit, qui puiſſe réſiſter à ſon épée : Sylla, l'heureux Sylla lui-même, qui, du lieu où il combattait, ayant apperçu le déſordre des ſiens, était venu à leur ſecours, aurait ſuccombé ſous les coups de ſon ennemi, ſi la Déeſſe de la diſcorde, qui voulait perpétuer les maux des malheureux Romains, ne l'avait dérobé au glaive meurtrier que le jeune Marius tenait déja ſuſpendu ſur ſa tête.

Etonné de tant de valeur, l'ennemi ne ſe défend plus que faiblement ; il commence à ceder le terrein ; les rangs ſe troublent ; le déſordre s'y met ; les exemples de Sylla ne peu-

vent y remédier. Ces Romains, couverts de tant de lauriers, enrichis des dépouilles de l'Asie, sont sur le point de prendre ouvertement la fuite; ils ne sont retenus que par un reste de honte, prêt à s'envoler. Marius, s'appercevant de la faible résistance qu'on lui oppose, redouble ses efforts; il voit la victoire ébauchée; il veut la fixer entierement. Mais, ô jeune héros! le Destin, jaloux d'un mérite aussi rare que le vôtre, avait conjuré votre perte. La Fortune, obstinée à vous persécuter, ne vous rit pendant quelques instans, que pour vous mieux faire sentir l'amertume du breuvage qu'elle vous prépare. Le bonheur nous échappe dans le moment où nous croyons le saisir; &, nous ne sommes jamais plus près de notre perte, que lorsque nous

croyons toucher au terme de nos desirs : une légère couche de fleurs cache à nos yeux la profondeur du précipice qui doit nous engloutir. C'est ce que vous allez éprouver, ô Marius !

Sylla, sçavant dans l'art de débaucher à l'ennemi ses soldats, avait pratiqué des intelligences dans l'armée de Marius. Quelques cohortes, séduites par ses promesses, abandonnerent leurs drapeaux, & se joignirent à Sylla, dans le moment où la victoire commençait à se déclarer pour son illustre adversaire. Cette lâche désertion produisit un effet étonnant. Une terreur panique s'empare de tous les esprits ; on jette les armes : &, sans écouter les prieres, les supplications des officiers, chacun cherche son salut dans une prompte fuite. Abandonné

de ſon armée, Marius voulut, dans le premier mouvement de déſeſpoir, s'arracher une vie marquée par tant d'évenemens malheureux. Mais, l'eſpérance d'être encore utile à ſa patrie, l'amour qu'il conſervait toujours pour Lesbie, le retinrent. Il monte ſur le premier cheval que lui offre le hazard ; &, ſuivi de quelques-uns des ſiens, il prend le chemin de Préneſte. Huit mille fuyards s'y étaient raſſemblés : Marius les encourage : ils lui promettent tous de défendre, juſqu'à la derniere extrémité, une ville qu'il était de la derniere importance de conſerver. Perſonne n'ignore la vigoureuſe défenſe & les exploits héroïques de ce jeune héros à ce ſiége : je gliſſerai donc deſſus.

Marius, voyant ſa garniſon réduite preſque à rien, ſes dehors emportés, l'ennemi logé ſur la brè-

che, n'eſpérant point de ſecours par la défaite de deux grandes armées que Sylla avait battues, réſolut de ſe retirer dans quelque coin de la terre où, tranquille & à l'abri de l'envie, il pût couler, dans le ſein des Plaiſirs, des jours filés par les mains de l'Amour. Il dépêcha donc à Lesbie, qui avait demeuré à Rome depuis ſon départ, un exprès avec cette Lettre.

» J'ai lutté tant que j'ai pu contre » le Deſtin, charmante Lesbie : le » ciel eſt témoin des efforts que j'ai » faits pour ſouſtraire ma malheu- » reuſe patrie au joug impérieux » de Sylla. Tout a été inutile : l'ar- » rêt en était porté : Rome devait » avoir un maître. Quitte envers » l'honneur, quitte envers la patrie, » je puis ſuivre à préſent les plus » douces inclinations de mon cœur,

» & me retirer, avec le cher objet » de mes amours, dans quelque » désert où je bornerai tout mon » bonheur à lui plaire. Si l'absence, » si mes malheurs ne vous ont point » changée, partez dès que vous au- » rez reçu ma Lettre ; je vous join- » drai incessamment dans les lieux » où vous conduira celui que je » vous envoie. MARIUS «.

Lesbie, dont l'amour n'avait point diminué, ne put apprendre sa triste situation, sans être pénétrée de la plus vive douleur. Mais l'espoir d'être réunie à ce cher objet eut bientôt tari la source de ses larmes : elle partit aussi-tôt avec son guide.

A quelques milles de Prénestе, est, au milieu d'une forêt immense, un hameau, séjour de la vertu & de l'innocence. De toutes les pas-

ſions dont le cœur de l'homme eſt le jouet, l'amour eſt la ſeule qui y ſoit connue ; les ſoins du ménage, les plaiſirs innocens partagent les momens de ceux qui l'habitent. Ici la bergere, aſſiſe à l'ombre d'un ormeau, écoute les tendres plaintes de ſon berger, tandis que leurs troupeaux réunis foulent l'émail des prairies. Là, l'induſtrieux laboureur cultive une terre fertile qui fournit abondamment à ſes habitans tout ce qui leur eſt néceſſaire. La folle ambition, la ſombre & pâle jalouſie, la ſordide avarice, n'ont jamais eu d'accès dans ce ſéjour : au milieu de la contagion, la plus effroyable, les mœurs s'y ſont conſervées pures & ſans tache pendant pluſieurs ſiècles. La beauté du climat, la douceur des habitans, leur amour pour la vertu, font croire

que le ſiècle d'or, banni de tout l'univers, s'eſt refugié dans ce petit réduit. C'eſt dans ce lieu de délices que Marius avait réſolu de ſe retirer avec Lesbie. Cette jeune perſonne en approchait, lorſqu'elle rencontra un parti ennemi qui battait la campagne. Quelques domeſtiques, qui compoſaient toute ſon eſcorte, ne purent faire une longue réſiſtance : leur mort la laiſſa au pouvoir de ces ſcélérats. Lesbie préfere la mort à l'infamie dont elle ſe voit menacée. Imbue des maximes de la Philoſophie, ſa grande ame ſe met audeſſus des vaines terreurs qu'elle inſpire. Dans l'inſtant où on allait la ſaiſir, elle prend un poignard, qu'elle portait toujours ſur elle à tout évenement, s'en frappe, tombe, & meurt en pouſſant un ſoupir vers l'objet de ſon amour. Peu tou-

chés de ce trait héroïque, ces ſcélérats la dépouillent, & la laiſſent expoſée aux oiſeaux de proie. Ce beau corps leur aurait ſervi de pâture, ſi quelques bergers du hameau dont je viens de parler, que le haſard amena dans cet endroit, n'en euſſent eu pitié. Le ſort de cette belle infortunée leur arracha des larmes : ils la prennent ; &, après avoir lavé ſes bleſſures, ils la tranſportent au hameau pour lui rendre les honneurs funebres.

Marius, qui avait eu toutes les peines du monde à ſurprendre la vigilance des ennemis, y arrivait dans le moment avec un jeune Samnite de ſes amis. Qu'on ſe forme, ſi on peut, une idée de la vive impreſſion que dut faire, ſur le plus tendre des amans, le ſpectacle affreux des reſtes ſanglans de ſa mai-

treſſe. Sa douleur eſt trop forte pour s'exhaler en plaintes & en ſanglots ; ſon cœur eſt trop reſſerré pour donner aux larmes le paſſage qu'elles cherchent à ſe frayer : il conſidere quelques inſtans ce corps, dont la mort n'avait pu effacer les graces ; puis, ſe courbant deſſus, il ſe frappe de ſon épée, & expire en embraſſant les reſtes de ſon amante.

Les habitans du hameau, touchés d'un ſpectacle auſſi terrible qu'attendriſſant, rendirent à ces deux amans tous les honneurs poſſibles. Leurs cendres, recueillies dans une urne d'airain, furent dépoſées dans un magnifique mauſolée qui ſubſiſte encore aujourd'hui, & ſur lequel on lit cette inſcription :

C'eſt ici que repoſent l'Amour & la Valeur.

NOMS DES ACTEURS.

AMABLE, *ou* LA CAPRICIEUSE.

ARTÉMIRE, *mere d'Amable.*

ROSE, *ſuivante d'Amable.*

DORSALE, *amant d'Amable.*

Mme. D'OSSAINVILLE.

LE CHEVALIER D'EGRI.

La Scène eſt aux Sables d'Olonne, chez Artémire.

LA FILLE DE SEIZE ANS,

OU

LA CAPRICIEUSE.

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

La Scène repréſente une Salle. Roſe eſt occupée à un ouvrage de main. Dorſale eſt aſſis à côté d'elle, la tête portant ſur un de ſes bras, ſoutenu par une table : il a l'air triſte & rêveur.

SCÈNE I.

DORSALE, ROSE.

ROSE.

QUEL air ſombre, rêveur ! Vous dévorez des pleurs
Toujours prêts à couler ! Quels ſont donc vos malheurs ?

Soulagez-vous, Monſieur : apprenez m'en la cauſe.

DORSALE.

Que je ſuis malheureux ! Ah ! mon aimable Roſe !
On m'aimait autrefois ; mais on a bien changé :
De tant de vains ſermens on s'eſt cru dégagé.
Depuis plus de dix jours ta maitreſſe eſt abſente ;
Elle ne m'écrit point ..... tout cela me tourmente.

ROSE.

Pourquoi vous tourmenter ? vous la connaiſſez bien ;
Elle aime, n'aime pas, & ne s'attache à rien.
Caractere bizarre ; eſprit léger, volage ;
Elle a tous les défauts naturels à cet âge.
A chaque inſtant du jour, ce ſont nouveaux deſirs ;
On la mene par-tout par l'attrait des plaiſirs.

DORSALE.

Elle me ſacrifie à ces plaiſirs frivoles,
Appas des jeunes cœurs, mépriſables idoles!
Que ne puis-je briſer ces trônes, ces autels,
Elevés par les mains des malheureux Mortels?

ROSE.

Monſieur, point de courroux: ma maîtreſſe a des graces:
Elle n'a que ſeize ans; le plaiſir ſuit ſes traces.
Rien n'eſt plus naturel; elle écoute ſa voix:
Il parle; elle obéit: elle vit ſous ſes loix.

DORSALE.

Qu'elle aime le plaiſir; l'amour nous en procure.
Mais ſon plaiſir eſt pur, & d'une autre nature
Que ces inſtans de trouble achetés toujours cher,
Et ſuivis ſi ſouvent d'un repentir amer.

Ah ! qui connaît l'Amour, n'aime que ſon empire.

ROSE.

Et ce ſerait, Monſieur, vivre dans le délire.
On n'aime plus ainſi ; le tems en eſt paſſé :
Ma maitreſſe vous aime ; elle vous l'a prouvé
En renvoyant Lindor, ce Petit-Maître aimable,
Attaché dès long-tems à votre chere Amable.
Mais faut-il qu'au moment de vous donner la main,
Pour vous plaire, elle rompe avec le genre humain ?
Ah ! n'exigez jamais un pareil ſacrifice.
Quel amant ! dirait-elle : il veut que j'obéiſſe !
Je ne prends point un maître, en prenant un mari :
Ce tendre amant bientôt ſerait mon ennemi.
Tels ſont ſes ſentimens.

DORSALE.

Elle m'eſt infidelle.
Lindor lui fait la cour, lui plaît, eſt aimé d'elle :
Oui ; ce même Lindor ; qu'on ne pouvait ſouffrir,
On l'aime ; j'en ſuis ſûr : elle l'a fait venir ;
Pour le voir à ſon aiſe, à la même campagne
Où l'on n'était allé que pour voir ſa compagne :
C'était-là le prétexte.

ROSE.

Et l'unique raiſon,
Elle a toujours aimé Madame de Maiſon.

DORSALE.

Mais, pourquoi ce Lindor ?

ROSE

Eſt-elle la maîtreſſe
D'empêcher que pour elle on ait de la tendreſſe ?

DORSALE.

Non, mais, croyez-moi, Roſe; un amant ſans eſpoir
Ne penſe pas beaucoup aux moyens de vous voir.
Pourquoi ne pas venir? C'était-là ſa promeſſe.
Ah! peut-elle ignorer mon état de triſteſſe?
Quelques momens, au plus, donnés à l'amitié,
Me dit-elle, en partant; vous me faites pitié:
Dans deux jours je reviens pour eſſuyer vos larmes;
L'Amour nous comblera de tout ce que ſes charmes
Ont de plus ſéduiſant. Eh! pourquoi me tromper?
Moi, qui, depuis long-tems, ne vis que pour l'aimer:
Moi, qui ſuis dans des lieux où je ne dois point être.

Mon Régiment parti ; l'on m'excuſe peut-être ?
Mais je ſçais tous mes torts. Ah ! je devais marcher.
Manquer à mon devoir ! Et que doit-on penſer ?
O deſtin rigoureux ! arrache-moi la vie.
Quel bruit ! que vois-je ? Amable ? Eh ! ciel ! par qui ſuivie ?
Que je ſuis malheureux !

SCENE II.

AMABLE, ROSE.

AMABLE, *d'un air étonné.*

QU'A-T-IL donc à courir ?
Pourquoi ſe dérober ? Serait-ce pour me fuir ?

ROSE.

Je ne ſçais ce qu'il a.

AMABLE.

Rien ; c'eſt la jalouſie

Qui trouble ſon cerveau. Quelle étrange folie !
Le pauvre homme !

ROSE.

Il eſt vrai qu'il aime à la fureur:
Sans vous, il n'eſt pour lui ni plaiſir ni bonheur.
Si vous euſſiez pû voir ſon horrible ſouffrance,
Pendant les douze jours qu'a duré votre abſence:
Il allait; il venait; ſans ceſſe il gémiſſait:
Ne parlait que de vous; ne rêvait, ne penſait
Qu'à ſa charmante Amable: il n'aimait plus la vie.
Encore, diſait-il, ſi je l'euſſe ſuivie,
Je la verrais du moins, & je ſerais heureux;
Un ſeul de ſes regards m'éleverait aux cieux.

AMABLE.

Il ſouffrait donc beaucoup? Au vrai, j'en ſuis fâchée.

L'Amour parle pour lui ; ſes maux m'euſſent
touchée.

ROSE.

Vous l'aimez ; je le ſçais ; mais moins que
les plaiſirs.

AMABLE.

L'Amour proſcrit-il donc tous les autres
deſirs ?
Si j'aime les plaiſirs, ils ſont faits pour mon
âge ;
Et l'on pourrait, je crois, les aimer davan-
tage.
Le voici.

SCÈNE III.

AMABLE, ROSE, DORSALE.

DORSALE.

C'EN eſt fait ; je vois d'un œil d'horreur
Ces perfides attraits qu'idolâtrait mon
cœur :
A jamais j'ai rompu....

AMABLE.

D'où vient cette furie ?

DORSALE.

Combien je vous aimais ! Vous euſſiez eu ma vie,
Si ma mort avait pu faire votre bonheur.
Ah ! devais-je de vous attendre mon malheur ?

AMABLE.

Ce langage eſt flatteur ; il peint bien la tendreſſe.
Sont-ce là les douceurs qu'on dit à ſa maitreſſe ?

DORSALE.

Celles de mon rival vous plairaient un peu plus :
Son eſprit vous ravit ; vous aimez ſes vertus.

AMABLE.

De qui parlez-vous donc ſur ce ton d'ironie ?

DORSALE.

De l'aimable Lindor ? Sa phyſionomie...
Comment ne pas l'aimer ?

AMABLE.

Ceſſez de vous moquer.
Et ſur quoi penſez-vous que je doive l'aimer ?

DORSALE.

Sur tout ce que j'ai vu. Vous étiez dans ſa chaiſe :
Il était avec vous. D'ailleurs, j'en ſerais aiſe,
Sans les malins propos que l'on pourra tenir.
Que vont dire tous ceux qui vous verront venir ?

AMABLE.

Ma foi ! ce qu'ils voudront. Après tout, que m'importe ?

DORSALE.

Prendre pour conducteur, & pour unique eſcorte,
Un jeune homme autrefois votre amant déclaré ;

Traverſer une ville ; &, d'un air aſſuré,
Deſcendre chez ſon pere : eſt-ce là la décence
Qui doit guider les pas de l'aimable innocence ?
C'eſt ſuivre ſon penchant ; c'eſt manquer à l'honneur.

AMABLE.

Vous ne méritez pas d'être tiré d'erreur :
Vous êtes prévenu, vous me croyez coupable :
Eh bien ! très-libre à vous.

DORSALE.

Que puis-je croire, Amable ?
Ah ! vous ne m'aimez plus.

AMABLE.

Et le méritez-vous ?
Quand on veut être aimé, l'on doit être plus doux,
Et ne pas condamner ſur la ſimple apparence ;

Vous venez de me faire une mortelle offenſe.

DORSALE.

Pardonnez à l'amour ; j'adore vos appas :
Plaignez un malheureux, ſi vous ne l'aimez pas.

AMABLE.

Ma voiture ſe briſe ; il a bien fallu prendre
La place qu'on m'offrait. Eſt-ce pour vous ſurprendre
Que je forge cela, Monſieur ? Qu'en penſez-vous ?

DORSALE.

Vous me rendez la vie, Amable. Qu'il eſt doux
De trouver innocent un objet plein de charmes,
Qu'on aime, & qui d'un mot diſſipe nos alarmes.
Pardonnez, ma chere ame, un injuſte ſoupçon ;
Avec autant d'amour, on a peu de raiſon.

Je vais, dès ce moment, parler à votre mere:
Elle tourne, à ſon gré, l'eſprit de votre pere.
Voulez-vous le permettre ?

AMABLE.

Oui ; mais, à l'avenir,
Modérez vos tranſports. Ne vois-je pas venir
Ma mere ? Juſtement. Vous cauſerez enſemble.

SCÈNE IV.

DORSALE, ARTEMIRE.

ARTEMIRE.

Vous parlez à ma fille ? Eh bien ! que vous en ſemble ?

DORSALE.

Que rien n'eſt ſi charmant ! Je l'aime à la fureur,
Madame ; vous pouvez faire tout mon bonheur.

ARTEMIRE.

Dorſale, y penſez-vous?

DORSALE.

Approuvez ma tendreſſe:
Parlez au cher mari; donnez-moi ma maitreſſe.
Epoux de votre fille; eh! qu'ai-je à deſirer?

ARTEMIRE.

Quoi! ſa légereté ne peut vous effrayer?

DORSALE.

Je la connais, Madame, & la trouve charmante;
Malgré tous ſes défauts, elle plaît; elle enchante.

ARTEMIRE.

Vous êtes amoureux! On ne l'eſt pas toujours:
L'amour le plus ardent dépérit tous les jours;
Bientôt il eſt éteint. Alors vient la triſteſſe;
Le repentir affreux vous déchire ſans ceſſe.
On voit tous les défauts de cet objet chéri;

On n'eſt plus ſon amant ; mais l'on eſt ſon mari.
On entend contre ſoi les cris d'une famille,
Que l'on s'eſt miſe à dos. Pour qui ? pour une fille
Sans naiſſance & ſans bien. On la prend en horreur.
Oui : c'eſt vous, lui dit-on, qui cauſez mon malheur.

DORSALE.

Je ſçaurai, s'il le faut, dévorer ſeul ma peine.
Mais, Amable, Madame, ah ! ſoyez-en certaine,
Verra de tous côtés accourir les plaiſirs ;
Je ferai mes efforts pour combler ſes deſirs.

ARTEMIRE.

Enfin, vous le voulez ; je préviendrai ſon pere :
C'eſt tout ce que pour vous pourra faire ſa mere.
Elle n'a rien.

DORSALE.

Elle a des charmes, des vertus.
Au vrai, n'eſt-ce pas tout ? Que deſirer de plus ?

ARTEMIRE.

Je ſors, pour tout finir. Quelques momens encore.

SCÈNE V.

DORSALE, *ſeul.*

JE vais donc poſſéder la beauté que j'adore.
Mais, ſa grande jeuneſſe.... Ah ! le charmant défaut.
Mais, elle a du caprice.... Et, pour plaire, il en faut.
Elle n'en aura plus, en me voyant ſi tendre,
Si complaiſant.

SCÈNE VI.

DORSALE, ROSE.

ROSE.

MONSIEUR, je viens pour vous apprendre....

DORSALE.

Quoi?

ROSE, *en lui donnant un billet.*

Vous allez le voir : c'eſt le ſecret du cœur.

DORSALE, *en ouvrant le billet.*

J'épouſe ta maitreſſe. Ah ! Roſe, quel bonheur !

(*Il lit.*)

» Ne vous aviſez pas devant moi de paraître;
» Vous ne ſerez jamais mon époux, ou mon maître.
» Sur-tout ne penſez pas à gagner mes parens :
» Je vous vois à préſent, comme on voit tous les gens. » Mais

» Mais n'attendez de moi qu'une haine mortelle,
» S'ils allaient me forcer à leur être rebelle.
» Adieu ; c'eſt pour jamais. AMABLE ! Ai-je bien lû ?
Je demeure accablé ſous ce coup imprévu.
Quoi ! n'avoir plus pour moi que de l'indifférence !
M'interdire à jamais ſon aimable préſence !
Voilà donc ſes ſermens ? Ah ! je n'y puis tenir.
Je ne ſuis plus aimé ... quel affreux avenir !

ROSE.

La tempête eſt horrible : oppoſez du courage
Aux flots tumultueux qu'excite cet orage.
Des caprices pareils devraient bien vous guérir.
Elle vous quitte : quoi ! faut-il donc en mourir ?
Regardez, croyez-moi, comme un grand avantage,

De n'avoir pas encor conclu ce mariage.
Le fiel eût abreuvé l'aurore de vos jours ;
Et bientôt le chagrin eût terminé leur cours.

DORSALE.

Tu veux me conſoler. Sur ma reconnaiſſance,
Roſe, tu peux compter. Mais, dis moi, quelle offenſe
Ai-je donc pu lui faire ?

ROSE.

Eh ! vous la connaiſſez.
Sur ſa légereté, Monſieur, réfléchiſſez.
Comment pouvoir fixer un pareil caractere ?
Ne l'entreprenez pas ; vous auriez trop à faire.
Je crois l'appercevoir. Juſtement ; la voici :
Retirez-vous.

SCÈNE VII.

ROSE, AMABLE.

AMABLE.

POURQUOI cet homme eſt-il ici ?

ROSE.

A peine acheve-t-il de lire votre Lettre :
Ce dernier trait, dit-il, l'accable, le pénetre.
Que vous a-t-il donc fait, pour le traiter ainſi ?

AMABLE

Il déplaît ; c'eſt aſſez : il n'eſt plus mon ami.

ROSE.

Il n'avait pas tantôt le malheur de déplaire.

AMABLE.

J'ai changé ; j'en conviens : mais je ne peux qu'y faire.

D'ailleurs, il faut tout dire ; avec l'air le plus doux,
Il eſt vif, emporté ; de plus, il eſt jaloux :
Il ſera le tyran, non l'ami de ſa femme.
Il eſt fourbe, menteur, & nourriſſant dans l'ame
Un amour déreglé pour les plaiſirs des ſens,
Il eſt très-débauché ; je me connais en gens.

ROSE.

Vous le connaiſſez mal.

AMABLE.

Très-bien, je vous aſſure.

ROSE.

Vous l'aimerez encor ; la choſe eſt preſque ſûre.

AMABLE.

Oh ! non ; rien de plus vrai : je renonce à l'amour.

ROSE.

Croyez-vous donc pouvoir le vaincre dans un jour ?

TAYLOR INST. OXFORD

AMABLE.

La Vertu, de mon cœur, aura ſeule l'hommage;
De ce monde trompeur je briſe l'eſclavage:
Je cours dans un déſert chercher les vrais plaiſirs.
Dans notre tourbillon on n'a que des deſirs:
Et toujours on en a qu'on ne peut ſatisfaire.
On ſe laiſſe bercer de chimere en chimere:
On n'attrappe qu'une ombre, en courant au bonheur;
On l'attache aux objets qui font notre malheur.
Mon cœur, dans la retraite, aura ce qui le flatte;
Des deſirs innocens.....

ROSE.

Ainſi parlait Socrate.

AMABLE.

Je l'ai pris pour modele.

ROSE.

A votre âge ! il eſt beau
De former ce projet ! Aller dans un tombeau
A l'âge de vingt ans ! le trait eſt héroïque !
Mais convenez auſſi qu'il eſt un peu cynique.
Le doux penchant du cœur vous eût mieux convenu :
L'amour, bien dirigé, peut être une vertu.
On doit ſçavoir aimer quand on eſt fait pour plaire :
Vous avez trop d'attraits, pour être ſi ſévere.

AMABLE.

Vous ſçavez tout cela ? qui vous l'a donc appris ?

ROSE.

Quand j'en ai le loiſir, je m'occupe, je lis.

AMABLE.

C'eſt fort bien fait ; je vais rêver à ma chimere.

SCÈNE VIII.

ROSE, *ſeule.*

QUEL ſouvenir fâcheux ! O vous, dont je révere
La mémoire : vous qui prîtes ſoin de mes jours ;
Qui formâtes mon cœur, en m'enſeignant toujours
A chérir la vertu ; votre trop de tendreſſe
Nourrit des ſentimens que l'état de baſſeſſe
Où le ciel m'a placé, ne ſçaurait comporter.
Aux coups affreux du ſort, je ne puis réſiſter.
Pour un état ſi bas, vous m'avez trop inſtruite :
Avec de la naiſſance, être à ſervir réduite !
Etouffons les clameurs d'un cœur trop orgueilleux :
N'eſt-on pas toujours grand, quand on eſt vertueux ?

Le vice ſeul rend bas ; ſeul il eſt mépriſable :
Maitriſons un penchant déja trop redoutable.

ACTE II.

SCÈNE I.

ARTÉMIRE, ROSE.

ARTEMIRE.

MA fille n'eſt donc plus du même ſentiment ?
Sçavez-vous les raiſons de ce prompt changement ?

ROSE.

J'ignore tout, Madame.

ARTÉMIRE.

Eh ! pourquoi ce myſtere ?
Pour lui faire plaiſir, j'ai tourmenté ſon pere :
Quoiqu'avec peine, enfin j'ai ſon conſentement.

Auſſi-tôt je l'annonce avec empreſſement.
On ne veut plus, dit-on, d'un pareil ma-
riage;
On aimerait autant le plus dur eſclavage.
Au vrai, de tout cela je ne ſçais que penſer.
Eh quoi! dans un inſtant, peut-on ſitôt
changer?

ROSE.

Et changer pour Socrate! A la Philo-
ſophie,
Elle doit conſacrer le reſte de ſa vie.

ARTÉMIRE.

En voici bien d'une autre! Eh! ma fille a
perdu
La tête? Quel malheur! Depuis quand eſt-
venu
Cet accès de folie? On ne peut que la
plaindre.

ROSE.

Cet accès ſera court; vous ne devez rien
craindre.
Jamais un ſentiment chez elle ne dura

Plus d'un quart-d'heure. Ainſi, croyez
qu'elle ſera
Tout ce que vous voudrez.

ARTÉMIRE.

Elle vient ici, Roſe:
Parlez-lui; gagnez-la. Je voudrais que la
choſe
Se fît.

SCÈNE II.

AMABLE, ROSE.

AMABLE.

JE viens de voir un jeune homme
charmant:
Son viſage eſt ſi doux! ſon teint ſi ra-
viſſant!
Sa démarche eſt aiſée, & ſa taille divine.

ROSE.

Mais, voilà de l'amour! Gage que je devine.
Je crois qu'il vous faudroit un mari ſi
bienfait.

AMABLE.

Si l'air n'eſt pas trompeur, il doit être parfait.

ROSE.

Adieu Socrate : adieu les projets de retraite.

AMABLE.

Pourquoi cela ?

ROSE.

J'entends, dans un doux tête-à-tête,
Par fois vous voudriez bien égayer le ſéjour
Du déſert. Pour cela, rien de tel que l'amour;
J'en demeure d'accord.

AMABLE.

Roſe toujours badine;
Que vous diſait ma mere ? elle avait bien la mine
D'être un peu courroucée.

ROSE.

Elle ne conçoit pas.

Votre prompt changement ; elle eſt dans
l'embarras,
Après ce qu'elle a fait pour gagner votre
pere,
Sur tout ce qui ſe paſſe, elle ne comptait
guère.
Enfin, ſi vous l'aimez, il faut le lui
prouver
En épouſant Dorſale. Où pouvez-vous
trouver
Un plus digne mari, qui ſoit plus honnête
homme ?

AMABLE.

La belle qualité ! mais pour l'ancienne
Rome.
Vous me la donnez bonne ! un mérite
bourgeois
N'eſt pas ce qu'il me faut : autant vaut un
grivois.
Vive les airs de Cour.

ROSE.

Eſt-ce un de ces aimables ;

Qui cherchent à briller par des mots agréables,
Qu'il vous faudrait ? Est-ce un de ces gens si fêtés ;
De leur teint, de leurs traits, follement entêtés ;
Qui marchent en sautant, s'approchent d'une femme,
Lui vantent leurs attraits, lui parlent de leur flamme
En termes décidés ? Ils offrent le mouchoir ;
Quelle femme pourrait ne le pas recevoir ?
En levant la manchette, ils regardent les glaces
Qui doivent réfléchir de toutes parts leurs graces ;
Ils sortent enchantés de se voir si brillans.

AMABLE.

Le portrait est frappé, les traits en sont perçans.
Mais j'aimerais assez pareille créature :
L'art, quelquefois, vaut mieux que la brute nature.

ROSE.

Vous avez toujours eu le goût le plus exquis.

AMABLE.

Je crois que Rose raille ! Eh ! qui vous l'a permis ?

ROSE.

Qui ? moi ! Je n'oserais : j'aime trop ma maitresse
Pour laisser échapper un seul mot qui la blesse.

AMABLE.

En tout cas, peu m'importe ; honnête homme, homme sot,
C'est très-égal : l'un dit ce que dit l'autre mot ;
Tel est mon sentiment. Je cours lire Epicure ;
On voit dans ses écrits briller l'image pure
De l'aimable vertu.

ROSE.

Mais qu'il est naturel !

AMABLE.

Si c'eſt ſon ſeul défaut, qu'on lui dreſſe un autel.

SCÈNE III.

ROSE, *ſeule.*

DANS tout ce qu'elle fait, combien d'inconſéquence !
Chercher la ſolitude, & voler à la danſe !
Lire Platon, Séneque, & ſe prendre d'amour
Pour le premier venu qui feint des airs de Cour !
Refuſer un mari ; crier à l'eſclavage,
Parce qu'il a l'honneur, les vertus en partage !
Que n'a-t-elle mes yeux ? L'ami de la raiſon,
Qui n'avala jamais cet horrible poiſon
Que boivent à longs traits les partiſans du vice,

Cet homme que toujours conduisit la justice
Dans la moindre action, d'un esprit si bien fait,
D'un caractere vrai, du cœur le plus parfait,
Aurait bientôt trouvé le secret de lui plaire.
Mais, que dis-je ? Insensée ! où suis-je ? ah ! faisons taire
Un cœur trop orgueilleux ; je n'ai que mon repos :
Conservons ce seul bien ; évitons nous les maux
Que prépare l'amour à tous ceux qu'il enyvre.
Desirs impétueux ! cessez de me poursuivre ;
Je sçaurai vous dompter. Ciel ! que vois-je ? est-ce vous ;
Madame ? Quoi ! c'est vous ? J'embrasse vos genoux.

SCÈNE IV.

Mme DOSSAINVILLE, ROSE.

Mme DOSSAINVILLE.

OUI, c'eſt moi que tu vois. Releve-toi, ma fille.
Comme elle s'eſt formée ! & comme elle eſt gentille !
Sous cet ajuſtement, qu'elle brille à mes yeux !
L'habit de la vertu fut toujours précieux.

ROSE.

Votre abſence a long-tems cauſé toute ma peine.
Quel plaiſir de vous voir ici ! Qui vous ramene ?

Mme DOSSAINVILLE.

Ma tendreſſe pour vous. Combien, ſur mon enfant,
Ai-je verſé de pleurs ! Quel horrible tourment,

De penſer qu'elle etait au ſein de l'indigence
Dans l'âge redoutable à la faible innocence,
Brillant de mille attraits, écueils de la vertu!
Eh! combien de dangers n'a-t-elle pas couru!
Elle a ſçu les braver. Ah! quel plaiſir d'apprendre
Qu'en cette extrémité vous avez oſé prendre
Le parti convenable!

ROSE.

Ai-je pu balancer?
Le vice ſeul eſt bas. Il fallait me donner
Un maître; j'ai dompté l'orgueil de la naiſſance;
Choiſi de bonnes gens de votre connaiſſance;
Et je m'en trouve bien.

Mme DOSSAINVILLE.

Ah! qu'il m'eſt doux de voir

Que vous ayez déja ſurpaſſé mon eſpoir !

ROSE.

Ma ſituation me parut d'abord dure ;
Mais inſenſiblement j'appaiſai le murmure
D'un cœur trop orgueilleux : à lui-même rendu,
Il eut bientôt repris le goût de la vertu.
Dans cet état abject elle adoucit mes peines,
Et de ſon bras puiſſant porta toutes les chaînes.
Ne m'apprendrez-vous pas l'évenement fâcheux
Qui, pendant ſi long-tems, vous tint loin de ces lieux.

Mme DOSSAINVILLE.

Le récit ſerait long ; il ſuffit de vous dire
Qu'eſclave d'un Corſaire, & menée en Epire,
La fortune me fit éprouver ſes revers ;
Un mortel généreux enfin briſa mes fers.
Après dix ans d'horreurs je revois la lumiere ;

On me rejoint à vous, vous qui m'êtes si chere ;
Je ne vous perdrai plus ; je partage avec vous
Une fortune immenſe. Ah ! croyez qu'il eſt doux
De faire des heureux.

ROSE.

Je vous dois tout, Madame ;
Vous avez éclairé, fortifié mon ame.

Mme DOSSAINVILLE.

Ma fille ne me doit que ce qu'un cœur bien né
A l'ami qu'il chérit n'a jamais refuſé.
Mais, quel eſt ce jeune homme ? Il paraît qu'il regarde
Souvent de ce côté.

ROSE.

Vous y prenez donc garde ?
De ma jeune maîtreſſe amant très-malheureux,
Sans doute des mortels c'eſt le plus vertueux.

Mme DOSSAINVILLE.

Je vous laiſſe un moment pour finir une affaire ;
Nous verrons au retour ce qu'il convient de faire
Pour changer votre ſort, & le rendre plus doux.

SCÈNE V.

ROSE, DORSALE.

DORSALE.

MA chere Roſe ; un mot : dites, connaiſſez-vous
Amélie ?

ROSE.

Oui, Monſieur. Faite pour être heureuſe,
Croyez qu'il n'en eſt point qui ſoit plus malheureuſe ;
Des graces, des vertus, & de la pauvreté,
Voilà de cette fille un portrait peu flatté.

Du faîte des grandeurs, une mauvaiſe affaire,
Tout d'un coup, l'a jettée au ſein de la miſere.

DORSALE.

Donnez-lui de ma part ces cent louis en or:
Peut-être quelque jour ferai-je mieux encor.

ROSE.

Monſieur, recevra-t-elle une auſſi groſſe ſomme?
Avec des ſentimens, reçoit-on rien d'un homme?

DORSALE.

On le peut; on le doit, quand c'eſt pour la vertu:
Parcourez ce billet qu'on m'a tantôt rendu.
» Un ennemi cruel me pourſuit, me menace.
» Sans appui, ſans ſecours, que faut-il que je faſſe?
» Et que puis-je oppoſer à la brutalité
» Qui ne reſpecte point l'extrême pauvreté?

» On me couvre de honte, on veut mon infamie.

» Ah ! ne vaut-il pas mieux qu'on m'arrache la vie ?

» Arrachez-moi, Monſieur, au comble du malheur :

» La vertu maltraitée a droit ſur votre cœur.

» Dans un cloître ſacré, que je trouve un aſyle :

» Vous êtes vertueux ; je dois être tranquille :

» Dans peu je n'aurai plus de dangers à courir.

ROSE.

Allons, ne tardons point ; je vais la ſecourir.

DORSALE.

Un inſtant ; parlez-moi de notre belle Amable.

ROSE.

Si j'avais quelque choſe à dire d'agréable,
Je l'aurais déja dit, Monſieur, détachez-vous.

DORSALE.

Faut-il perdre l'eſpoir d'être un jour ſon époux ?
Quels combats à livrer ! On peut ſe rendre maître
D'un tendre ſentiment qui ne fait que de naître ;
Mais, une paſſion accrue avec le tems
Se rit de nos efforts, & nous traite en enfans.
Croyez qu'un mal qui plaît eſt un mal incurable.

ROSE.

On ſe guérit toujours, quand on eſt raiſonnable.
A la fuite, à l'étude, on doit avoir recours ;
Au ſein de la ſageſſe on trouve du ſecours.
Telle ame douce, faible, & ſans motif de gloire,
Remporte ſur ſon cœur une entiere victoire.
Je pourrais en nommer. Eh quoi ! pourrez-vous moins ?

DORSALE,

DORSALE.

Vous ſuſpendez mes maux ; j'attends tout
de vos ſoins :
Mes momens les plus doux, avec vous je
les paſſe ;
Et vos moindres diſcours, pleins de force
& de grace,
Répandent dans mon ame un baume ſou-
verain.
Mais, Roſe, qu'avez-vous ? les fleurs de
votre tein
Perdent de leur éclat. Vos yeux, mouillés
de larmes,
Cauſent à votre ami les plus vives allarmes,
Ouvrez-moi votre cœur. Auriez-vous un
ſecret
Pour l'ami qui vous aime ? Il n'eſt point
indiſcret.

ROSE.

Il eſt de tels ſecrets.... d'une telle na-
ture....
Je n'ai point de ſecret, Monſieur ; je vous
le jure :

Mais voilà ma maitreſſe ; elle pourra changer,
Parlez-lui de vos feux ; vous pourrez l'engager
A combler vos deſirs.

DORSALE.

Elle eſt incomparable !
Des graces, de l'eſprit, tout ce qui rend aimable.
Si je pouvais l'aimer !..... Eſclave de l'Amour,
Je détourne les yeux pour ne point voir le jour.

SCÈNE V.I

DORSALE, AMABLE.

DORSALE, *à part.*

JE l'aborde en tremblant.... Peut-on, Mademoiſelle,
S'éclaircir de ſon ſort ?... Vous !.... ? Qui ? vous, infidelle !

Non : je ne reviens pas de mon étonnement.
Que peut-on reprocher à votre tendre amant ?

AMABLE.

Il déplaît ; c'eſt aſſez.....

DORSALE.

Depuis quand ce langage ?

AMABLE.

Depuis qu'on vous connaît pour un fourbe, un volage.

DORSALE.

Qui ? moi !

AMABLE.

Quoi qu'il en ſoit, je ne vous aime plus ;
Plus de ſoins, plus de pas ; ils ſeraient tous perdus.

DORSALE.

Ma chere Amable ! un mot. Hélas ! je vous adore ;
Permettez-moi du moins de vous le dire encore.

Cruel reſſouvenir de ces momens ſi doux;
Où vous me promettiez de n'avoir pour époux
Que votre cher amant ! Vous paraiſſiez ſi tendre !
Tout autre, comme moi, ſe fût laiſſé ſurprendre.
Voilà donc vos ſermens ? voilà donc votre amour ?
Vous m'ôtez votre cœur : ôtez-moi donc le jour.
Ah ! la vie eſt pour moi d'un poids inſupportable,
Dès que je perds l'eſpoir d'être à ma chere Amable.

AMABLE.

Langage de Roman ! N'entends-je pas du bruit ?
C'eſt ce charmant jeune homme. Oui, mon cœur me le dit.
Quel plaiſir de le voir ! Dorſale, je vous laiſſe.

SCÈNE VII.

DORSALE, *seul.*

O ciel ! quel coup affreux ! quelle indigne maitreſſe !
C'eſt peu de me trahir ; elle oſe me parler
De mon heureux rival ! . . . Qu'il daigne ſe montrer . . . .
Mais que dis-je ? inſenſé ! De ſon humeur volage
Cet homme eſt-il la cauſe ? Et quel eſt donc l'outrage
Qu'il m'a fait ? Eſt-ce vous, Roſe, que j'apperçois ?
Venez me conſoler.

SCÈNE VIII.

DORSALE, ROSE.

ROSE.

Vous consoler ! de quoi ?
Vous faites des heureux ; vous redonnez la vie
A celle que sans vous l'on couvrait d'infamie.
En bénissant la main qui lui prête un appui,
Elle court se punir de la fureur d'autrui.

DORSALE.

Comme on traite mes feux ! Rose, cette parjure....
Hélas ! le croirez-vous ? Vous dirai-je l'injure
Qu'elle vient de me faire ? On me donne un rival ;
On l'aime ; on me le dit.

ROSE.

Si c'est-là tout le mal,

Vous pouvez vous guérir.... N'aimez plus
ma maitreſſe ;
Ayez de la raiſon, & vivez ſans tendreſſe.

DORSALE.

Vous parlez à votre aiſe.

ROSE.

Et mais ce malheureux,
Qui périſſait ſans vous, qu'au ſort le plus
affreux,
Moyennant mille écus, enfin vous arra-
châtes,
Serait-il vrai qu'il fût de ces ames ingrates
Dont le nombre eſt ſi grand ?

DORSALE.

Roſe, je n'en ſçais rien ;
Mais je ne l'ai pas vu ; c'eſt ce que je ſçais
bien.

ROSE.

Ingratitude horrible !

DORSALE.

Il en eſt plus à plaindre ;

J'ai fait ce que j'ai du. Pour vous parler
sans feindre,
Je ne m'en repens pas.

ROSE.

Monsieur, quelle vertu!
Combien vous honorez ce siecle corrompu!

DORSALE.

Soulager son semblable est de loi natu-
relle;
C'est faire mon devoir. Quelle ame assez
cruelle
Pour n'être pas émue aux cris d'un mal-
heureux?

ROSE.

Ah! quand on fait du bien, on est sem-
blable aux Dieux.
Mais quelqu'un vient à nous.

SCÈNE IX.

DORSALE, LE CHEVALIER DÉGRI.

LE CHEVALIER.

C'EST à Monſieur Dorſale
Que je parle ?

DORSALE.

Oui, Monſieur.

LE CHEVALIER.

Quoi ! des propos de halle
Au plus charmant objet ! Monſieur, en l'offenſant,
Vous m'avez offenſé : je déclare, en amant,
Que je viens la venger.

DORSALE.

Monſieur, quelle eſt la Belle
Qui m'attire aujourd'hui cette étrange querelle ?

LE CHEVALIER.

Vous connaiſſez Amable?

DORSALE.

O coup inattendu!
Si j'avais eu de vous l'honneur d'être connu,
Jamais vous n'euſſiez cru que je fuſſe capable
D'inſulter une femme, encore moins Amable;
Je la reſpecte trop; & l'on vous a trompé.

LE CHEVALIER.

Vous vous juſtifiez: qui l'eût imaginé?

DORSALE.

Libre à vous de penſer à mon déſavantage
Tout ce qui vous plaira; je ſuis encore en âge
De vous déſabuſer. Mais par quelle fureur
Faut-il donc s'égorger? Nés au ſein du malheur,
Loin de les adoucir, nous irritons nos peines;
Nous abrégeons nos jours, & nos mains inhumaines

Se levent hardiment ſur l'image des Dieux,
Nos freres, nos amis, comme nous malheureux.
Renoncez au deſſein de m'arracher la vie;
Je n'eus jamais de tort vis-à-vis votre amie.
Songez. . . .

LE CHEVALIER, *bruſquement.*

Qu'il faut ſe battre, ou bien dire pourquoi.
Allons, ſans diſcourir, marchez & ſuivez-moi:
Je veux abſolument terminer cette affaire.

DORSALE.

Puiſque vous le voulez, il faut vous ſatisfaire.

ACTE III.

SCÈNE I.

Mme DOSSAINVILLE, ROSE.

Mme DOSSAINVILLE.

ROSE, tout eſt fini ; je vais jouir de vous :
Je rends à vos vertus un hommage bien doux.
Ma maiſon eſt à vous : traitez-moi, je vous prie,
Ainſi que la plus tendre & la meilleure amie.
Allons, venez chez moi.

ROSE.

Quels bienfaits ſoutenus !
Mon maître, ma maitreſſe, il faut les avoir vus.
Que je les remercie, avant que je les quitte !

Je vole à mon devoir, & vous rejoins ensuite.

Mme DOSSAINVILLE.

Ma fille, il eſt très-juſte ; un cœur reconnaiſſant,
Qui, d'un air naturel, exprime ce qu'il ſent,
Eſt un tréſor ſans prix.... Avec quelle tendreſſe ....
Mais, qui vois-je venir accablé de triſteſſe ?

SCÈNE II.

Mme DOSSAINVILLE, ROSE, DORSALE.

DORSALE, *à part.*

DE ce coup imprévu je me ſens accablé.
Hélas ! qu'avais-je fait pour être ainſi traité ?
En vouloir à mes jours ! Ah ! vous voilà, ma Roſe !

ROSE.

Eh! Monſieur, qu'avez-vous?

DORSALE.

Rien : c'eſt très-peu de choſe.

ROSE, *avec l'accent de l'effroi.*

Du ſang ſur vos habits! Ciel! vous êtes bleſſé!

DORSALE.

Non : je ne le ſuis pas. Amable a ſuſcité
Un rival dangereux pour m'arracher la vie;
Son cœur eſt à ce prix. Quel comble d'infamie!
Ce qui vous ſurprendra, c'eſt que cet inconnu
Que je viens de bleſſer, & qui n'était venu
Que pour m'ôter le jour, eſt le même jeune homme
Que j'ai tiré des fers, en payant cette ſomme
Qu'il avait empruntée.

ROSE.

O Dieu! quelle fureur!

L'aimeriez-vous encore, après tant de noir-
ceur ?
Quoi ! peut-on ſe portet à cet excès de rage?

DORSALE.

A la ſeule vertu, j'adreſſe mon hommage ;
Mon cœur eſt tout à vous.

ROSE.

Quel langage ! Eſt-ce à moi
Que ce propos s'adreſſe ?

DORSALE.

Ah ! recevez ma foi ;
Je n'adore que vous. Vous, fille reſpectable,
Dont les traits enchanteurs, la figure
agréable,
Font le moindre mérite. Un grand fond
de douceur,
Les graces de l'eſprit, les qualités du cœur,
C'eſt ce qui m'a fixé. Pouvais-je être in-
ſenſible !
Heureux ! ſi cet aveu vous rend un jour
ſenſible.

ROSE.

Moi ! . . . ſans biens ! . . . ſans ayeux !

DORSALE.

Vous avez des vertus ;
Vous avez des attraits ; que vous faut-il de plus ?
De mon cœur, de mes biens, en un mot ; de ma vie,
Soyez la ſouveraine, & mon unique amie.

ROSE.

Monſieur, je vous l'ai dit : ſongez-vous qui je ſuis ?
Que dira le Public ? que diront vos amis ?

DORSALE.

Ma foi ! ce qu'ils voudront ; n'en ſoyez pas en peine.

ROSE.

Enfin, le mariage eſt une énorme chaîne :
Vous vous dégoûterez, & me ferez mourir.

DORSALE.

Qui ! moi, me dégoûter ! pouvez-vous, ſans rougir,
Avoir pareille idée ? Eſt ce là reconnaître
Mes tendres ſentimens ? Je mérite peut-être
Un autre traitement.

ROSE.

Mais enfin, ai-je tort ?
Et que dois-je penſer d'un amoureux tranſport
Né ſi ſubitement ?

DORSALE.

Que j'aime à la folie
L'objet le plus parfait ; & que toute ma vie
Je n'aimerai que lui.

ROSE.

Si vous pouviez m'aimer . . .
Mais, que dis-je ? A Madame il vous faut adreſſer ;
Je lui dois tout, Monſieur.

DORSALE.

Mille pardons, Madame ;
Auprès de ce qu'on aime, on eſt plein de ſa flamme ;
On ne voit, on n'entend que l'objet de ſes feux.

Mme DOSSAINVILLE, *d'un air riant.*

Vous êtes excuſé.

DORSALE.

Rendez-moi donc heureux;

Mme DOSSAINVILLE.

Pourrais-je m'oppoſer au bonheur de ma Roſe ?

DORSALE.

Vous venez de l'entendre : avez-vous quelque choſe
Encore à prétexter ?

ROSE

Vous êtes bien preſſant ;
Je vous dirai dans peu quel eſt mon ſentiment :
Laiſſez-nous un inſtant.

DORSALE.

Il faut que je vous laiſſe,
Puiſque vous l'ordonnez. Mais, ma chere maitreſſe,
Daignez vous rappeller que j'attends *en ce* jour,
Mon bonheur, mes plaiſirs, votre cœur, de l'amour.

SCÈNE III.

Mme DOSSAINVILLE, ROSE.

Mme DOSSAINVILLE.

JE crois que vous l'aimez ?

ROSE.

Ah ! grand Dieu ! ſi je l'aime !
Depuis long-tems pour lui mon amour eſt extrême.

Mme DOSSAINVILLE.

Si, pour vous rendre heureuſe, il vous faut cet époux,
Votre bonheur eſt ſûr ; comptez qu'il eſt à vous.

ROSE.

Je n'ai que vos bontés ; c'eſt mon ſeul avantage ;
C'eſt peu pour ſa famille : à notre mariage
Ils vont tous s'oppoſer.

Mme DOSSAINVILLE.

Roſe, croyez que non:
Il faut tout vous apprendre : avec un très-grand nom,
Le bien que vous aurez releve la naiſſance.

ROSE.

Qui ? moi, du bien ? Je n'ai que ma reconnaiſſance
Pour toutes vos bontés.

Mme DOSSAINVILLE.

Mais, votre mere vit.

ROSE.

Quoi ! ma mere eſt vivante ? & quel eſt le réduit
Qui peut me la cacher ? Eſt-elle malheureuſe ?
Ah ! ſi je peux la voir, je mourrai trop heureuſe.
Peut-être elle eſt malade ? & j'irai la ſervir ;
C'eſt mon premier devoir : que j'aille le remplir.
Madame, par pitié, quels lieux habite-t-elle ?

Vous allez me tirer d'une attente cruelle.

Mme DOSSAINVILLE.

Vous n'irez pas bien loin, ſi vous voulez la voir.

ROSE.

Quel jour vient m'éclairer ! il porte un doux eſpoir
Dans le fond de mon cœur.

(*Se précipitant aux genoux de Madame d'Oſſainville.*)

Oui, vous êtes ma mere.

Mme DOSSAINVILLE.

Et vous êtes ma fille. Une fille ſi chere,
Si tendrement aimée : ah ! pardonne à l'amour
Que j'eus toujours pour toi : tu verras quelque jour
Que je n'avais point tort en faiſant un myſtere
De ta naiſſance ; crois qu'il était néceſſaire.
Je te donne pour dot plus de cent mille écus,
Joignez-y vos attraits, avec tant de vertus ;

Je crois que le parti n'eſt pas ſi mépriſable.

ROSE.

Dorſale, croyez-m'en, Madame, eſt incapable
D'avilir la vertu par l'amour de l'argent:
Faire tout mon bonheur, tel eſt, en m'épouſant,
Le motif qui le guide.

Mme DOSSAINVILLE.

Et qui m'a décidée.
Je vois, par ſes diſcours, que vous êtes aimée.

ROSE.

Il a l'ame ſi belle! il eſt ſi généreux!

Mme DOSSAINVILLE.

De plus, il ſera riche; &, pour les malheureux,
Le plaiſir que j'éprouve eſt mêlé d'amertume:
Un fâcheux ſouvenir, ma fille, me conſume.

ROSE.

Ah! de grace, Madame, ouvrez-moi votre cœur.

Mme DOSSAINVILLE.

Le mien, ma chere enfant, eſt ſerré de douleur.
Peut-être croyez-vous être ma ſeule fille?
Vous avez une ſœur. Mais a-t-elle un aſyle?
Eſt-elle dans l'opprobre? eſt-elle ſans ſecours?
Peut-être elle a fini ſes déplorables jours;
Peut-être elle les traîne au ſein de l'indigence:
Et, pour mon déſeſpoir, c'eſt moi, ma négligence,
Qui cauſe les malheurs de cette chere enfant.
Je la cherche par-tout, mais inutilement;
Et depuis mon retour on n'a pas pu m'inſtruire.

ROSE.

Mais, Madame, ſon nom, pourriez-vous me le dire?

Mme DOSSAINVILLE.

Quand je vous le dirais!... Qui porte ici ſes pas?

ROSE.

C'eſt ma jeune maitreſſe.

Mme DOSSAINVILLE.

Elle a bien des appas.

SCÈNE IV.

Mme DOSSAINVILLE, ROSE, AMABLE.

AMABLE.

JE vous trouve à propos. Quelle eſt donc cette femme ?

ROSE.

Elle eſt très-reſpectable.

AMABLE.

Eh bien ! à cette Dame On rendra du reſpect : je baiſſe mes regards.

Mme DOSSAINVILLE.

Songez que le malheur mérite des égards.

AMABLE.

AMABLE.

Vous avez du chagrin ? Ma foi j'en ſuis fâchée.
Dorſale eſt-il venu ? Son amour m'a touchée.

ROSE.

Depuis peu de momens il eſt ſorti d'ici.

AMABLE.

Venait-il près de moi rechercher votre appui ?
Je voudrais bien ſçavoir ce qu'il venait y faire ?

ROSE.

Je l'ignore.

AMABLE.

Auriez-vous l'inſolence de plaire ?

ROSE.

Le terme eſt un peu fort.

AMABLE.

Ma foi, tant pis pour vous ;
Si ce terme ſi fort peut vous mettre en courroux.

ROSE.

Sans tout ce que je dois à votre aimable mere,
Je ſçais en ce moment ce que j'aurais à faire.

AMABLE.

Allons, vîte, ſortez.

SCÈNE V.

AMABLE, ROSE, Mme DOSSAINVILLE, ARTÉMIRE.

ARTÉMIRE.

DIEU! quel air échauffé!
Ma fille, qu'avez-vous?

AMABLE.

Rien; Roſe m'a manqué.

ARTÉMIRE.

Pouvez-vous avancer une pareille choſe?
Vous avez tout le tort; & je connais trop Roſe

Pour croire qu'elle ait pû s'oublier juſques-là.

ROSE.

J'ignore tous mes torts : Madame, que voilà,
Peut vous en dire autant.

ARTÉMIRE.

Vos caprices, ma fille,
Eloigneront de vous toute notre famille.
Traitez Roſe en amie ; elle n'eſt rien de plus.
Et ſerait-elle ici ſans ſes rares vertus ?

AMABLE

Le terme eſt ſingulier. Quoi ! Roſe mon amie ?
Je ne le croyais pas. Permettez, je vous prie,
Que je ſorte.

SCÈNE VI.

Mme DOSSAINVILLE, ROSE, ARTÉMIRE.

DAIGNEZ oublier tous les traits
De ſa légereté, . .

ROSE.

Je n'oublierai jamais
Vos bienfaits : c'eſt un lien bien puiſſant ſur une ame
Qui connaît ſes devoirs.

Mme DOSSAINVILLE.

Et moi, ſouffrez, Madame,
Que pour ma fille & moi, d'un cœur reconnaiſſant
Je vous offre l'hommage. Ah ! ſi tout ce qu'il ſent
Se pouvait exprimer !

ARTÉMIRE.

Madame, vous ſa mere ?

Vous ! cette femme unique à qui le ſort ſévère
Fit ſentir tous ſes coups ? Hélas ! combien de pleurs
Ne nous ont pas ſouvent arraché vos malheurs ?
Long-tems nous avons cru votre perte certaine.

Mme DOSSAINVILLE.

Madame, je croyais mes enfans dans la peine :
Jugez de ma douleur !

ARTÉMIRE.

Ma fille va venir
Réparer ſa ſottiſe.

Mme DOSSAINVILLE.

Elle aurait à rougir ;
Madame, épargnez-la.

ARTÉMIRE.

Non : je veux qu'elle vienne ;
Qu'elle apprenne en ce jour à n'être plus ſi vaine.

SCÈNE VII.

Mme DOSSAINVILLE, ROSE.

Mme DOSSAINVILLE.

Vous avez bien ſouffert des bouraſques d'humeur
De cette indigne Amable?

ROSE.

Avec de la douceur
Souvent je l'appaiſais : d'ailleurs, à ma fortune
Je ſçavais me plier ; une plainte importune
Eût aigri mes malheurs,

Mme DOSSAINVILLE.

Plus on eſt malheureux,
Et plus on eſt ſenſible aux propos orgueilleux
Dictés par la hauteur.

SCÈNE VIII.

Mme DOSSAINVILLE, ROSE, DORSALE.

DORSALE.

Vous êtes la maitreſſe
De faire mon bonheur ; j'ai de vous la promeſſe
De finir mes tourmens.

ROSE.

Ils finiront bientôt.

DORSALE.

Ah ! c'eſt déja beaucoup ! De grace, encore un mot.

ROSE.

Un mari vertueux eſt ce que je deſire ;
En vous je l'ai trouvé : depuis long-tems j'admire
Tant de traits généreux.

DORSALE.

De grace, finiſſez :
Je ſerai trop heureux. Quoi ! Roſe, vous m'aimez ? . . . .
J'ai vu quelques momens la jeune infortunée
Dont nous parlions tantôt : elle paraît bien née.
Son langage exprimait ce que ſon cœur reſſent ;
Il eſt aiſé de voir qu'il eſt reconnaiſſant.
Mais elle eſt malheureuſe ; & je voyais les larmes
S'échapper de ſes yeux, & rendre de ſes charmes
L'éclat bien plus touchant. Enfin, elle m'a dit
Que les rigueurs du Cloître effrayaient ſon eſprit ;
Que l'auſtere vertu voulait ce ſacrifice ;
Mais qu'il lui coûtait cher. Eh Dieu ! ſous quel auſpice
Il faut que je le faſſe ! a-t-elle pourſuivi.

Ma Roſe le veut bien ; je ſerai ſon ami :
Elle aura ma maiſon ; & votre aimable amie
Veut venir avec vous paſſer toute ſa vie.
N'y conſentez-vous pas ? Finiſſons ſes malheurs.
Si nous pouvons tarir la ſource de ſes pleurs ;
Pourquoi ne pas le faire ?

ROSE.

A ce trait qui m'enflamme ;
J'ai reconnu d'abord la beauté de votre ame.
Allons, mon cher Dorſale, hâtons-nous de finir
Le cours de ſes malheurs ; faites-la donc venir.

DORSALE.

On va l'aller chercher ; cette jeune Amélie.

Mme DOSSAINVILLE.

Monſieur, que dites-vous ? vous me rendez la vie.

DORSALE.

Orpheline à vingt ans, elle enleve les cœurs

Par ſes graces, Madame, & ſes traits enchanteurs.
Avec des ſentimens, elle eſt dans la miſere;
Depuis long-tems ſans pere, elle a perdu ſa mere
Au ſortir de l'enfance.

Mme DOSSAINVILLE.

Ah! c'eſt ma chere enfant.

ROSE.

Quoi! ce ſerait ma ſœur?

Mme DOSSAINVILLE.

N'en doutez nullement.

DORSALE.

Vous ſa ſœur?

ROSE.

Moi, ſa ſœur; & vous voyez ma mere.

DORSALE.

Comment aurais-je pû percer un tel myſtere?
Mille pardons, Madame. Et puis-je me flatter

Que vous approuverez ce qu'oſe projetter
Le fils le plus ſoumis.

Mme DOSSAINVILLE.

Cette affaire m'enchante !
Il paraît que ma fille en eſt auſſi contente.
Monſieur, je vous la donne avec cent mille écus :
Croyez qu'à cette affaire on ne s'oppoſe plus.

DORSALE.

Ce que vous m'apprenez, me donnerait à craindre :
Car, je ne ſuis pas riche, à vous parler ſans feindre ;
Mais, j'ai votre parole, & je ſuis trop heureux.

Mme DOSSAINVILLE.

Vous méritez de l'être ; & pour les malheureux,
Il vous faut la richeſſe ; elle eſt très-néceſſaire

Pour adoucir leurs maux : je voudrais pouvoir faire
Quelque choſe de plus.

SCÈNE IX.

Mme DOSSAINVILLE, ROSE, AMABLE, DORSALE.

AMABLE.

AH ! Monſieur, vous voilà ?
Comme vous négligez celle qui vous aima !

DORSALE.

M'y trouvez-vous de trop, ma belle Demoiſelle ?

AMABLE.

Vous m'y plaiſez beaucoup, ſi vous êtes fidelle.

DORSALE.

Ce langage, ſans doute, à lieu de m'étonner;

Jamais, avez-vous dit, vous ne pourriez
m'aimer.

AMABLE.

Moi ? non : je vous aimais ; & je vous aime
encore.
Un moment de dépit, un moment que
j'abhorre,
Devait-il effacer les traces de nos feux ?
Un amour mutuel nous eût rendus heureux.

DORSALE.

Eh non ! vous vous trompez ; un fiel plein
d'amertume
Eût alteré vos jours : ce noir, qui me con-
sume,
Eût été jusqu'à vous. Je suis faux & jaloux ;
Amant peu délicat ; plutôt tyran qu'époux ;
J'eusse été le fléau d'une femme charmante.
Vous gagnez donc beaucoup à n'être pas
constante.

AMABLE.

Je vois à quels excès te livre ton amour
Pour celle qui, sans moi, ne verrait pas
le jour.

Traître ! ſois aſſûré que l'indigne maitreſſe
Qui t'a ſçu captiver, & pour qui tu me laiſſe,
N'en tira pas long-tems.

DORSALE.

Vous ne m'épouvantez pas
Par ce ton ménaçant ; Roſe en a plus d'appas.
Ses graces, ſon eſprit, mériteraient un trône :
Elle doit en avoir, ſi la vertu les donne.

AMABLE.

Avec elle va donc vivre dans le mépris :
Auſſi bien ce parti, ſans doute tu l'as pris.

SCÈNE X.

Mme DOSSAINVILLE, ROSE, DORSALE, ARTÉMIRE, AMABLE.

ARTÉMIRE.

MA fille, une autre fois ne ſoyez pas
ſi haute :
Sans doute, vous avez réparé votre faute ?

AMABLE.

Madame, pardonnez ; j'aurais trop à rougir.
Qui ? moi ! me dégrader ?.... J'aimerais
mieux mourir.

SCÈNE XI. *& derniere.*

Mme DOSSAINVILLE, ROSE, DORSALE, ARTÉMIRE.

ARTÉMIRE.

Quelle fille, bon Dieu ! Quel eſt ce caractere !
La douceur n'y peut rien, Quand je ſerais ſévere,
Ce ſerait tout égal : un fort joli minois
Lui fait fouler aux pieds la décence & les loix ;
Elle ſe croit permis tout ce qui par la tête
Lui paſſe à tout moment.

Mme DOSSAINVILLE.

Serez-vous d'une fête
Dont j'oſe vous prier ? Madame, approuvez-vous

Que ma fille, en ce jour, accepte pour époux
Monſieur ?

ARTÉMIRE.

Vous vous moquez ! elle ne peut mieux faire :
Je veux que ſous mes yeux ſe finiſſe l'affaire.
Ma maiſon eſt à vous ; & Roſe, dans mon cœur,
Va remplacer ma fille ; elle a tant de douceur,
Qu'elle a tout oublié.

ROSE.

Votre bonté m'eſt chere :
Les remords, la raiſon, vont bien-tôt à ſa mere
Rendre la jeune Amable ; elle ouvrira les yeux.

DORSALE.

Allons, ma chere Roſe, à la face des Dieux,
Nous donner notre foi ; que l'ardeur la plus pure

Embrâſe nos deux cœurs ; que toujours
elle dure.
L'amour & la vertu vont couronner nos
feux :
S'ils les ont allumés, c'eſt pour nous ren-
dre heureux.

PENSÉES DIVERSES.

CE n'eſt pas d'aujourd'hui qu'on l'a dit : chez les trois quarts & demi des hommes, les richeſſes ſont le thermometre de la conſidération.

Ψ

ON repouſſe les malheureux ; on ne veut point les voir : point de fréquentation avec eux ; ils ne font qu'attriſter l'ame. Leur ſeule préſence vous reproche votre dureté ; & c'eſt ce que vous voulez éviter.

Ψ

IL me ſemble que la bonté éloigne quelquefois la conſidération : elle augmente au moins l'inſolence de celui qui en abuſe. C'eſt une qualité de l'ame ; c'eſt une vertu ſans doute. Mais avec certaines perſonnes, &

dans certaines occasions, il est dangereux d'en faire usage. Elle doit d'ailleurs être toujours subordonnée à l'équité, ou elle dégénere en pusillanimité.

C'EST l'homme du jour ; c'est un homme à bonne fortune. Voilà ce qu'on dit d'un lâche séducteur qui se fait un point d'honneur de déshonorer une innocente créature assez faible pour ajoûter foi à ses protestations & à ses sermens. Ce qui me passe, c'est qu'un crime aussi énorme que l'adultère soit regardé comme un jeu. Comment ! cet homme qui ne m'embrasse que pour mieux m'égorger ; qui se prévaut de l'accès que je lui donne dans ma maison pour couvrir d'infamie ce que j'ai au monde de plus cher ; qui enleve à mes enfans leur patrimoine ; qui se-

me dans mon domeſtique la diviſion, la rage, la douleur & l'opprobre; qui eſt à la fois faux, fourbe & ingrat; cet homme, dis-je, a le ton de la bonne compagnie, eſt un homme aimable! C'eſt un monſtre.

ON peut être vertueux & défiant; la connaiſſance des hommes nous apprend à nous méfier d'eux.

FIN.

TABLE

DE CE QUI EST CONTENU

DANS LA PREMIERE PARTIE.

RÉFLEXIONS sur les qualités & devoirs d'un Officier, page 1.
Réflexions sur la bataille de Cannes, 8.
Projet de Bonheur, 11.
L'union de l'Amour & de la Philoſophie, Anecdote, 16.
Apologie de l'Amour, 39.
Vers à Madame de Saint-Maur, 45.
*Lettre à Madame la Marquiſe de N***. ſur la lecture des Romans*, 45.
La Conſtance couronnée, Anecdote, 51.
*Lettre à Mlle de N****, 73.
Gengiskan, Hiſtoire Orientale, 81.
Lettre de M. de Mon . . . à M. le Chevalier de L. M. 104.
Quels prodiges n'opere pas l'Amour, Anecdote, 109.

TABLE. 335
*Vers à M^me la comteſſe de C***.* 147.
*Portrait de M^e B***.* 148.
*Vers à Madame de C***.* 150.
A la même, en lui donnant un bouquet, ibid.
*Vers de M^lle de K*** à ſon amant qui partait pour l'armée,* 152.
*Vers au Comte de C***, en lui donnant un bouquet le jour de ſa fête.* 155.
Les Amis rivaux, Anecdote, 156.
*Vers à M^lle de K***.* 178.
Penſées diverſes, 179.
Quelque choſe ſur Henri III. 186.
Extrait d'un manuſcrit trouvé ſur un Officier tué au combat de Saint-Caſt, 191.
Penſées diverſes, 214.
François I. 219.
Henri II, 223.
Lettre à M. le Chevalier de L. M. Major du Régiment Royal Comtois, 225.
Lettre au même, 230.
Lettre, 235.
Lettre en réponſe à une Critique de la précédente, 242.
Lettre, 251.
*Vers à M^lle P***.* 260.

Penſées diverſes, 263.
Henri IV. 268.
Cromwel, 283.

SECONDE PARTIE.

ESQUISSE raiſonnée du Regne de Louis XIII. page 1.
Affaires de Saint-Caſt, 11.
Lettre, 25.
*Vers préſentés à Madame la Comteſſe de C***. le jour de ſa fête*, 28.
*Vers à Mademoiſelle de B****. 29.
A Monſeigneur de L. R. A. Archevêque Duc de Reims, 30.
Conjuration d'Iſabeau de Baviere, 38.
Conjuration des Guiſes, 77.
Marius, traduit du Latin, 138.
La fille de ſeize ans, ou la Capricieuſe, Comédie en vers & en trois Actes, 247.

Fin de la Table.

920396



